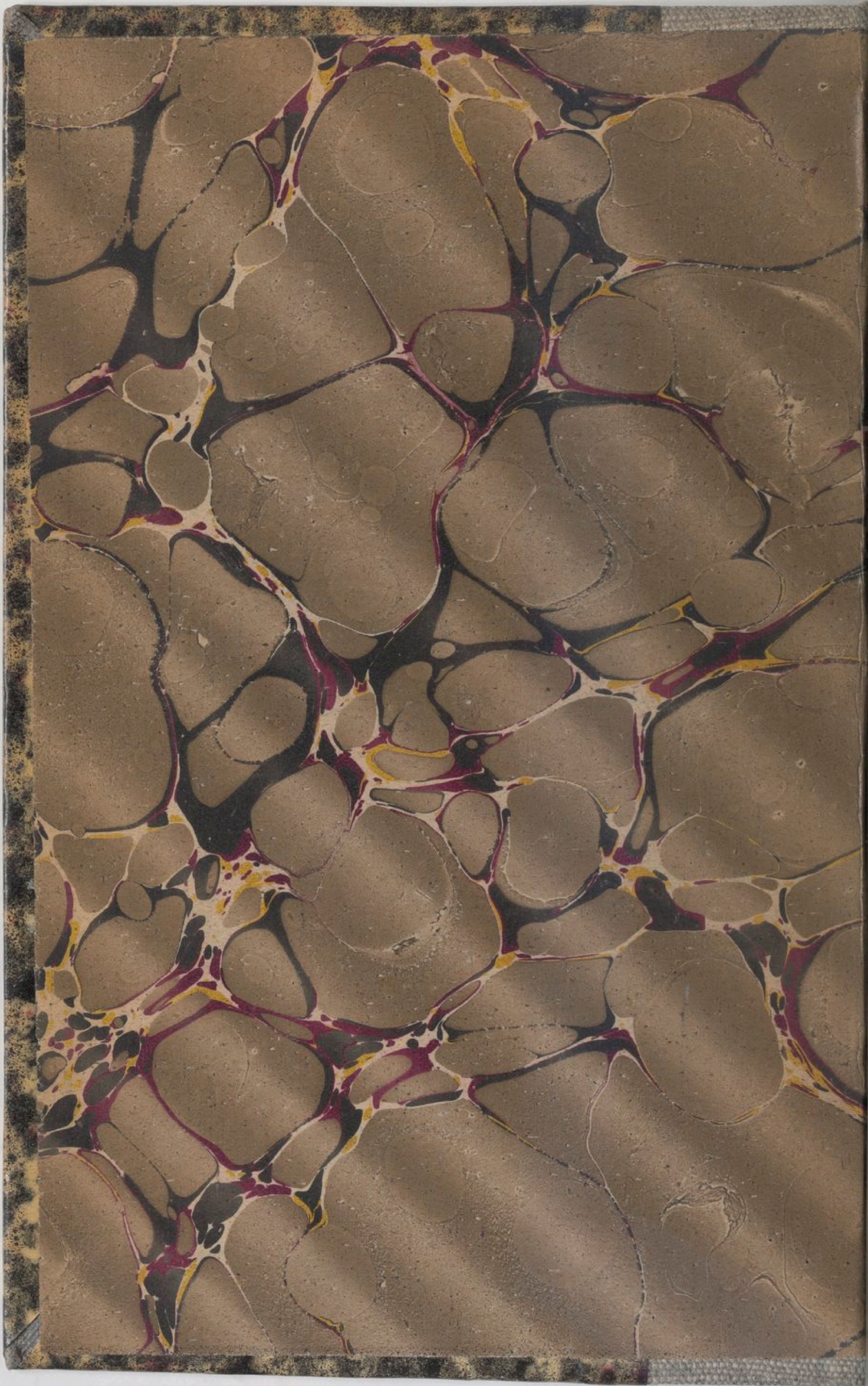
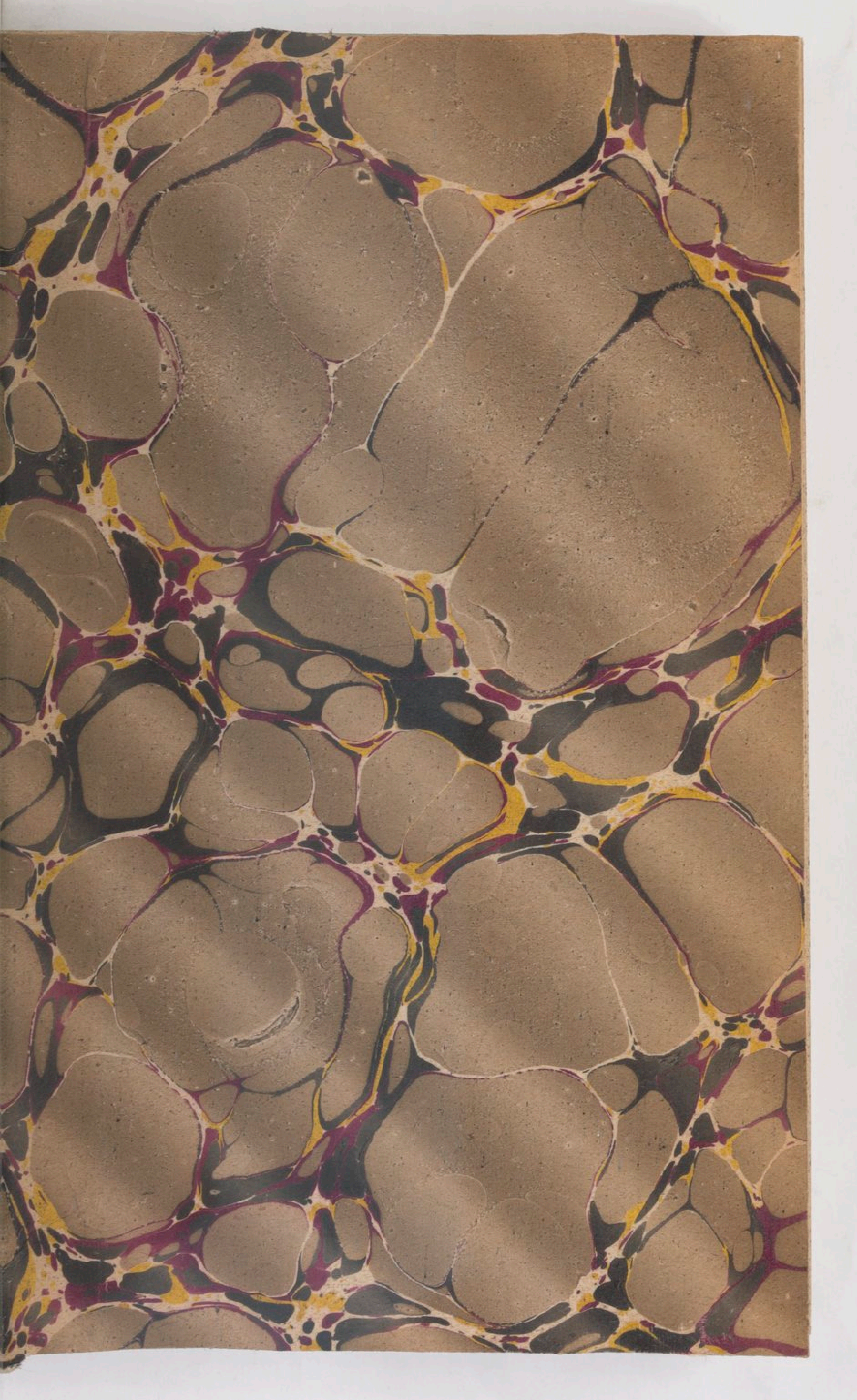
Mme Badère. Une Mariée de seize ans







MADAME BADÈRE

UNE MARIÉE DE SEIZE ANS



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
Librairie de la Société des Gens de Lettres
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1876

UNE MARIÉE DE SEIZE ANS

DU MÊME AUTEUR

MARIE FAVRAI

HISTOIRE D'UNE JEUNE FILLE PAUVRE

Marie Favrai, jeune fille peintre, d'humble condition, mais possédant un grand talent, subit le joug d'une marâtre et est entravée dans sa carrière par deux hommes qui lui ont dérobé ses œuvres, l'un artiste médiocre, mais riche, pour s'en faire une réputation, l'autre, un débauché criblé de dettes, pour se débarrasser de ses créanciers. Tous deux ont intérêt à ce qu'elle reste ignorée, par la raison que si elle venait à se faire connaître leur crime le serait également.

Craignant qu'on ne le découvre, ils voudraient la mort de la jeune fille, mais n'étant point des assassins vulgaires, ils atteignent leur but en lui ôtant la considération par d'ignobles calomnies, lui tendent des piéges infâmes, lui portent enfin les coups les plus cruels, de ces coups imprévus qui accablent, qui terrifient.

L'idée est neuve : il n'y a point de sang versé; c'est, pour ainsi dire, l'assassinat moral exposé dans toute son horreur.

Trop pauvre pour intenter un procès, Marie se trouve prise dans les griffes de ses deux ennemis, comme une mouche dans les tissus de l'araignée, et elle meurt martyre sous les persécutions. Un jeune juge d'instruction qu'elle a aimé se trouve un peu compromis dans cette affaire.

Tels sont les principaux événements de ce drame poignant, plein de larmes, qui émeut fortement, sans cependant laisser de fâcheuses impressions. Il n'indique que le bien. Mais une courte analyse ne peut en donner qu'une faible idée; il faut le lire.

C'est un livre rare par ses pensées élevées et ses principes d'honneur et de moralité. Il ne fatigue point par de longs commentaires; tout y est action et mouvement; il y a des scènes déchirantes, de belles pages, bien exprimées, parfaitement senties, des idées grandes, énergiques, profondes, des pages qui remuent l'âme, comme il en est aussi de gracieuses et douces qui charment et reposent l'esprit; il met en outre à découvert de sombres et bien tristes vérités sociales.

Note de l'éditeur.

On trouve ce livre chez Dentu, Palais-Royal, galerie d'Orléans, chez les libraires et dans les gares. — Prix : 3 fr.

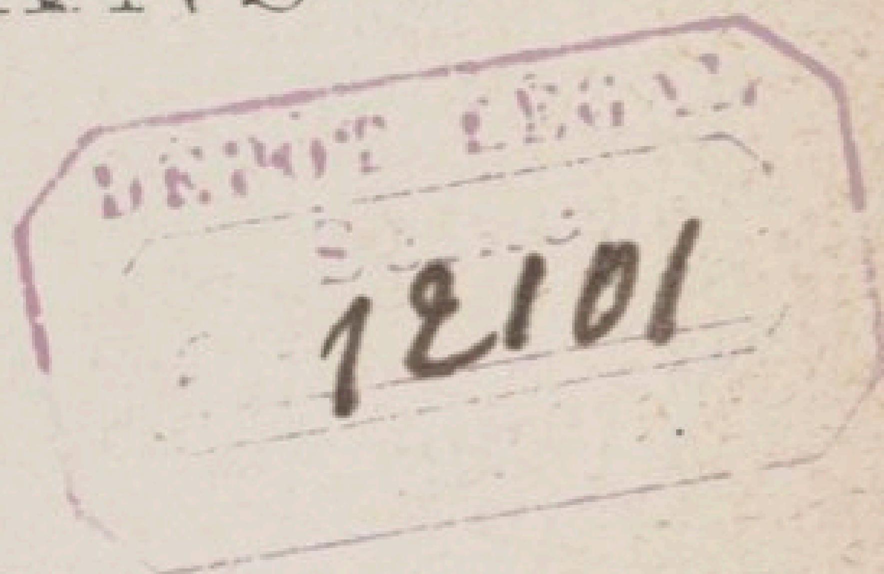
La reproduction de *Marie Favrai* est fixée à 30 francs, et celle de la *Vengeance d'une Jeune Fille* à 15 francs.

Mme BADÈRE

UNE MARIÉE



DE SEIZE ANS





PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

Librairie de la Société des Gens de Lettres

PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1876

UNE MARIÉE DE SEIZE ANS *est un livre qui s'adresse principalement aux jeunes mariés; il renferme des conseils qu'ils se trouveront peut-être bien de suivre.*



UNE MARIÉE DE SEIZE ANS

APRÈS TROIS MOIS DE MARIAGE

C'était en 1850, par une belle matinée d'avril, dans une chambre coquettement meublée, située au premier étage d'une maison de belle apparence. Le soleil, en pénétrant par les ouvertures des rideaux, venait se jouer sur le tapis qui recouvrait le plancher et caresser de ses doux rayons une jeune femme à demi couchée sur une causeuse.

Mais la jeune femme paraissait peu sensible à cette gracieuse faveur que le soleil lui accordait.

Le coude enfoncé dans les coussins de la causeuse, la tête inclinée sur sa main, elle était triste et rêveuse.

De l'autre main, qui retombait mollement sur ses genoux, s'échappait une lettre encore ouverte. Ses cils humides témoignaient de quelques larmes qu'elle venait de verser.

Un léger coup frappé à la porte la tira de sa méditation, et quand cette porte s'ouvrit, et que son mari entra, elle fit un mouvement comme pour soustraire à ses regards la lettre qu'elle tenait.

— Qu'avez-vous donc, Hélène ? lui demanda celui-ci. Comme vous paraissez soucieuse ! Est-ce cette lettre que vous lisez qui vous attriste ainsi, et y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander de qui elle est ?

— Aucune, mon ami, répondit Hélène, avec un léger trouble dans la voix. Cette lettre est de Virginie Valmont, et elle ne contient rien qui puisse m'attrister.

Et, s'efforçant de sourire, elle tendit la main à son mari.

— Si madame Valmont n'a rien de fâcheux à vous apprendre, dit M. Darnilly, il serait en effet bien extraordinaire qu'elle vous attristât, elle si gaie habituellement.

— Aussi m'empressai-je de vous dire qu'il n'en est rien.

— Mais, que vous dit-elle aujourd'hui cette petite folle de madame Valmont? Me permettez-vous de lire? fit-il, en avançant la main comme pour prendre la lettre.

Mais madame Darnilly l'esquiva, et, comme si elle n'avait pas entendu, elle se leva, marcha vers la fenêtre, et souleva un coin du rideau.

— Comme il fait beau temps! Paul, dit-elle, si nous faisions une promenade en bateau.

M. Darnilly feignit à son tour de ne pas entendre.

— Est-ce que vous refusez de me montrer cette lettre? insista-t-il. C'est donc quelque chose que je ne puis connaître?

— Nullement, mon ami, répondit-elle en la lui présentant. Je ne prévoyais pas que vous teniez autant à la voir. Et certes, si vous n'aviez

pas plus de secrets pour moi que je n'en ai pour vous...

Elle n'ajouta rien de plus, mais elle prononça ces mots avec une expression qui disait assez qu'elle doutait du cœur de son mari.

— Vous savez bien, ma chère amie, que je n'ai rien de caché pour vous, répondit celui-ci d'un ton léger.

— Comme il ment ! murmura la jeune femme.

Paul Darnilly lut la lettre, et si le lecteur veut bien la lire avec lui, il verra qu'elle était en effet peu faite pour attrister.

Disons auparavant que madame Valmont, quoique plus âgée de quelques années, était une amie intime d'Hélène, et qu'elle demeurait aux environs du lieu où se passait cette scène.

« Ce n'est qu'avant hier que j'ai reçu ta bonne et affectueuse lettre, ma chère Hélène ; j'étais à la campagne quand on l'a reçue, et je n'avais point donné l'ordre chez moi en partant de m'envoyer ma correspondance.

Tu te plains que tu t'ennuies, après trois mois de mariage, est-ce possible ?

Je sais, du reste, que tu tenais beaucoup à rester demoiselle, et que c'est poussée par ta tante que tu t'es décidée à te marier.

Mais tu as, je crois, un bon et charmant mari, et tu aurais peut-être tort de te plaindre.

Cependant, je ne puis trop te gronder en cette circonstance. J'aime la liberté au moins autant que toi-même ; toutefois, je te conseille... au surplus, je ne te conseille rien, je prends pour principe le proverbe qui dit qu'il ne faut jamais mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce ; c'est pourquoi je vais te parler d'autre chose.

C'est qu'en vérité ton ennui ne pouvait venir plus à propos : j'ai précisément plusieurs anecdotes à te raconter, mais des anecdotes comme tu les aimes.

Je commencerai par les époux Mignonnet, qui font quelque bruit dans notre petite ville ; ce sont en effet deux types assez originaux.

Madame Mignonnet est une femme de trente à trente-cinq ans, grande, sèche et l'air revêche.

Comme bien des personnes maigres, elle a des creux au milieu des joues qui lui donnent l'air d'un revenant.

Cependant, madame Mignonnet prétend qu'elle était autrefois d'une très-grande beauté ; c'est peut-être pour qu'on lui dise qu'elle est toujours la même ; parce que, si l'on veut se faire aimer d'elle, il faut toujours lui faire des compliments.

Madame Mignonnet a un autre grand défaut, c'est celui de vouloir imiter les autres.

II

LES PROUESSES DE MADAME MIGNONNET

Si, par exemple, madame Mignonnet a entendu parler d'une femme d'esprit, aussitôt elle veut être femme d'esprit. Et, pour en donner la preuve, tu t'imagines sans doute qu'elle va lancer quelque épigramme, ou raconter quelque anecdote piquante ?

Du tout, madame Mignonnet trouve cela parfaitement inutile ; elle connaît un moyen plus sûr et plus prompt de faire sa réputation : c'est de dire partout qu'elle a de l'esprit ; tout l'esprit

de madame Mignonnet se borne à vous dire qu'elle en a infiniment.

Elle vous dira le plus ingénument du monde que, dès sa plus tendre enfance, elle montrait une intelligence peu commune, que ses parents, à cause de cela, craignaient beaucoup de ne pas l'élever, parce que tous ces enfants qui montrent une intelligence si précoce s'élèvent rarement, et que si elle était arrivée à âge de femme, on le devait bien certainement à un miracle.

Elle ajoutera, avec une volubilité toujours croissante, qu'elle était fine comme l'ambre, qu'elle était bien d'ailleurs la plus jolie, la plus spirituelle petite fille que l'on pût voir; elle n'avait pas sa pareille à cent lieues à la ronde.

Et quand elle a épuisé tous les mots du vocabulaire pour bien vous persuader qu'elle a de l'esprit, si l'on paraît encore en douter, elle a recours à un autre stratagème, elle prend son mari à part et lui parle ainsi :

— Ecoutez, monsieur Mignonnet : vous n'ignorez pas que toute la fortune est de mon côté, et que, par un arrangement qui a été fait, je puis

me retirer moi et ma fortune quand bon me semblera. Vous savez tout cela, n'est-ce pas, monsieur Mignonnet? et vous me laissez égosiller, vous ne m'aidez pas à dire que j'ai de l'esprit! Monsieur Mignonnet, *vous êtes bête comme vos pieds.*

Et M. Mignonnet, qui tient un peu à sa femme et beaucoup à sa fortune, s'avance à son tour sur le bord de la scène; il jure ses grands dieux que sa femme a énormément d'esprit, tellement, qu'elle en donne à tous ceux qui l'approchent, que lui-même en est tout imprégné : il en a par-dessus la tête de l'esprit de sa femme.

Si madame Mignonnet a entendu parler de quelqu'un dont on vante le style épistolaire, elle court à son secrétaire, en vous disant qu'elle aussi elle avait autrefois un très-joli style ; elle en retire un épître d'elle, vous la lit d'un bout à l'autre, en ayant soin de vous faire remarquer qu'elle est écrite avec infiniment d'esprit.

Madame Mignonnet a-t-elle entendu parler d'une femme coquette et entourée d'adorateurs, aussitôt elle veut être coquette et entourée d'a-

dorateurs. Elle fera des extravagances, elle se calomniera même au besoin pour que l'on parle d'elle, elle tiendra à ce compte les propos les plus absurdes.

Et si, par cette raison, les femmes s'éloignent d'elle, elle ne pensera pas qu'on aura trouvé sa conduite inconvenante.

Nullement, madame Mignonnet a beaucoup trop de confiace en elle-même ; elle se dira qu'étant la plus jolie, la plus spirituelle, il n'est pas étonnant qu'elle ait inspiré de la jalousie, et que, si toutes les femmes s'éloignent d'elle, c'est parce qu'elle les éclipse toutes.

Tu crois peut-être que c'est dans la conversation qu'elle brillera? Pas davantage. Elle parlera de ses qualités personnelles, de ses terres, de ses biens au soleil ; elle vous dira qu'elle est l'héritière d'une immense fortune ; elle ajoutera, avec l'air d'une majesté qui veut bien s'abaisser jusqu'à vous, qu'elle n'en est pas plus fière pour cela.

Madame Mignonnet a-t-elle entendu parler

d'une femme malheureuse et négligée de son mari, aussitôt elle se pose en victime.

Elle vous affirmera qu'elle est martyrisée par son cruel époux ; que, comme une fleur battue par l'orage, elle se meurt brisée sous le despotisme conjugal; car madame Mignonnet, aimant le romantique, parsème ses discours de belles phrases.

— Tenez, nous disait-elle l'autre soir, en nous montrant les vieilles tours du château. Que de fois il m'est venu à l'idée de monter en haut de ces tours, et de me précipiter en bas, moi et mon enfant, pour nous ravir à la malheureuse existence que mon farouche et cruel tyran nous prépare, pour éviter cet abîme que son inconduite creuse chaque jour sous nos pas!

Et M. Mignonnet, qui travaille dans une pièce à côté, et qui a entendu ces derniers mots, s'avance les bras croisés, l'air indigné.

— Eh bien, madame Mignonnet, qu'est-ce que tu dis donc là? Comment, moi, je te creuse un abîme! Ah! Dieu, si l'on peut mentir ainsi!... Mais, voyez-vous, c'est une idée fixe

chez elle : elle s'imagine toujours qu'on lui creuse quelque chose.

L'autre jour, ne disait-elle pas aussi que c'était moi qui lui avais creusé les joues, par le chagrin que je lui ai causé depuis notre mariage; qu'elle les avait très-rondes auparavant ! Eh bien, mesdames, permettez-moi de vous dire que tout ceci n'est qu'un horrible tissu de mensonges. Ainsi vous lui voyez les joues aujourd'hui, ainsi elle les avait le jour où je l'ai épousée ; et je vous prie de croire que, foi de Mignonnet, je ne lui ai rien creusé du tout ! Ah ! Dieu, la pauvre petite, j'aimerais mieux me creuser à moi-même mon tombeau.

Et M. Mignonnet, fier de son éloquence, retourna majestueusement à son travail.

Quelques jours après, il eut à porter à deux kilomètres de la ville quelques objets qu'il avait vendus. Il partit à midi, et à deux heures il n'était pas de retour ; trois heures, quatre heures, cinq heures, point de Mignonnet ! Sa pauvre femme ne tenait plus en place : il était probablement en train de lui faire quelque infidélité, car,

bien qu'il n'en soit rien, il lui fait, selon elle, les infidélités les plus désespérantes.

Cependant, il arriva.

— D'où viens-tu, monstre infâme?...

M. Mignonnet s'approche dans le but de la calmer.

— Oh! n'approche pas, tyran, n'approche pas!...

Et la Mignonnette, qui ne l'est pas, allonge ses griffes.

Alors M. Mignonnet commence à trembler pour ses yeux; il se retire sans perdre de vue la griffe qu'il redoute, et va se blottir dans un coin de la chambre, où il trouve un abri contre l'orage. Il était temps, car madame Mignonnet est devenue terrible. Elle parcourt la chambre avec des transports de fureur; elle a l'air d'un ouragan. Sa joue est cramoisie, son œil flamboyant; une larme de rage brille au bord de sa paupière, et va se cacher toute tremblante dans le creux de sa joue, où elle semble se nicher, ce qui fait l'effet d'une goutte de rosée dans le calice d'une pivoine.

La fureur ainsi arrivée à son paroxysme ne peut plus nécessairement que diminuer; elle tombe en effet. Madame Mignonnet se calme, sa voix s'éteint dans un sanglot; la tempête s'apaise enfin pour faire place à une pluie torrentielle de larmes, qui va se perdre dans ses cheveux épars; son corps s'affaisse et se penche en avant; la tête s'incline vers la terre; ses cheveux ruisselants de larmes suivent la même pente; elle porte à ses yeux la pointe d'un mouchoir brodé, dont l'autre pointe touche presque à terre.

A voir ainsi madame Mignonnet, il vous semble voir un saule pleureur après une pluie d'orage.

Alors, M. Mignonnet commence à se rassurer dans son coin; il risque un œil, en se rappelant le proverbe :

— Petite pluie abat grand vent, se dit-il, et comme il connaît aussi la logique, il se frotte les mains en se faisant encore cette réflexion très-méritoire : — Si petite pluie abat grand vent, à plus forte raison grande pluie.

Et plus madame Mignonnet répand de larmes, plus son traître de mari se frotte les mains et semble satisfait.

Cependant, le lendemain de cette scène, madame Mignonnet trouva bon de rester au lit toute la journée, et il paraît qu'elle rêva qu'elle obtiendrait une réputation bien autrement colossale si elle se posait en femme heureuse, la plus heureuse du monde, et accaparant à elle seule tous les bonheurs de la terre. A l'entendre ce jour-là, son ménage égalait celui de Philémon et Baucis.

Elle nous assura qu'elle avait dormi toute la nuit, couchée horizontalement dans son lit, les pieds sur les roses de la tapisserie, et la tête sur le sein fortuné de son heureux époux.

III

LES BILLETS GALANTS

Ne penses-tu pas, ma chère Hélène, que rien n'est plus amusant que M. et Mme Mignonnet. Cette dernière surtout, car dans une semaine elle va remplir à elle seule tous les rôles. Elle représente, dans sa seule personne, tous les personnages réunis du sexe féminin.

Beaucoup la trouvent ridicule ; quant à moi, je la trouve admirable ; mais elle, elle se trouve illustre, elle est très-fière de ses exploits, il lui semble que tout l'univers la contemple.

Va-t-elle à la campagne, les arbres s'inclinent

sur son passage comme pour lui rendre hommage.

Elle rencontre une paysanne qui conduit sa vache aux champs, et sous le prétexte qu'elle la connaît un peu, elle lui fait le récit de ses malheurs domestiques, et lui dit que son mari est un Lovelace.

Et la bonne femme, qui est très-peu versée dans l'histoire des Lovelace, s'arrête et se fait cette réflexion :

— Què que c'est que ça, un homelace ? — Quest-ce qué me dit c'te dame ? Que son mari est un *bobace*, une *limace* ? — Què que ça me fait à moi ? Hue ! ma Rouge !

Et la bonne femme, donnant un léger coup à la génisse qu'elle a élevée, continue son chemin sans plus s'occuper des beaux discours de madame Mignonnet.

Qu'importe ! celle-ci est satisfaite, elle s'est bien sûr acquis une réputation qui ira à la postérité. Sa tête est dans les nues, ses pieds sur des fleurs. Elle regarde en pitié une petite fau-

vette qui fredonne en voltigeant autour d'elle, cherchant son nid et ses amours.

Mais c'est assez parler de madame Mignonnet: laissons-la dans toute sa gloire; nous avons une histoire plus récente.

Il paraît que nos jeunes gens, ceux de la société du moins, sont de charmants étourdis, de raffinés mauvais sujets. Ils tranchent des Lauzun et des Richelieu, ils nous reportent au siècle des Louis XIV et des Louis XV, ou plutôt sous la Régence.

On parle d'une aventure dans laquelle des billets galants auraient joué un très-grand rôle; c'est une énigme, c'est tout un roman que ces billets-là.

Ils ont été apportés sur le balcon d'une dame on ne sait comment.

Il faut que quelque sylphe s'en soit chargé, ou qu'ils lui aient été apportés sur les ailes de l'amour.

Certain matin, cette dame, en allant entr'ouvrir ses persiennes, aperçut sur son balcon un billet d'aspect assez provocant.

Sa première pensée fut qu'on l'avait lancé d'en bas ; mais ce n'était pas présumable, puisque les persiennes étaient toujours restées fermées, et qu'ensuite il ne renfermait rien de lourd. D'un autre côté, il n'y a point de fenêtre ni à sa droite, ni à sa gauche.

Mais il paraît que l'amoureux est un autre Icare, et qu'il s'est fabriqué des ailes.

Elle ouvrit la galante missive. L'auteur lui demandait une entrevue, et la priait de lui pardonner son audace d'avoir glissé ce billet entre les lames des persiennes à une heure très-avancée de la nuit, ajoutant qu'on pouvait se fier à lui ; qu'il n'avait usé ni d'échelle, ni d'autre moyen compromettant.

Certes, l'aventure était piquante, et l'auteur avait eu là une idée très-ingénieuse ; mais, si gentille que fût l'idée, elle ne laissait pas que d'inquiéter la dame ; on atteignait ses fenêtres ! comment s'y prenait-on ?

— Voyez comme on est exposée, se disait-elle : on ferme bien ses portes, on a une fenêtre à

quinze pieds du sol, et, malgré cela, on n'est pas à l'abri des séducteurs.

Si pourtant, l'une de ces nuits, il m'était venu à l'idée de prendre l'air à ma fenêtre, et que, dans l'ombre, deux bras vigoureux m'eussent enlacée, et emportée je ne sais où, au diable ou aux anges ?

On eût certainement plutôt cru au diable !

Toutefois, ce diable-là, elle se le figurait sans griffe, nullement effrayant, et ayant à la bouche des paroles telles que Satan en eut pour Eve quand il s'offrit à elle sous la forme d'un serpent dans le jardin du paradis terrestre, et qu'il l'invita à manger du fruit défendu.

Quoi qu'il en soit, il était difficile d'atteindre sa fenêtre sans échelle; car, enfin, de deux choses l'une : ou l'amoureux avait des ailes, ou il n'en avait pas. S'il en avait, l'aventure s'expliquait d'elle-même ; mais il n'était pas du tout certain qu'il en eût, il était même plutôt probable qu'il n'en avait pas, parce que, s'il en avait eu, cela aurait fait quelque bruit.

Dans notre petite ville, où tout est commenté,

où l'on trouve le moyen de faire des propos sur tout, un monsieur, je suppose, aurait le malheur de mettre son pantalon à l'envers et de se promener habillé de la sorte, on n'en ferait pas une chanson, j'aime à le croire, parce que ce monsieur, n'ayant pas l'avantage d'être le roi Dagobert, il n'aurait pas le même privilége, mais il n'en est pas moins vrai qu'on en parlerait beaucoup.

Or, si un monsieur avait des ailes, il me semble que c'était assez extraordinaire pour qu'on en parle, et comme on n'en avait rien dit, nous conclûmes qu'il n'en avait pas.

Du moment que la nature lui avait refusé des ailes, il était évident qu'il avait eu recours à des moyens. Lesquels ? Nous sommes à nous le demander.

Toujours est-il que, depuis cette aventure, la dame se tint discrètement derrière ses rideaux. Cependant, un jour qu'il faisait un beau temps, elle éprouva le besoin de rouvrir sa fenêtre. Aussitôt, un monsieur aux cheveux roux, mais très-bien de sa personne, apparut à la sienne.

On présume que c'est l'auteur du billet.

Ses cheveux avaient des reflets chauds, ardents, qui semblaient rivaliser avec les feux du ciel ; il jetait en outre de tendres regards à sa voisine, ce qui nous donna quelque inquiétude. Les feux du ciel, la chevelure du monsieur, ses regards de flamme, nous craignîmes que tant de feux réunis ne fissent incendie dans la ville.

Heureusement que l'amoureux rentra dans sa chambre, où il continue, dit-on, à mouler et à perfectionner des billets, qui arrivent toujours de la même manière diabolique sur le balcon de sa voisine.

Voici, ma chère Hélène, ce que je sais des choses qui se passent ici. Je te dirai encore que depuis longtemps nous désirions des acteurs, et qu'il nous en est enfin arrivé. Mais ce qui te paraîtra phénoménal, c'est que nous avons, cette fois, de bons acteurs. C'est vraiment un miracle. — Eh! bien, malgré ce miracle, malgré ces bons acteurs, on va très-peu au théâtre.

Si ces messieurs se permettent quelques escapades à l'endroit du balcon des dames, ils sont

du moins très-réservés quand il s'agit de spectacle.

Mais il paraît qu'ils font des économies, ils se rangent. On raconte à ce sujet des anecdotes très-amusantes : on dit que les uns c'est par système d'économie, les autres par esprit de contradiction.

IV

SUITE DE LA LETTRE

Il en est un dont les idées sont bien un peu prosaïques, mais elles n'en sont pas moins très-ingénieuses.

Ce monsieur est frileux; c'est de plus un véritable sybarite. Aussi, à cause de cela, a-t-il un goût très-prononcé pour le *casque à mèche*.

Il raffole de cette coiffure; selon lui, il n'en existe pas de plus douce, de plus chaude, de plus délicieuse. La vue d'un bonnet de ce genre avait toujours fait battre son cœur ; depuis longtemps déjà, il éprouvait le besoin de se donner

ce charmant bijou : après tout, les passions sont libres!

Voyant que le froid se prolonge, on dit qu'il s'est passé la fantaisie de quelque chose de très-élégant dans ce genre : c'est un chaud et douillet bonnet de soie blanche, avec fleurette du même tissu. Et quelques-uns ajoutent qu'il l'a orné d'une superbe fontange, comme au temps de Louis XIV.

Je te l'ai dit, ces messieurs ne rêvent plus que de ce temps-là.

— Ma foi, s'est-il dit, le spectacle peut être charmant, mais, sorti de là, qu'est-ce qu'il me restera? Tandis que mon bonnet de... Il n'achève pas, il craindrait de se trahir : il paraît que c'est une passion cachée que la passion de son bonnet; il ne confie ce secret à personne, pas même aux murailles de sa chambre.

Ainsi, pendant que nous nous pâmons de rire devant les facéties de tel ou tel acteur, lui, ce monsieur, se dorlotte, il se pâme d'aise dans son bonnet de soie blanche, il s'admire sous sa fon-

tange coquelicot — il paraît qu'elle est coquelicot, — voyez-vous le coquet sybarite !

Il faut croire, du reste, qu'elle lui sied bien; il se mire, se remire, et il se trouve charmant. Il s'adore, ce beau et intéressant Narcisse! C'est ainsi qu'il passe ses soirées, et il se trouve excessivement heureux.

Il se plonge dans les moelleux coussins de son fauteuil, s'étend mollement auprès d'un bon feu, allonge une jambe dolente sur les chenêts, fume un délicieux cigare de.... Ah ! je ne sais pas si c'est de la Havane.... Il s'enivre enfin de la plus voluptueuse indolence, et s'épanouit à la douce chaleur de son foyer et de son bonnet de soie blanche, comme une fleur à la température d'une serre. Ce bonnet-là lui vaut le *haschich* le plus délicieux.

Il est certain que ce monsieur a bien fait de se donner une pareille jouissance, aussi s'en applaudit-il tous les jours, et quand il a raisonné pendant quelques heures sur l'ingénieuse idée de son bonnet, il se trouve le jugement sain, et l'esprit d'une profondeur incroyable !

D'honneur, il est charmant, avec ses économies, son bonnet et sa fontange. Cependant, tout cela ne fait pas les affaires des acteurs; ce sont eux qui n'en font pas, des économies, avec ce système-là !

C'est en vain que notre journal s'indigne de ce qu'on ne va pas au théâtre, qu'il s'escrime à nous faire entendre que nous avons de bons acteurs.

Le journal a raison et je l'approuve ; mais, après tout, si ce monsieur aime mieux son bonnet à fleurette! On est bien libre d'aimer un bonnet, et de le préférer au spectacle.

Toujours est-il que les acteurs partiront, et que nous ne verrons rien de ces jolis vaudevilles qu'on nous annonçait, et qui nous promettaient de bonnes petites soirées.

Ce monsieur, nous n'en doutons pas, doit être charmant avec son amour de bonnet ; mais, au moins, si, par une attention toute délicate, que nous saurions reconnaître du reste, il nous faisait la galanterie de se montrer en ville, quelque part, avec cette merveilleuse coiffure, à défaut de

spectacle, nous nous contenterions de celui-ci; mais non, l'égoïste, il aime mieux garder ses gentillesses pour lui seul, et si ce n'était un lutin brun et rose qui s'est introduit chez lui par le trou de la serrure et qui nous a rapporté toutes ces merveilles, nous ne les connaîtrions nullement.

Mais je m'aperçois qu'il est temps de quitter la plume, ma chère Hélène. Adieu donc, où plutôt: à bientôt, car j'espère aller te voir sous quelques jours, comme tu m'en as priée dans ta dernière lettre. Je t'embrasse de tout cœur.

Ta bien dévouée,

VIRGINIE VALMONT.

V

UNE MARIÉE DE SEIZE ANS

Plus d'une fois, M. Darnilly s'était interrompu de sa lecture pour se laisser aller au franc rire que lui suscitaient quelques passages de ce récit.

Lorsqu'il eut fini, il resta quelques instants rêveur et comme sous le charme de cette lecture.

— Quelle adorable petite conteuse que cette madame Valmont! fit-il ensuite, sortant de sa rêverie et comme se parlant à lui-même, elle est vraiment inimitable!

En disant ces mots, M. Darnilly jetait à la déro-

bée un regard sur sa femme, et un observateur attentif eût pu voir qu'il mettait une intention marquée à faire l'éloge de madame Valmont Après s'être ainsi extasié, il se tourna vers elle.

— Quand donc votre amie viendra-t-elle égayer notre solitude? lui demanda-t-il. Vous disposez-vous à la recevoir?

Nous savons qu'Hélène lui avait proposé une partie en bateau.

— Vous ne répondez pas à ma question! interrompit la jeune femme avec un peu d'humeur. Je vous demandais de venir nous promener sur l'eau.

— Cela m'est impossible aujourd'hui, ma chère amie : il faut que je me rende immédiatement à la fabrique où des affaires importantes me réclament ; mais, demain, j'espère être tout à vous.

Il sortit, et l'on eût pu lire sur son visage le reflet d'une joie que donne le triomphe.

— Ma femme se déciderait-elle enfin à m'aimer? se disait-il en traversant la cour qui conduisait à la manufacture.

Hélène resta triste et pensive à sa fenêtre donnant sur le jardin; elle regardait machinalement la campagne, qui était belle à cette époque de l'année où tous les arbres sont en fleurs.

La vue s'étendait sur de riches prairies, au milieu desquelles se détachait un ruisseau d'eau vive qui venait se jeter, près du jardin, dans une rivière sur la rive de laquelle un petit bateau était amarré.

Tout souriait à cette belle nature, tout était gai et charmant dans cette maison où il semblait que le malheur ne pouvait pénétrer.

Pourquoi donc cette jeune femme était-elle ainsi triste quand tout semblait être joie et bonheur autour d'elle?

C'est que madame Darnilly venait de découvrir en elle un sentiment qu'elle avait ignoré jusqu'alors.

Elle remarquait que son mari s'occupait beaucoup de madame Valmont, et la jalousie venait la mordre au cœur.

En effet, cette madame Valmont, qui était veuve, et par conséquent libre de sa personne,

n'était-elle pas à redouter avec cet enjouement d'esprit qu'elle lui connaissait ?

Elle regrettait de lui avoir écrit, et, si elle le regrettait autant, c'est que, dans l'intervalle de temps qui s'était écoulé depuis la lettre qu'elle lui avait adressée, et dans laquelle elle la priait de venir la voir, jusqu'à celle qu'elle recevait d'elle aujourd'hui, il s'était passé des événements qui venaient changer la face des choses.

Mais, pour la suite de ce récit, il est bon de retourner en arrière et de nous reporter à l'époque du mariage de monsieur et de madame Darnilly, qui datait de quelques mois.

Ils avaient fait ce qu'on appelle un mariage de convenance. M. Darnilly le père, possesseur d'une riche manufacture, la céda à son fils, et lui proposa pour femme mademoiselle Hélène Derbourg, fille elle-même d'un riche négociant.

Paul, ne répugnant ni au mariage ni à la manufacture, consentit à tout ce que son père voulait.

Mademoiselle Derbourg avait seize ans. Orpheline depuis plusieurs années, elle était restée près d'une tante déjà bien vieille, et qui, avant de mourir, désirait assurer son avenir. Le parti qu'on lui proposait pour cette nièce lui convenant sous tous les rapports, elle l'avait accepté.

Paul n'avait jamais vu Hélène, mais comme il est toujours facile d'aimer une jolie femme, il se sentit, dès qu'il la vit, tout disposé à l'aimer.

Cependant, lorsque ce mariage fut décidé, il remarqua quelques soucis sur le front de sa prétendue, mais il les attribua à cette légère inquiétude que ressentent parfois les jeunes filles en pareille circonstance, et il n'y attacha pas d'autre importance.

Certain soir, on signa le contrat, et la cérémonie fut fixée à trois semaines.

Ce même soir, lorsque Paul, se disposant à partir, prit la main de la jeune fille pour la baiser, il fut bien étonné de sentir cette petite main fine et blanche glisser un billet dans la sienne. Il lui tardait d'être seul pour savoir ce que lui écrivait

mademoiselle Derbourg, qu'il épousait dans trois semaines.

Rentré chez lui, il s'empressa d'ouvrir la lettre et il lut ce qui suit :

« Monsieur,

« N'étant jamais seule avec vous, je me vois obligée de vous remettre en cachette ce billet.

« C'est dans trois semaines que vous m'épousez ; je n'y ai, jusqu'à présent, apporté aucun obstacle ; et, pourtant, il faut que vous sachiez que c'est contre ma volonté.

« Non pas que je dédaigne votre alliance, ni que vous me soyez désagréable, mais parce que je n'ai aucun goût pour le mariage. Ma mère n'a pas été heureuse dans son ménage, je vois encore sa figure triste et soucieuse, et, depuis mon enfance, j'ai juré de ne jamais aimer ni me marier, et, si je vous épouse, je dois vous informer que c'est dans le seul but de plaire à ma tante, qui le désire, et qui m'a suppliée avec des larmes d'y consentir.

« Cependant, comme je réfléchis, que de cette décision dépend toute ma destinée, et que je ne puis, pour complaire à ma tante, sacrifier tous mes goûts, j'ai pris la résolution de vous écrire ces quelques mots qui resteront un secret entre nous. Je veux bien vous épouser, mais c'est à ces conditions :

« *Que vous n'aurez jamais sur moi les droits d'un mari ; que ma chambre, en un mot, ne sera jamais la vôtre.*

« Promettez-moi qu'il en sera ainsi et jurez de tenir votre promesse, j'aurai pour vous alors l'amitié d'une sœur. Je respecterai votre nom, comme vous voudrez bien respecter ma maison. A ce compte, je veux bien être votre femme ; sinon, je refuse.

« Mais acceptez-moi, je vous prie, avec ces conditions, car il me faudrait vous refuser et cela ferait une peine extrême à ma tante dont la santé est si délicate et qui a tant de bonté pour moi. Je m'en voudrais d'apporter de l'amertume dans ses vieux jours.

« Inutile d'ajouter que vous ne lui parlerez

point de cela, car il est bien entendu que vous en garderez le secret.

« Rendez-vous, je vous prie, à mes instances, faites-le pour elle, et remettez-moi votre réponse comme je vous ai remis ma lettre.

« HÉLÈNE. »

La première impression de Paul, après cette lecture, fut d'être froissé : il ressentit quelque dépit en pensant qu'il déplaisait.

— Je ne puis épouser une femme qui paraît avoir de la répugnance à être à moi, se dit-il.

VI

UNE NUIT DE NOCES

Il fut sur le point de parler de cela à son père, mais il réfléchit avant que de le faire. Il avait toujours plu aux femmes, — c'était en effet un très-beau garçon, — et, se rappelant ses entretiens avec Hélène, bien qu'elle lui eût semblé un peu froide, elle ne lui parut point toutefois avoir de l'aversion pour lui.

Au surplus, en relisant sa lettre, il vit bien que c'était un enfantillage, une détermination peu raisonnée dans cette tête de seize ans.

Ensuite, le souvenir de sa mère, mal mariée probablement, avait amené cette décision.

— Cette jeune fille ne connaît encore rien de l'amour, se dit-il, mais comme il faut tôt ou tard qu'on arrive à éprouver ce sentiment et que j'ai l'intention de la rendre heureuse, elle finira bien un jour par m'aimer.

Et, pour cela, il faut peut-être se conformer à sa volonté. Consentons donc à ce qu'elle demande et, pour le moment, épousons mademoiselle Derbourg pour l'amour de sa tante. Quand nous serons mariés, je saurai bien la fléchir.

Et M. Darnilly répondit par ce billet, qui, selon lui, n'engageait pas à grand'chose :

« Mademoiselle,

« C'est dans trois semaines que je vous épouse, et je m'y soumetttrai de bon cœur, car je n'ai point comme vous d'aversion pour le mariage. Mon père et ma mère ont été très-heureux en ménage.

« Je regrette donc de n'avoir pu encore faire changer vos idées sur ce point.

« Toutefois, puisque vous m'en priez avec

tant d'instances, je veux bien vous épouser avec les conditions que vous m'imposez, si dures qu'elles soient. En un mot, je me promets de ne point contraindre vos sentiments et de respecter vos scrupules.

« Je vous prie de croire à ma parole et à mon entier dévouement.

« Paul. »

Hélène, satisfaite de cette réponse, reprit toute sa sérénité. On consentait à ce qu'elle voulait, par conséquent ce mot de mariage ne l'effrayait plus autant.

Elle était si jeune, que son cœur, effectivement, ne s'était pas encore ouvert à l'amour.

Elle se prépara donc à cette solennité, s'occupa de sa toilette et retrouva toute sa gaieté en admirant les parures que contenait la corbeille de noces.

Le jour vint, et la jeune fille fut charmante dans sa blanche toilette de mariée. Elle était reconnaissante envers Paul de ce qu'il avait bien voulu se conformer à ses volontés, et ses grands

yeux, où se reflétait la sérénité de son âme, s'arrêtaient doucement sur lui.

En la voyant ainsi, le jeune homme crut un instant qu'elle reviendrait d'une détermination qui était pour lui un arrêt cruel.

Ce jour se passa comme se passent tous les jours de noce. L'heure venue de se retirer, Hélène se rendit à la chambre nuptiale, et Paul ne tarda pas à l'y suivre.

Il trouva la chambre déserte, mais une porte, communiquant à cette chambre, s'entrouvrit aussitôt et il en vit paraître sur le seuil Hélène qui avait quitté sa riche parure pour revêtir une toilette simple qui la rendait plus séduisante.

Elle tendit la main à son mari, lui rappela sa promesse en le remerciant d'avoir bien voulu être de son avis. Puis, après quelques mots encore échangés, elle lui demanda la permission de rentrer dans sa chambre.

Et, avant qu'il eût pu faire aucune objection, elle disparut, faisant glisser derrière elle un verrou dont le bruit retentit tristement au cœur du jeune mari. C'était bien inhumain, hélas! oui.

— Hélène a des idées qui remontent à la création, se dit Paul ; selon elle, nous devons vivre comme Adam et Eve avant le péché : c'est très-patriarcal.

Cependant, comme Paul n'avait plus l'innocence de notre premier père, il s'ensuivit qu'il n'en eut point le calme ni la sérénité.

Et cette chambre, où il se trouvait relégué dans cette triste nuit de noces, était loin d'être pour lui un lieu de délices. Il regardait cette porte, derrière laquelle une gracieuse jeune fille lui était apparue et s'était retirée, et il se disait, en soupirant, que c'était de ce côté que devait être le paradis, mais l'ange lui était apparu sur le seuil et lui en avait interdit l'entrée.

Il eût pu y aller frapper, pour tâcher d'obtenir un entretien plus prolongé, mais il avait fait une promesse, et y manquer le premier jour pouvait donner de lui une opinion défavorable et porter l'inquiétude dans le cœur de la jeune fille.

Il voulait, par des soins et des attentions, parvenir à se faire aimer d'elle, et, pour cela, il

sentit qu'il ne fallait pas brusquer ses scrupules.

Il se résigna donc à rester dans sa solitude.

Quant à Hélène, la fraîche et gracieuse fille, elle fut bien calme sous ses blancs rideaux de mousseline ; elle fit des rêves couleur de rose.

— Comme je vais être heureuse, se dit-elle ; maintenant que me voilà mariée, je serai maîtresse de mes volontés. M. Darnilly m'a comprise et il se rend à mes vœux ; cela fait que j'aurai tous les avantages du mariage sans en avoir les charges.

Nous n'en serons pas plus mal l'un et l'autre ; au contraire, en vivant ainsi, sans autre rapport qu'une simple amitié, aucun nuage ne viendra troubler notre union.

Bercée par ces rêves d'enfant, Hélène s'endormit avec le calme d'un ange.

Elle ne pouvait, toutefois, être taxée d'insensibilité ; n'ayant jamais aimé, elle ignorait que ce sentiment pût faire souffrir.

Cependant, elle quitta sa tante et vint habiter la maison de son mari ; mais elle se choisit un appartement séparé du sien, et le jeune homme ne fut pas plus heureux.

Il eût certes pu jouir de ses droits, mais il était homme du monde et ne voulait pas, en un mot, violenter le cœur de sa femme.

Elle était si jeune! Il fallait que l'enfant devînt femme et qu'elle comprît l'amour.

Si l'on force le bouton à s'ouvrir, on n'aura qu'une fleur imparfaite et l'on jouira mal de son parfum.

Il la laissa donc à ses scrupules, se promit d'attendre tout du temps, espérant qu'elle ne tarderait pas à revenir de ses idées ultra-anti-matrimoniales. Il se contenta de cette simple amitié qu'elle lui offrait, il se borna à lui plaire et eut pour elle ces attentions qui charment et séduisent.

Mais c'est en vain qu'il mit tout en œuvre pour se montrer galant et empressé; c'est en vain qu'il chercha à faire passer, dans le cœur de sa femme, un peu de cette flamme qui brûlait le sien, Hélène restait toujours indifférente, elle le regardait à peine, ou, si elle le regardait, c'était avec le même calme et la même sérénité qu'elle eût regardé son piano ou sa broderie.

En un mot, Hélène n'avait point d'amour : elle aimait ses fleurs et raffolait de ses oiseaux !

Elle affectionnait particulièrement sa tante, ainsi que madame Valmont, son amie d'enfance, qui lui écrivait souvent et venait la voir quelquefois.

Il n'y avait que son mari qu'elle n'aimait pas, aux yeux de celui-ci du moins, parce que les amoureux sont toujours exigeants. Mais M. Darnilly pouvait être accusé d'injustice, car, tant qu'il restait docile, Hélène l'aimait, un peu moins que sa perruche toutefois.

Paul, piqué de ses rigueurs, se déclara un jour à lui-même qu'il ne pouvait plus se contenter de ce genre d'existence ; il trouva très-injuste qu'on ne l'aimât pas davantage ; mais il ne savait plus que faire.

Cependant, il ne se découragea pas : en agissant de ruse, Hélène, un jour où l'autre, devait se soumettre.

Nous devons dire que c'est sur ces entrefaites que celle-ci avait écrit à son amie Virginie Valmont de venir la voir.

VII

LA LETTRE MYSTÉRIEUSE

Un jour, Hélène, en passant devant la chambre de son mari dont la porte était ouverte, le vit occupé à lire une lettre qu'il cacha précipitamment à son approche.

Elle fit d'abord peu attention à cela. Mais le lendemain, lorsque la chose lui revint à l'esprit, sa curiosité se trouva éveillée, et elle se fit maintes réflexions.

Que pouvait être cette lettre ? Si elle eût regardé les affaires commerciales, Paul n'aurait pas tressailli à son approche, il ne se serait pas caché d'elle pour la lire.

Elle pensa à s'informer près de lui, mais elle réfléchit que, le laissant seul, elle lui donnait le droit de rechercher d'autres intimités. Ce pouvait être une lettre de femme, et il eût été maladroit à elle de lui en parler. Au surplus, il devait lui être fort indifférent que son mari en aimât une autre; pourvu qu'il respectât sa maison, elle ne devait pas exiger davantage. Malgré tous ces raisonnements, Hélène ne se tint pas pour satisfaite. Et puis, cet incident l'amena à faire une autre remarque.

Il lui sembla que son mari ne lui témoignait plus la même affection qu'autrefois.

Cette découverte lui fit éprouver un léger serrement de cœur dont elle ne se rendit pas compte, et le souvenir de la lettre ne la quitta plus.

Elle avait donc un grand désir d'éclaircir ce mystère; mais, pour le moment, voyant la chose impossible, elle se résignait à garder son ignorance.

Cependant, quelques jours plus tard, M. Dar-

nilly eut à faire un petit voyage, comme cela lui arrivait quelquefois pour ses affaires.

Curieuse comme une fille d'Eve, dont elle jouait si bien le rôle, Hélène, toujours préoccupée de cette lettre, essaya de satisfaire sa curiosité.

Elle entra dans la chambre de son mari, regarda partout sur les meubles pour voir s'il n'y avait pas quelques papiers oubliés.

Elle aperçut sur son bureau le petit coffret dans lequel il serrait ses papiers de peu d'importance. Tout lui disait que c'était lui qui renfermait ce qu'elle brûlait de connaître, mais la clé ne se trouvait pas à la boîte. Paul, probablement, l'avait emportée.

Toutefois, après avoir examiné divers objets, Hélène, en se retournant, aperçut une petite clé sur la cheminée. Son cœur battit : c'était probablement celle qu'elle cherchait.

Mais un scrupule la retint. Avait-elle bien le droit de l'ouvrir, ce coffret? N'était-ce pas mal, bien mal à elle de violer ainsi les secrets de son mari, qui s'était montré si indulgent pour

son petit despotisme, qui s'était, en un mot, soumis à ses volontés, à ses exigences ?

Mais cette petite clé était là comme le tentateur; elle excitait au plus haut point sa curiosité.

Elle avança donc sa jolie main, qui tremblait un peu, puis elle la retira, puis elle l'avança encore ; on eût dit que cet objet qu'elle convoitait devait brûler.

— Qu'ai-je à craindre? se dit-elle, elle ne me trahira pas ; elle n'est pas, je présume, celle de *Barbe-Bleue :* elle ne conservera aucune trace de ma curiosité.

Elle la prit donc, et, tout émue, elle ouvrit la boîte. — C'était bien mal sans doute, mais pourquoi Paul l'avait-il laissée, cette petite clé qui donnait des tentations ? il n'avait qu'à l'emporter. Elle chercha dans les papiers, et voici ce qu'elle lut :

« Cher,

« Que le temps semble long loin de vous ! et pourtant je crains de m'en rapprocher. Quand

votre visage si gracieux se tourne vers moi, quand vos grands yeux si doux rencontrent les miens, si vous saviez ce qu'il me faut de force pour vaincre mon émotion! Je crains toujours que mon trouble ne me trahisse. — Quelle est enchanteresse! l'image qui vous poursuit sans cesse, l'image de celui qu'on aime! — *Aimer!* que ce mot renferme de douceurs!

« Mais laissons pour un instant notre amour, car vous êtes exigeant, mon beau lecteur aimé: il faut encore vous plaire par des anecdotes, par de gracieux récits. — Mais que vous dirai-je aujourd'hui? Faut-il vous parler politique? A ce mot, je vous vois sourire, parce que vous comprenez déjà que ma politique sera très-peu sérieuse.

« En effet, j'offre en cela l'aspect du papillon le plus diapré, le plus varié de couleurs qu'il soit possible d'imaginer.— Je vais du blanc au rouge en passant par toutes les nuances de rose tendres ou vives sans me faire aucun scrupule. En un mot, je me mêle très-peu des affaires de ce genre. Je trouve qu'il y a bien assez des hommes

pour emmêler cet écheveau qu'on nomme politique. Cependant, il est dès jours où il faut faire exception.

« Ainsi, je vais retourner en arrière pour remonter au jour des élections du 10 décembre 1848 ; c'est la seule fois, je crois, où je parlai politique; mais il fallait bien me mettre à la hauteur des circonstances.

« La veille de ce jour, plusieurs dames de ma connaissance n'avaient point dormi de la nuit ; l'une d'elles avait brûlé un cierge à la Vierge ; une vieille demoiselle en avait brûlé deux à Saint-Joseph ; une autre en avait brûlé trois à je ne sais plus quel saint. Quant à moi, je n'avais rien brûlé du tout, et j'avais bien dormi toute la nuit, non pas que je fusse indifférente sur les destinées de la France, mais je pensais que si je dormais bien, la France n'en serait pas plus mal et que moi j'en serais beaucoup mieux !

« On parlait donc politique, et je puis vous assurer que les dames prenaient une large part à la conversation. Il en est une surtout qui se montrait très-chaleureuse dans la discussion.

« — Messieurs, disait-elle aux maris qui nous entouraient, c'est *Cavaignac* qu'il nous faut pour président de la république. Hésiteriez-vous à voter pour Cavaignac? Ah ! que je voudrais être homme, ne fut-ce qu'un jour !...

« L'œil animé, la joue en feu, elle donnait assez l'aspect d'une Jeanne d'Arc inspirée.

« — Oui, disait-elle en s'animant de plus en plus, des coups de fusil à tous ceux qui ne voteront pas pour Cavaignac. Et pan ! pif! paf ! pouf!

« En parlant ainsi, elle donnait de grands coups de manchon sur un placard qui restait de bois devant ses démonstrations. Quant au manchon, il pliait sous les coups, comme accablé par cette brutalité de la part d'un bras rond et potelé et d'une petite main effilée qu'il avait toujours su protéger contre le froid en les enveloppant de sa chaude et soyeuse fourrure.

« Mais, quelques jours plus tard, lorsque la dame connut le résultat des élections, elle fut bien obligée de convenir qu'il eût fallu beaucoup trop de coups de fusil.

« Ce jour, 10 décembre, comme je vous le disais, il me fallut faire comme tout le monde et parler politique ; mais je puis du moins me rendre cette justice, c'est que je ne contrariai personne dans son opinion.

« J'étais pour le candidat préféré de chaque personne que je rencontrais. — Je fus pour Cavaignac, pour Louis-Napoléon, et puis pour celui-ci, et puis pour celui-là.

« Quelqu'un m'ayant vanté Ledru-Rollin, je fus pour Ledru-Rollin. Certes, si l'on m'eût parlé de Proudhon, ainsi que de Raspail, je n'oserais pas affirmer que j'aurais été pour Proudhon, mais à coup sûr j'aurais été pour Raspail, parce que je l'estime infiniment depuis qu'il m'a guérie d'un certain rhume de cerveau très-opiniâtre au moyen de son régime camphré.

« Mais c'est assez parler politique, mon beau lecteur aimé ; je crois lire dans vos yeux, et je sens dans mon cœur qu'il faut retourner à notre amour. Mais soyons prudents, car il faut la respecter, *elle*.... *Elle*.... que cette pensée est

amère! — Quelle est heureuse celle qui peut vous aimer sans crainte ! qui peut vous le dire à tous les instants du jour !— Oh ! tenez, cette idée me rend folle ! mais vous m'avez dit qu'elle ne vous aimait pas, et que par conséquent vous n'aimiez que moi, et j'ai besoin de le croire. — Oh ! oui, aimons-nous de cet amour pur et fidèle des anciens amants. Aimez-moi comme *Paul aimait sa Virginie.....* »

VIII

A cet endroit de sa lecture, Hélène s'arrêta et pâlit. Sans remarquer que ce discours amoureux était un peu trop emphatique pour être bien senti, elle ne vit que ces deux noms unis qui venaient de la frapper comme la foudre : *Paul et Virginie!*

La lettre finissait là et il n'y avait pas de signature... Elle ne revenait pas de son étonnement. Etait-il possible que cette lettre fût de Virginie? Elle chercha à confronter les écritures, mais elle était peu experte en ce genre.

Cependant, l'écriture ne lui parut pas être

celle de son amie. Mais, Virginie aussi pouvait bien l'avoir déguisée. Et comme l'imagination est prompte à se tourmenter, elle finit par y trouver quelque ressemblance. Et, se rappelant la froideur de son mari, elle dut croire que c'était elle qui la causait, car elle était déjà venue passer quelques jours près d'eux depuis leur mariage.

Et, bien qu'elle se fût dit plus haut que la froideur de Paul devait lui importer peu, au fond elle se sentait déjà toute malheureuse à l'idée qu'il pût en aimer une autre.

Intérieurement, elle accablait Virginie de reproches. Virginie, une amie d'enfance, à qui elle avait encore écrit la veille une lettre tou affectueuse en la priant de venir la voir ! Quelle déloyauté ! quelle perfidie !..

Puis, ne pouvant croire à tant de bassesse, elle rejetait cette accusation. Car madame Darnilly avait une âme haute et loyale, et n'admettait pas facilement le mal.

C'est qu'il est si pénible de se voir trahi par ceux qu'on aime !

La lettre n'était pas signée, et une autre, pensait-elle, bien qu'elle ne portât pas ce nom, avait pu dire également : Aimez-moi comme *Paul aimait sa Virginie*.

Ces raisonnements, toutefois, ne parvenaient pas à la convaincre. Car, dans cette lettre, elle retrouvait le style de son amie.

C'était cet enjouement d'esprit qu'elle lui connaissait. Et puis, il lui vint une autre idée :

Les lettres qu'elle recevait d'elle étaient peut-être écrites à l'intention de son mari ; car il lui semblait voir dans la dernière, qu'elle relut, que c'était aussi cette coquetterie d'une femme qui cherche à plaire ; cela excitait encore son dépit. Elle ressentait plus vivement l'offense et sa peine était plus amère, son amour propre plus cruellement froissé.

Elle avait envie d'écrire à Virginie de ne pas venir, mais le devait-elle ? Cela pouvait lui paraître bien extraordinaire, car il n'était pas certain que cette lettre fût d'elle. Paul faisait de fréquents voyages, et il avait pu s'attacher à une personne inconnue d'elle.

Ce qui ajoutait à ses tourments, c'est qu'elle n'avait même pas le droit de se plaindre : ce qui arrivait là était un peu sa faute. N'était-ce pas elle qui avait défendu à son mari de l'aimer d'amour ?

Lui en parler eût été avouer qu'elle avait violé le secret de la boîte, et Hélène était fière ; elle aima mieux se taire et souffrir.

IX

LA BOITE DE PANDORE

Hélène souffrait donc. Les idées se heurtaient dans sa tête. Elle aurait voulu pouvoir lire dans le cœur de Paul et dans celui de Virginie; elle se mettait l'esprit à la torture pour tâcher de se rappeler si elle n'avait rien vu qui pût justifier son accusation.

Lorsqu'elle se fut indignée et tourmentée, elle pleura et se sentit un peu soulagée. Elle poussa un gros soupir, serra la lettre dans la boîte où elle l'avait prise et remit tout en place. Puis,

brisée par l'émotion qu'elle venait d'éprouver, elle alla se réfugier dans sa chambre.

Affaissée dans les coussins de son fauteuil et dans les plis de sa robe soyeuse qui ondulait en plis gracieux autour de son corps charmant, elle donnait l'idée d'une fauvette qui revient, brisée par la tempête qu'elle vient d'essuyer, se réfugier toute palpitante dans son nid de soyeux duvets.

Ainsi plongée dans ses rêveries, Hélène revoyait la lettre anonyme, et ces mots lui revinrent à l'esprit : — *Quand votre visage si gracieux se tourne vers moi. — Quand vos grands yeux si doux rencontrent les miens.*

Elle n'avait pas encore fait attention que son mari possédait tous ces avantages. Toutefois, en se reportant aux premiers jours de son mariage, elle revoyait encore les beaux yeux de Paul s'arrêter doucement sur elle. Elle maudissait celle qui lui avait ravi son cœur ; car, bien qu'il fût toujours affable, il n'avait plus néanmoins la même tendresse.

Cependant, Hélène sortit de son abattement ;

elle se leva, rajusta sa toilette, lissa ses beaux cheveux, comme, après l'orage, l'oiseau lisse son plumage. Et, se regardant dans sa glace, elle se dit que tout n'était peut-être pas perdu, et qu'elle pourrait bien, si elle voulait, reconquérir l'amour de son mari.

N'était-elle pas plus jolie, avec ses beaux cheveux ondoyants, ses grands yeux limpides et son teint blanc et rosé, que cette blondine de Virginie avec son minois chiffonné ?

Après quelques jours d'absence, monsieur Darnilly revint. Hélène en sa présence se sentit troublée. Il est vrai que le souvenir du petit larcin commis à la boîte pouvait bien être pour quelque chose dans son trouble, mais il s'y mêlait aussi un autre sentiment.

Elle regarda Paul, et fit une réflexion qui fut tout à son avantage ; elle se dit que l'auteur anonyme n'avait point exagéré.

Enfin, son caractère changea, elle devint plus sérieuse; elle poussait de gros soupirs et s'arrêtait parfois, rêveuse. Son cœur s'ouvrait à la ten-

dresse comme une fleur aux rayons du soleil.

Elle prenait aussi chaque jour plus de soin de sa personne, et se faisait toute gracieuse pour plaire à son mari.

Puis, sous le prétexte de regarder avec lui, soit une gravure, soit une fleur, elle inclinait doucement vers lui sa tête charmante avec toute sorte de coquetteries et de câlineries féminines.

Mais c'est en vain que ses yeux noyés de langueur cherchaient ceux de Paul, c'est en vain que son sein bondissait à son approche, il semblait n'y pas faire attention.

L'homme, par sa force, est supérieur à la femme. Elle, l'être faible, sent qu'elle a besoin de lui.

Aimante, il lui semble qu'il a été placé là pour l'aimer, la protéger et la défendre. Elle l'aimera s'il reste au-dessus d'elle par sa sagesse, par son dévouement, s'il est pour elle un mentor aimable.

Mais, s'il devient injuste, despote brutal, le prestige tombe, il ne sera plus homme que de

nom. Ainsi déparé de tous ses avantages, il sera comme le paon qui aurait perdu son plumage.

Quant à notre héros, il conserva toujours ses avantages; le paon de notre fable ne perdit rien de son joli plumage.

Hélène se faisait donc toute gracieuse à l'égard de son mari, mais celui-ci, nous le savons, semblait n'en tenir aucun compte. S'il la regardait, c'était de la même manière qu'il eût regardé son guéridon ou sa pendule.

Comme on le voit, les rôles étaient changés : M. Darnilly jouait à son tour le rôle d'Adam, et il était plus froid que notre premier père ; car si Eve, dans le jardin du paradis terrestre, eût eu affaire à un Adam semblable, jamais il n'aurait voulu goûter le fruit; cette pauvre Eve, c'est en vain qu'elle lui en aurait vanté le goût et le parfum ! Et où serions-nous, bon Dieu !

— Mon mari ne m'aime plus, se disait Hélène, et il est probable qu'il ne m'aimera jamais. Pourvu, mon Dieu ! qu'il n'en aime pas une autre !

Ainsi, retirée dans sa chambre, où elle n'avait encore connu ni peines ni douleurs, où sa vie s'écoulait si paisible, la jeune femme se faisait maintes réflexions.

Elle se reportait au jour où elle avait eu le funeste désir de connaître le secret du coffret, elle maudissait sa curiosité, car, sans elle, elle serait encore calme et heureuse !

Bien que cette petite clef ne fût pas celle de *Barbe-bleue*, la curieuse qui s'en était emparée s'en trouvait néanmoins punie.

Elle avait bien besoin de l'ouvrir, cette boîte! C'était pour elle celle de *Pandore*, car, depuis qu'elle l'avait ouverte, elle ressentait des tourments qu'elle n'avait jamais connus jusqu'alors.

X.

PAUL ET VIRGINIE

Ce fut donc dans cette disposition d'esprit qu'Hélène reçut la lettre de madame Valmont, celle que nous avons lue avec monsieur Darnilly au commencement de ce récit. Et l'on conçoit maintenant pourquoi elle cherchait à la soustraire aux regards de son mari; car elle aurait voulu pouvoir lui dérober tout ce qui avait rapport à Virginie.

Elle interpréta cette lettre de différentes manières. Elle décelait évidemment de la part de l'auteur une certaine légèreté de caractère. Enfin, elle y vit des choses qu'elle n'eût assuré-

ment pas vues si elle eût eu sa tranquillité d'esprit d'autrefois.

Elle remarqua surtout l'enthousiasme que Paul avait mis à faire l'éloge de madame Valmont, et c'étaient autant de petits coups qui venaient raviver sa douleur.

Voyant qu'il ne l'aimait plus, elle voulut redevenir indifférente ; mais l'image de son mari venait se placer devant elle, et l'obligeait à reprendre sa chaîne.

Une pensée douloureuse l'arrachait aussi à son sommeil. Ces deux noms unis de *Paul et Virginie* se retraçaient sans cesse à son esprit et remplissaient ses nuits d'insomnie.

Quelques jours s'écoulèrent, et Virginie vint voir Hélène, qui la reçut avec froideur. Mais, soit que madame Valmont ne s'en aperçût pas, soit tout autre motif, elle fut pour son amie ce qu'elle était toujours : bonne et affectueuse, rieuse et enjouée, et c'était pour Hélène une énigme indéchiffrable.

Elle les observa pour tâcher de surprendre, soit dans une promenade, soit en faisant de la

musique, quelque signe d'intelligence entre eux.

Mais, ne remarquant rien, elle commença à croire qu'elle s'était trompée sur le compte de son amie et que la lettre n'était pas d'elle.

Si elle perdait l'amour de Paul, il lui restait du moins l'amitié de madame Valmont.

Certain soir, nos trois personnages se promenaient dans le jardin au bord de la rivière.

Le ciel était pur et sans nuages; la lune, dans toute sa splendeur, se reflétait dans l'eau.

Paul, en voyant la soirée si belle, proposa une promenade en bateau. Virginie y consentit, mais Hélène, les nerfs agacés par la contrariété qu'elle éprouvait depuis quelques jours, piquée de la froideur de son mari, crut qu'elle lui ferait quelque dépit en refusant. Elle pensa surtout que cela mettrait empêchement à la promenade.

Mais Hélène se trompait: madame Valmont avait un très-grand désir de se promener sur l'eau.

— Nous irons donc sans toi, lui dit-elle ; mais

ne t'ennuie pas; le temps seulement de longer cette prairie et nous revenons.

En disant ces mots, elle descendit dans le bateau, suivie de M. Darnilly.

Hélène aurait bien voulu revenir sur sa détermination, mais il n'était plus temps. Monsieur Darnilly, évidemment, n'avait pu refuser de faire cette promenade, qu'il avait proposée, et tous deux ils s'embarquèrent sur la rivière.

La jeune femme s'éloigna le cœur oppressé, s'assit tristement sur un banc du jardin, et son regard mélancolique se leva vers le ciel. Elle regardait distraitement la lune, dont l'éclat attirait les yeux; elle regardait également de petites étoiles noyées dans l'azur du ciel et qui semblaient n'oser se montrer à côté de l'astre qui les éclipsait toutes.

Tout à coup, un cri, suivi d'un grand bruit dans l'eau, troubla le silence de la nuit. Elle s'élança sur la rive, et, en plongeant son regard dans la direction qu'avaient prise les deux promeneurs, elle crut voir avec un affreux serrement de cœur, que le bateau était vide. Mais, avant

qu'elle fût revenue de son saisissement et qu'elle eût pu prendre un parti, elle aperçut Paul passant à gué la rivière en tenant dans ses bras Virginie évanouie, qu'il vint bientôt déposer sur la berge.

Voici ce qui était arrivé :

Parvenue à un endroit assez profond de la rivière, madame Valmont, en voyant des nénuphars, dont l'éclat lui semblait plus doux à la clarté de la lune, voulut en prendre un.

Dans le mouvement qu'elle fit, le mouchoir qu'elle tenait à la main tomba dans l'eau.

M. Darnilly, en voulant le rattraper, s'était trop penché en dehors de la frêle embarcation et l'avait fait chavirer.

Heureusement qu'il était bon nageur : il put ressaisir madame Valmont et, lorsqu'il fut arrivé à l'endroit guéable de la rivière, il la ramena dans ses bras sur la rive.

On s'empressa autour des naufragés : Paul ne s'était nullement blessé, et la frayeur seule avait causé l'évanouissement de Virginie.

Hélène lui donna des soins, et elle ne tarda

pas à reprendre ses sens. Dès qu'elle fut revenue à elle, son premier mouvement fut de chercher des yeux M. Darnilly pour voir s'il était là, car l'idée lui vint qu'il devait être tombé avec elle, et on lui rapporta ce que nous savons à ce sujet.

Lorsque l'agitation causée par cet accident fut un peu calmée et que le désordre de la toilette de l'un et de l'autre fut réparé, comme personne n'avait eu de mal, on rit de l'aventure, et madame Valmont en rit comme les autres.

— Savez-vous, M. Darnilly, dit-elle, que, sans nous en douter, nous venons de représenter les héros d'une scène de drame très-émouvant. — Que vous en semble, Hélène, vous qui étiez spectatrice? Nous devions avoir quelque ressemblance avec *Paul et Virginie* dans le tableau du naufrage.

Il est dommage, cependant, que nous n'ayons pas eu quelques éclairs.

Mais elle se tut, car Hélène était devenue pâle et se sentait défaillir. Paul, voyant sa pâleur, courut à elle.

— Qu'avez-vous, Hélène? lui demanda-t-il; souffrez-vous?..:

Mais la jeune femme ne lui répondit pas; elle tourna vers lui son visage empreint de tristesse et lui jeta un regard qui exprimait plus que toutes les paroles qu'elle aurait pu dire. Puis, elle s'enfuit dans sa chambre pour y cacher ses larmes.

Tout cela lui donnait à croire de nouveau que la lettre était de Virginie, et sa conduite, en ce moment, lui semblait la plus indigne.

Son amour-propre aussi était très-froissé, car une femme peut se trouver blessée autant qu'un homme d'une infidélité conjugale.

Ce que madame Valmont pensa de cette boutade, nous ne saurions trop le dire : elle eut une vague idée qu'elle lui portait ombrage, et pourtant elle ne pouvait s'y arrêter. Toujours est-il qu'elle abrégea de beaucoup son séjour chez elle, et que les deux amies se séparèrent assez froidement.

Lorsque Virginie fut partie, madame Darnilly reprit un peu de calme, elle se sentit soulagée d'un poids. Cet événement l'avait rendue assez souffrante pour qu'elle fût obligée de garder la chambre.

Le lendemain, elle se sentit mieux ; mais son mari veillait sur elle avec tant de sollicitude, elle se trouvait si heureuse sous son regard, où se peignait un peu d'inquiétude, qu'elle prolongea son indisposition.

Cependant, elle quitta son lit de repos et, accompagnée de Paul, elle fit de longues promenades sous la charmille.

XI

OU IL EST DÉMONTRÉ QUE QUAND ON VEUT RUSER EN MÉNAGE, C'EST TOUJOURS LA FEMME QUI L'EMPORTE.

Un jour que monsieur et madame Darnilly faisaient leur promenade quotidienne, Baptiste, leur domestique, remit à Paul une lettre qui lui parlait d'un envoi de marchandises qu'il avait fait au Havre. On lui enjoignait de partir immédiatement pour cette ville, pour s'expliquer sur une erreur commise par son expéditeur.

Quoi qu'il en soit, sa présence dans cette ville était indispensable, et ce voyage devait le retenir quelque temps hors de chez lui.

Paul aurait bien voulu qu'Hélène, avant de partir, lui donnât ce gage d'amour qu'il attendait d'elle. Dans cette alternative, il enveloppait de son regard la jeune femme, qui se sentit troublée sous ce regard.

Elle l'aimait, l'aveu en était dans ses yeux, mais c'était le chaste aveu d'une jeune fille qui ne comprend pas encore ce que l'amour veut d'elle.

Cependant, cette jeune femme, qui n'avait pas dix-sept ans, était à lui; elle était là, palpitante, sous son regard, et la tentation était bien forte.

Il lui parla de son voyage : Hélène, en apprenant ce départ précipité, s'attrista.

Au moment de le quitter, elle lui tendit la main et lui présenta son front.

Mais Paul, au lieu du modeste baiser qu'il donnait chaque fois qu'il partait, enlaça de son bras la taille souple d'Hélène et attacha sa bouche à la sienne.

A ce baiser surpris à ses lèvres de vierge, la jeune femme jeta un petit cri, arraché par la

pudeur; puis, glissant entre les bras de son mari, elle s'enfuit.

Paul s'éloigna, mécontent d'Hélène, sans aucun doute, mais de lui aussi, sans trop savoir pourquoi. Il s'en voulait de n'avoir pas su maîtriser un désir. Cependant, il fut blessé, parce que, dans le fait, il est très-fâcheux d'avoir à soi une jolie femme et de vivre séparé d'elle.

Après son départ, madame Darnilly resta rêveuse. Au souvenir du baiser du jeune homme, ses joues se colorèrent, et elle en ressentit longtemps le contact sur ses lèvres; puis, elle finit par trouver du plaisir à s'en ressouvenir.

Son sein palpitait, son œil devenait humide, et, sans se rendre compte de ce qui l'avait fait fuir, elle regrettait de n'avoir pas mieux répondu à sa tendresse, car elle sentait qu'elle l'avait blessé, et elle attendait son retour avec quelque impatience et une certaine émotion.

A quelque temps de là, madame Guilmen, de retour de Paris, où elle était depuis six mois, vint la voir, et cela fit diversion à ses pensées.

Madame Guilmen était une amie de la tante

d'Hélène : c'était une femme de cinquante ans, que l'on disait très-aimable. Elle n'était pas prude, comme certaines vieilles de province; ce n'était pas, du reste, une provinciale: c'était une Parisienne aux allures un peu dégagées, spirituelle et aimant à rire.

En compagnie de madame Guilmen, les jours, pour Hélène, s'écoulèrent assez rapidement.

Paul avait dit, en partant, qu'il reviendrait au bout de quinze jours. Les quinze jours étaient écoulés, et il n'était pas de retour.

La jeune femme reprit ses inquiétudes. — Si celle qui lui avait déjà écrit, se disait-elle, allait lui écrire encore; s'il allait la voir? Et cette pensée ne lui laissait pas de repos.

— Pourquoi ne suis-je pas une Virginie Valmont? se dit-elle un jour ; c'est doublement ma faute s'il en aime une autre; si je savais m'emparer de son cœur et l'occuper entièrement!...

Après tout, ce n'est peut-être pas si difficile d'avoir de l'esprit!... Pendant son absence, qui m'empêche de lui écrire?... Pourquoi, enfin,

n'aurais-je pas, moi aussi, de l'enjouement dans ma lettre et de la coquetterie?...

Hélène n'avait pas le caractère de Virginie, et elle était plus jeune. Mais, ce que femme veut, dit-on, Dieu le veut.

Les petites douleurs qu'elle ressentait depuis quelque temps lui avaient ôté de son ingénuité.

Aidée par le souvenir de la correspondance de madame Valmont et aussi par les entretiens de madame Guilmen, elle écrivit à son mari en ces termes :

« Cher Paul,

« Voilà bientôt trois semaines que vous êtes parti; je n'ai encore reçu de vous qu'une lettre très-courte et je m'ennuierais bien si madame Guilmen, qui est de retour depuis quelque temps, n'était venue égayer ma solitude.

« Toutefois, ce qui me froisse un peu, c'est qu'elle se moque beaucoup de ma naïveté provinciale : elle ne comprend pas que vous m'ayez

laissée dans l'ignorance où je suis, et elle prétend bien, dit-elle, me former.

« Hormis cela, je vous dirai que tout va bien à la maison, et que rien n'est changé dans notre petite ville.

« Maintenant, de quoi vous parlerai-je?.. De la pluie et du beau temps?... Pourquoi pas?

« La semaine dernière, il faisait très-grand vent; on raconte à ce sujet une aventure.

« Un monsieur portant toupet passait sur la place de l'église. Le vent emporta son toupet, qui alla coiffer la girouette du clocher.

« Les hommes n'ont point d'ailes, et c'est très-gênant ; si ce monsieur en eût eu, il s'en fût bien trouvé, il eût été immédiatement reprendre son bien en haut du clocher, sans avoir besoin d'avoir recours au sonneur ou au sacristain.

« Le toupet profita de sa liberté. Quittant le chef qu'il ornait, et se voyant monter si haut, il prit de l'orgueil. — Je monte considérablement, se dit-il. — Qu'est-ce que je coiffe maintenant?

« Il regarda l'objet. — Allons, se dit-il, girouette pour girouette, il est dit que je ne coiffe-

rai que des girouettes ; mieux vaut celle-ci que l'autre : j'aurai du moins là un plus beau point de vue.

« Il paraît que le toupet est encore où Borée l'a placé, il regarde la campagne et tourne à tout vent. A l'aide d'une lorgnette, on peut s'en assurer.

« Je vous dirai encore, mon ami, que, pendant votre absence, j'hab'te de préférence le petit salon donnant sur la rue, parce qu'il est plus gai que ma chambre : on y voit passer beaucoup de monde.

« Samedi dernier, j'ai vu passer sous ma fenêtre deux messieurs, un noir et un blanc.

« Celui-ci, malgré ses doux yeux bleus, semblait revenir de l'autre monde tant il était blanc.

« Il avait figure blanche, chapeau blanc, gilet blanc, habit blanc. Je ne sais pas trop s'il n'avait pas aussi des souliers blancs.

« En le voyant ainsi couleur de neige, on aurait pu croire qu'il était voué au blanc. Mais il est militaire, et je ne sache pas que ce soit en

usage parmi les régiments. Ses regards, du reste, témoignaient assez du contraire.

« Ce monsieur est capitaine, et quand il n'est pas en uniforme, il est toujours vêtu de blanc, et par cette raison on l'appelle le *diable blanc*.

« Toujours est-il qu'il m'a fait rêver toute la nuit de l'autre monde. J'ai vu se dresser devant moi un grand fantôme blanc, qui me dévorait de son regard ; puis deux bras me saisirent et m'emportèrent dans les enfers ; j'avais beau crier et me défendre, c'était peine perdue, le diable m'emportait toujours.

« En passant le fleuve Léthé, à la lueur des flammes, je regardai mon ravisseur, et je lui trouvai le minois joli. Ma foi, puisque le diable était joli, et que je ne pouvais faire autrement, je me laissai emporter par lui.

« Cependant, le matin, en me réveillant, je ne fus pas fâchée de me retrouver dans mon lit sans aucune brûlure.

« C'est encore des messieurs du régiment dont je veux vous entretenir. Je ne sais pas, Paul, si vous avez remarqué comme moi que le colonel

est un très-beau cavalier ; on le dit, de plus, fort empressé à plaire aux femmes. Et, à ce propos, je le crois un peu jaloux des officiers qui, comme lui, se montrent galants envers elles.

XII

SUITE DE LA LETTRE D'HÉLÈNE

« L'autre jour, la trompette militaire m'annonça qu'à gauche de la rue arrivait un jeune lieutenant à la tête de quelques soldats; mais voici qu'à droite paraît aussi le colonel.

« J'ignore si le lieutenant suit en tous points les traces de son colonel, que l'on dit brave, mais ce que je sais bien, c'est qu'il les suit quant aux œillades.

« Soit que le colonel s'en aperçût et que cela lui donnât de l'ombrage, toujours est-il qu'en croisant le jeune lieutenant, il eut la barbarie

de lui défendre de regarder aux balcons, et de ne s'occuper que de ses soldats.

« Le pauvre petit lieutenant en était tout attristé ; c'était, en effet, bien dommage : il joue si bien de la prunelle ! toutes les dames le trouvent très-amusant.

« Il est, à mon avis, très-contrariant, ce colonel, si, dans sa discipline, il va jusqu'à défendre à ses officiers de regarder les dames.

« Aussi bien, le lendemain, ses soldats se sont un peu moqués de sa discipline, et il paraît qu'il n'en a rien vu, ce pauvre colonel.

« C'est tout simple : quand un colonel est à la tête de son régiment, il ne peut pas être à la queue, et il ne voit pas ce qui s'y passe. Quant à moi, je vais vous dire ce que j'ai vu.

« Dimanche dernier, le régiment, son colonel en tête, revenait de l'exercice, et, l'arme au bras, il défilait sous ma fenêtre, lorsque j'aperçus dans les derniers rangs quelque chose qui frappa ma vue et piqua ma curiosité.

« C'était un sabre, qui me parut différent des autres en ce qu'il était surmonté d'un petit ob-

jet blanc qui semblait voltiger sur sa pointe.

« Je ne pouvais trop définir ce que c'était, mais la bonne madame Guilmen, qui était là et qui avait mis ses lunettes, découvrit que c'était un papier.

« Et la suite nous apprit bientôt que ce papier n'était autre qu'un *poulet* embroché à la pointe de ce sabre, mais un de ces poulets que l'on mange avec les yeux, et que l'on goûte avec le cœur, un billet galant enfin ; c'est encore madame Guilmen qui m'a expliqué cela.

« J'ignore si le billet était assassin, mais son auteur l'était assurément. Il l'avait percé de la pointe de son sabre. — Cependant, il était stoïque ce petit billet : malgré le supplice qu'il endurait, il s'avançait encore d'un petit air martial et quelque peu provocant.

« Nous ne tardâmes pas à savoir à qui il était destiné.

« Le porteur de ce billet, le Mercure galant, avisa à une fenêtre une jeune fille toute blanche de vêtements, sinon de candeur.

« Quand il fut sous la fenêtre, il éleva son sabre et présenta la missive.

« Mais il paraît que la belle n'avait pas faim de poulet, elle n'essayait pas de le prendre.

« Cela ne faisait pas l'affaire du soldat.

« A l'aide de son sabre, il tâcha de le lancer sur le balcon, mais il manqua son coup. Le pauvre petit billet voltigea quelques instants et tomba dans la rue.

« Il effleura les eaux noires et fangeuses du ruisseau ; nous craignîmes, un moment, qu'il n'allât plonger dans ce bain peu parfumé, mais il n'en fut rien, il eut encore assez de présence d'esprit pour l'éviter, et, pâle et mutilé, le cœur percé d'une pointe, il tomba à côté.

« Il paraît, ensuite, que la belle se ravisa et que le poulet lui fit envie, car elle descendit dans la rue, et le ramassa au bord du ruisseau.

« Le militaire devait être satisfait, le billet était à son adresse.

« Ces messieurs du régiment ont vraiment une manière toute particulière d'adresser leurs déclarations d'amour.

« Et quand on pense que tout ceci se passait au grand jour, et à la barbe de deux braves et héroïques gendarmes qui par hasard passaient par là !

« Il paraît, du reste, qu'ils n'y virent que du feu ; ils s'en allaient bénévolement, les bons gendarmes, sans s'occuper de cela.

« Ah ! çà, à quoi donc servent les gendarmes s'ils ne s'émeuvent point de pareilles choses ?

« Quant au soldat, après ce bel exploit, il suivit tranquillement le régiment et rentra comme les autres à la caserne. On dit même qu'il passa sous les yeux du colonel, qui le complimenta sur sa belle tenue et sur son excellente conduite.

« Voilà, j'espère, un colonel que l'on peut appeler à juste titre un bon colonel !

« Cependant, le lendemain, celui-ci eut vent de l'affaire ; on dit qu'il chercha le coupable, mais qu'il ne put le trouver, et, ma foi, c'est bien fait pour lui.

« Quelques jours après, j'allais au théâtre avec madame Guilmen. On jouait un très-beau

drame ; tout le monde pleurait, et j'aurais probablement fait comme tout le monde, si un papillon aux ailes blanches et parsemées de points bruns et de rayures délicates n'était venu me distraire.

« Comment s'était-il égaré dans ces parages ? Je l'ignore. Je pensais qu'il s'était échappé du bouquet du joli lieutenant qui se tenait derrière moi.

« Mais je me hâte de terminer, cher Paul : il est bientôt minuit, le sommeil me gagne.

« Quand donc reviendrez-vous ? Le temps me semble long. Cependant, si vos affaires vous retiennent, ne vous gênez pas. En compagnie de madame Guilmen, je prendrai patience.

« HÉLÈNE. »

Ce fut un matin, quand Paul était encore couché, que le garçon de l'hôtel où il logeait lui remit cette lettre. Il la relut plusieurs fois, et ne reconnaissait plus Hélène. Ce laisser-aller dans les idées, cette désinvolture dans le style le confondaient d'étonnement.

C'était la candeur unie à une sorte de coquetterie non calculée qui n'en était que plus attrayante, et aussi plus dangereuse.

Ces pensées exprimées avec cette ingénuité étaient autant de petits coups imprévus qui venaient pointiller le cœur de Paul.

Il était évident que depuis longtemps il jouait un rôle ; mais il commençait à n'avoir plus autant d'aplomb sur la scène; il semblait qu'il perdait un point de la partie.

L'inquiétude le talonnait ; il envoyait à tous les diables madame Guilmen, qui s'était mêlée de former Hélène.

Il n'eût cependant pas été fâché de rester quelques jours de plus au Havre ; mais il sentait qu'un petit Génie de bon conseil lui soufflait à l'oreille ces mots :

— Dites-donc, M. Darnilly, quand on a comme vous laissé seule dans une ville de garnison une jeune et jolie femme, il ne faut pas dormir sur les deux oreilles, surtout quand on vient d'être informé que cette jolie femme commence à remarquer que les lieutenants sont gracieux et le

colonel un fort beau cavalier. Vous avez engagé une partie avec Hélène, et jusqu'ici vous n'avez pas manqué d'adresse, mais prenez garde M. Darnilly, quand on veut ruser avec les femmes on n'est pas toujours sûr de gagner, même avec les plus candides.

Vous avez encore quelques affaires à régler, dites-vous, mais ne serait-ce point plutôt quelque jolie Normande qui vous retient ici?

En effet! lecteur, Paul aimait sincèrement Hélène. Toutefois, cela ne l'empêchait pas de rendre hommage aux beautés qu'il rencontrait dans ses voyages.

C'est très-mal sans doute, mais que voulez-vous! les hommes sont ainsi faits, et il faut bien les prendre pour ce qu'ils sont.

Nous ne sommes plus au temps des chevaliers qui juraient de n'aimer et de ne servir qu'une dame.

Les hommes d'aujourd'hui aiment et servent plusieurs dames à la fois. — Qu'est-ce que cela prouve? — Qu'ils ont du courage et sont peut-

être plus braves que ceux d'autrefois, puisqu'ils mènent plusieurs intrigues de front.

Si Hélène eût été moins rebelle, la faute du jeune mari serait impardonnable, mais il faut avouer qu'il n'était pas heureux avec elle, et il paraît qu'il se consolait de ses rigueurs en aimant celle-ci où celle-là, selon où le vent de ses affaires le conduisait.

M. Darnilly se faisait donc maintes réflexions, la tête dans sa main, le coude sur l'oreiller peu moelleux de l'hôtel normand. Et quand il eut envisagé sa situation, il sauta à bas du lit, s'habilla à la hâte et courut à ses affaires; et il se pressa tant et si bien, que, deux jours après, il était auprès d'Hélène.

Celle-ci fut tout heureuse de ce prompt retour, s'applaudissant de sa ruse et de son résultat.

Toute au plaisir de le revoir, elle oublia son rôle de coquette, et redevint aimante, se promettant de ne plus fuir sa tendresse.

Paul, en retrouvant sa femme la même qu'en partant, reprit toute sa sérénité; il regagnait le

point qu'il avait perdu. Le reste du jour se passa en douces causeries.

Cependant, M. Darnilly s'était tellement hâté de terminer ses affaires pour être plus vite de retour, qu'il ne s'était point couché la nuit précédente. Il se dit fatigué, et se disposa à se retirer. Hélène se leva et, toute rougissante, elle s'approcha.

Mais cette fois le jeune homme mit un baiser assez froid sur son front. Elle soupira, rentra à son tour dans sa chambre, et dormit très-mal.

XIII

OU IL EST DÉMONTRÉ QUE QUAND ON VEUT RUSER EN AMOUR, C'EST TOUJOURS L'HOMME QUI L'EMPORTE.

Le lendemain, M. Darnilly garda la chambre. Le voyage, disait-il, l'avait fatigué, et il priait Hélène de l'excuser.

Celle-ci fut contrariée et assez inquiète de cet incident.

Craignant d'avoir perdu son affection, elle désirait beaucoup réparer sa faute; car, dans le fait, il était son mari, et elle l'aimait.

Elle avait besoin de se retrouver auprès de

lui, elle espérait enfin que sa présence lui ferait oublier d'autres inclinations et le ramènerait à elle.

C'était en se promenant dans une des allées du jardin qu'elle se faisait ces réflexions, quand nd elle aperçut à l'un des arbres en espalier une pêche, dont la mine appétissante attirait les regards.

L'arbre était précoce ; c'était la première pêche de l'année. Elle la cueillit, et pensa, qu'en l'offrant à Paul, qui était un peu souffrant, cela lui ferait plaisir ; au surplus, elle cherchait un prétexte pour aller à lui, et c'en était un.

Elle s'informa près de Baptiste s'il était levé; après la réponse affirmative du domestique, enhardie par le désir de le voir, elle monta chez lui.

La clé était sur la porte; elle frappa légèrement et entra :

— Tenez, Paul, dit-elle, toute rose d'émotion, vous plaîrait-il de manger cette pêche?... Voyez donc comme elle est belle pour la saison !...

Mais elle se tut: elle venait de s'apercevoir

qu'il dormait dans son fauteuil. Dormait-il réellement?...

Hélène toussa, fit quelque bruit, et il ne s'éveilla pas.

Elle eut l'idée de s'en retourner, mais M. Darnilly avait pris pour dormir une pose toute remplie de grâce et de coquetterie.

Sa belle tête se renversait en arrière, sur les coussins du fauteuil, d'un rouge brun foncé, et faisait ressortir la délicieuse pâleur de son visage.

Hélène le trouvait charmant ainsi... Sa poitrine rondelette soulevait le corsage de sa robe, et ses yeux chargés de volupté se voilaient sous leurs longues paupières.

Elle s'était rapprochée de lui, puis, toute confuse, elle s'en éloigna, puis elle s'en rapprocha, et si près cette fois que son cœur battait tout près de celui de son mari.

Elle posa sa main sur la sienne, Paul ne s'éveilla pas.

Comme la jeune et imprudente souris de la fable qui va curieusement regarder le chat dont

l'aspect doux et velouté la flatte, sans prévoir ce qui peut en advenir, tout à coup la jeune femme sentit deux bras se refermer sur elle, une bouche emprisonna la sienne. Elle jeta un petit cri d'oiseau pris au piége, essaya de fuir, mais ce fut en vain.

Elle retomba sans force sur la poitrine de son mari ; et toute frissonnante, elle se serra contre lui...

Et ma foi... Eve offrait le fruit... Adam le goûta. . . . .

. . . .

CONCLUSION

Les jours s'écoulent rapidement dans les extases d'un premier amour. Le bonheur d'Hélène se reflétait sur son visage.

Toutefois, bien qu'elle ne doutât plus du cœur de Paul, une pensée inquiète venait parfois traverser son esprit.

Elle ne lui avait encore rien dit de la lettre qu'elle avait découverte, et ce secret lui pesait.

Un jour, elle monta chez lui, déterminée à lui en parler ; mais sa porte était ouverte, et elle le vit occupé à écrire devant un petit bureau.

Un sentiment bien naturel de curiosité s'empara d'elle. Il tournait le dos à la porte. Elle s'avança sans être entendue, car le tapis étouffait le bruit de ses pas, et, regardant par-dessus son épaule, elle put voir qu'il écrivait une lettre, et elle remarqua que l'écriture en était la même que celle du petit coffret. Voici ce qu'elle lut :

« Cher,

« Que vous êtes exigeant ! il faut toujours vous dire qu'on vous aime. Doutez-vous de mon cœur et me croyez-vous fausse ou perfide ?

« Mais laissons cette petite querelle, mon beau lecteur aimé. — Que vous dirai-je aujourd'hui pour chasser le nuage qui obscurcit votre front ?»

Hélène en était là de sa lecture, quand un rire moqueur se fit entendre ; et Paul, riant toujours, se tourna vers elle.

— Eh bien, petite curieuse, lui dit-il, que faites-vous donc là ?

La jeune femme devina, car tout s'expliquait.

Revenue de sa surprise, elle se jeta dans les bras de son mari.

— Comment ! c'était toi ? lui dit-elle. — Oh ! mon ami, comme tu m'as fait souffrir !

Et moi qui soupçonnais cette pauvre Virginie !

— Mais oui, enfant, c'était moi, répondit Paul en la pressant contre sa poitrine ; il le fallait bien, car, sans cela, tu serais encore à m'aimer.

— C'est peut-être vrai, dit-elle ; et ces deux noms unis de *Paul et Virginie*, dont le souvenir me causait tant de soucis ! et cette lettre que je maudissais, je la bénis aujourd'hui, puisqu'elle m'a conduite au bonheur.

Et les deux époux se tinrent embrassés.

Comme on le voit, tout allait bien pour l'astucieux M. Darnilly, qui ne s'était fait aucun scrupule d'empiéter sur l'amitié pour le tourner au profit de l'amour, sauf à le réparer ensuite.

Il jouait une comédie au préjudice de cette pauvre madame Valmont qui se trouvait bien innocemment mêlée à cette petite intrigue conjugale.

Car il était bien l'auteur de la lettre, il l'avait



écrite pour tâcher d'exciter la jalousie de sa femme, et il avait avec intention laissé la clé du coffret, se doutant bien que la curiosité d'Hélène était éveillée, et qu'elle chercherait à la satisfaire.

Il en avait eu la certitude par certaines indications qu'il avait laissées avant de partir sur le dessus des papiers contenus dans la boîte, et qui n'existaient plus à son retour. Le hasard avait fait le reste.

Quant à madame Valmont, elle s'était bien aperçue de la froideur d'Hélène et de ses boutades, mais comme elle était d'un excellent caractère, elle n'en avait point trop cherché le motif.

Celle-ci, n'ayant plus aucun sujet de lui en vouloir, s'empressa de lui écrire, et les deux jeunes femmes retrouvèrent leur amitié d'autrefois.

M. Darnilly fut heureux, et si heureux, qu'il oublia ses autres inclinations et resta fidèle à sa femme.

Hélène fut longtemps jeune et jolie, mais elle n'aima jamais que son mari.

Du moment où elle connut l'amour, elle comprit combien avait été grand le sacrifice qu'il s'était imposé, dans les premiers jours de son mariage, en ne brisant point trop brusquement ses illusions de jeune fille, et elle s'en souvint toujours.

FIN D'UNE MARIÉE DE SEIZE ANS.

UN ROMAN A DEUX

Il était une dame qui s'ennuyait beaucoup, à ce point qu'on lui attribuait comme une sorte de spleen. C'était une jeune veuve, d'un caractère excentrique, d'un esprit original, et qui eût pu, si elle l'eût voulu, se distraire, car elle était riche, jolie et, par conséquent, très-recherchée et fort en faveur dans la petite ville qu'elle habitait.

Mais on rapporte qu'ayant été trompée dans

sa première affection, il lui en restait, depuis ce temps, une sorte d'humeur sombre et d'éloignement pour l'hymen et l'amour dont elle ne pouvait guérir.

Un peu légère de caractère, la coquetterie était son principal défaut. Elle disait que la femme avait été créée pour plaire. Elle voulait plaire, mais ne pouvait pas aimer.

En vain de jeunes et beaux garçons soupiraient pour elle, en vain on briguait l'honneur de sa main, c'étaient peines et soupirs perdus, les prétendants étaient éconduits.

La belle veuve restait impitoyable, captivant tous les amants et les désolant par ses rigueurs.

Un jour, les soupirants, piqués par ses refus, blessés de sa froideur et surtout de ce désir de plaire à tous sans s'attacher à aucun, se réunirent et se concertèrent.

Et il fut décidé qu'on abandonnerait la cruelle à son humeur anti-amoureuse, qu'on la laisserait se morfondre dans la glace de son cœur, en

un mot, qu'on ne s'occuperait plus d'une femme qui ne pouvait être qu'une coquette.

Or, un beau soir, la jeune femme, qui aimait tant qu'on la courtisât, fut bien désappointée de ne plus voir d'adorateurs autour de sa personne.

C'est en vain qu'elle se fit gracieuse et jolie, les amants ne revenaient pas.

Elle ressentit un vide, sinon dans le cœur, du moins dans l'esprit.

Elle reconnut que, s'il était ennuyeux de ne pouvoir aimer, il était plus ennuyeux encore de n'être point aimée.

Son salon ne réunissait plus que des gens d'un âge respectable : les jeunes gens l'avaient déserté. Elle comprit qu'on lui en voulait de son indifférence, et elle n'en fut pas moins froissée.

Car, tout bien considéré, si elle ne voulait pas épouser, ce n'était pas une raison, selon elle, pour qu'on ne la recherchât plus.

Ne sachant comment recomposer sa cour, elle s'ennuyait plus que jamais. — Que ferait-elle donc bien pour se ramener les courtisans ?

— Ils n'attendent peut-être que quelques regards bien tendres pour reprendre leur chaîne, se dit-elle un jour!... Si je pouvais les revoir?...

En discourant ainsi, seule avec elle-même, dans sa chambre, située à l'entresol d'une maison qu'elle habitait avec une vieille tante, madame Amélie Wolmar se mit à la fenêtre, pour respirer la fraîcheur d'une douce matinée, quand elle vit venir de loin quelques-uns de ses soupirants avec d'autres jeunes gens qui lui étaient inconnus.

C'était une occasion tellement favorable qu'elle la saisit au vol.

— Soyons amoureuse, se dit-elle, et jouons bien notre rôle.

Et, par un mouvement plus prompt que la pensée, elle lança un de ces regards qu'on qualifiait autrefois d'*œillades assassines*, à l'un de ceux qui lui étaient inconnus, comme pour se venger de l'abandon des premiers.

Ce regard fut remarqué, et l'on trouva cela assez extraordinaire de la part d'une femme comme madame Wolmar.

On l'attribua à son caractère excentrique, mais aussi à un peu de dépit, et l'on n'en fut pas fâché.

Cet événement fit quelque bruit, car, bien qu'on eût promis de ne plus s'occuper d'elle, on s'en occupait encore beaucoup.

La fortune et la beauté ont toujours le prestige de vous captiver, et la jolie veuve ne l'ignorait point.

Mais, à son grand étonnement, ce regard n'eut pas le dénouement qu'elle en attendait ; il produisit l'effet contraire.

Certain auteur rapporte que Psyché, en voulant une nuit contempler de trop près, à la lueur d'une bougie, l'Amour qui reposait à ses côtés, eut la maladresse de laisser tomber sur sa main une goutte de cire brûlante, qui, en le réveillant, le fit fuir à tire-d'ailes.

Le regard de la jeune femme eut à peu près le même succès ; celui qui le reçut, loin d'en être flatté, lui répondit par un regard dur et dédaigneux en s'éloignant.

On conçoit qu'elle en fut très-blessée.

Elle avait commis là une extravagance, c'est vrai, mais elle savait que les hommes ont ordinairement beaucoup d'indulgence pour ces sortes de procédés en leur faveur, et elle trouvait bien étrange la conduite de celui-ci.

Regrettant son étourderie, elle se jura bien qu'on ne l'y prendrait plus à lancer des regards amoureux.

Cependant, si elle fut désappointée, elle avait du moins gagné à cela qu'elle ne s'ennuyait plus.

Il y avait dans cette aventure quelque chose qui, en froissant son amour-propre, l'intriguait et piquait sa curiosité.

Ainsi elle, de qui on enviait la moindre faveur, avait feint d'être amoureuse, et l'amoureux qu'elle se choisissait lui répondait par une grande froideur. C'était en dehors de tout ce qu'elle avait jusqu'alors vu et rêvé, cependant cela méritait vengeance; et, sachant qu'elle plaisait, elle ne désespérait pas de pouvoir un jour la réaliser.

D'un autre côté, elle n'aurait pas été fâchée de

connaître un peu mieux ce monsieur qui ne prodiguait pas ses tendresses.

Il est vrai que la belle veuve méritait bien elle-même, par son inconséquence, une leçon, et le beau dédaigneux, par cette froideur, avait peut-être essayé de la lui donner.

Nous le saurons en poursuivant.

Tous les jours, il faisait une promenade en voiture et passait à dessein sous sa fenêtre, mais il conservait, en la regardant, un air froid et dédaigneux qui la froissait quelque peu.

— Que ce monsieur m'agace ! se disait-elle; pour un malencontreux regard qu'on lui a jeté, il fait bien du bruit !

Avec son air de sultan blasé, il me fait un peu l'effet de jouer une comédie, comme pour me punir de mon extravagance, ou il s'imagine peut-être que je l'aime ? Ah ! il n'a vraiment pas tant besoin de faire le dédaigneux, il peut être parfaitement tranquille à ce sujet.

Mais madame Wolmar, qui jouait l'ironie et se défendait si bien d'aimer, regardait néanmoins avec beaucoup de tendresse celui qui la

regardait avec froideur ou qui s'obstinait à ne pas la regarder du tout.

Quelquefois il lui tournait le dos et, par un raffinement de malice, il se servait de son cocher, qui alors la regardait à sa place, et grimaçait un sourire en lui montrant ses dents. Et elle de répéter :

— Mon Dieu, que ce monsieur m'agace! Est-ce que je ne prendrai pas ma revanche?

Certain jour qu'il passait, elle fit mettre à sa fenêtre sa servante. C'était une grosse fille aux joues enluminées et dont le nez et le menton cherchaient à s'unir.

La servante le regarda en souriant; mais le monsieur n'eut pas le même avantage que madame Wolmar, il ne put voir de dents, attendu que la pauvre fille n'en avait plus.

Cependant, un jour, le beau promeneur daigna se tourner de son côté : il était à demi couché sur les coussins de sa voiture, dans une attitude remplie d'une gracieuse et coquette indolence; — les hommes ont aussi leur coquetterie.

Il feignait de ne pas la regarder, mais il la voyait, il sentait qu'elle était là.

Et, dans cette attitude nonchalante, sous cet air dédaigneux, il semblait, en effet, jouer le rôle d'un jeune et beau sultan, sûr d'être aimé, et qui attend sans trop d'impatience l'odalisque qui doit venir charmer ses ennuis.

Tout cela n'échappa point à madame Wolmar; elle vit, par ce petit manége, qu'elle ne lui était pas aussi indifférente qu'il voulait le faire paraître, et elle eut par conséquent l'espoir de pouvoir bientôt satisfaire sa vengeance en étant cruelle et plus impitoyable que jamais à son égard, dès qu'elle le verrait sérieusement épris.

II

Les choses en étaient là quand eut lieu, par souscription, un bal au profit des pauvres, et il advint que ces deux personnes, qui alors se connaissaient de vue mais ne s'étaient jamais parlé, se rencontrèrent dans cette soirée.

Ayant, par ce moyen, la facilité de se rapprocher et de s'entretenir, ils le firent, et la partie qu'ils avaient commencée continua.

Les deux partenaires avaient de l'esprit et jouaient sur les mots. Ils dansèrent ensemble et l'on put saisir une partie de leur conversation.

— Ainsi, monsieur, disait madame Amélie Wolmar, nous faisons un roman à deux, nous disons que notre héroïne s'est subitement éprise ou peut-être l'a-t-elle feint : j'inclinerais volontiers pour ce dernier parti; elle a joué le rôle d'amoureuse; n'êtes-vous pas de cet avis, monsieur?

— Je suis d'avis, madame, que, si l'héroïne a joué ce rôle, il ne serait pas impossible non plus que le héros eût répondu par celui de cruel; de cette manière, la partie serait égale. Qu'en pensez-vous, madame?

— Que nous pourrions bien être d'accord sur ce point, monsieur. Mais pourquoi a-t-il tenu cette conduite qui sort de l'ordinaire, qui est contre les lois de la nature?

— Parce que, madame, l'héroïne est d'une inconséquence, et surtout d'une coquetterie... un peu... comment dirais-je?... un peu risquée...

— Ah! monsieur, interrompit madame Wolmar rougissante, pour un regard qu'elle a lancé inconsidérément, vous êtes bien sévère... Ne

fallait-il pas, d'ailleurs, un événement de cette nature pour former les bases de notre roman?

— Evidemment, madame; mais de cet événement-là, il résulte clairement que le héros est très-dédaigneux de l'héroïne.

— Dédaigneux, lui! Allons donc! C'est-à-dire que, contrairement à l'héroïne, qui joue l'amoureuse, lui s'avise de jouer le dédaigneux.

Il prend le rôle d'un de ces beaux princes d'Orient, un peu ennuyé, sans doute; mais il voudrait bien, je crois, n'avoir comme lui qu'un mot à dire pour obtenir l'amour de celle qui lui plaît.

— Vous le croyez, madame? Mais, alors, s'il se prononçait?

— Ah! le malheur est que ce beau prince-là, qui n'a, il est vrai, laissé qu'entrevoir le mouchoir, pourrait bien, s'il se prononçait, soupirer pour une odalisque rebelle.

— Elle aurait tort, madame, car elle ne serait pas dans son rôle, et moi je dis que, pour l'intérêt du roman, chacun doit rester dans le sien.

Or, une odalisque ne peut être rebelle et doit obéir : en conséquence, il lui ordonne...

— Comment, il lui ordonnne! interrompit la jeune femme sur un ton qui laissait croire qu'elle allait se fâcher quand elle n'en avait point envie. — Quest-ce qu'il lui ordonne donc, s'il vous plaît ? — De s'enfermer et de se couvrir le visage, peut-être? ajouta-t-elle en laissant échapper de ses jolies lèvres, qui ne riaient plus depuis longtemps, un rire frais et argentin qui étonna tous ceux qui l'entendirent.

— Non, madame, reprit son partenaire, riant à l'envi, se trouvant engagé par le rire charmant de la jeune femme; non, il n'est pas si exigeant, mais... s'il arrivait que le sultan fût amoureux fou de l'odalisque?... fit-il en dardant sur elle un regard qui la troubla tellement, qu'elle mit entre ce regard et elle son éventail.

Le jeune homme, en voyant la rougeur qu'il faisait naître, reprit, en manière de contradiction :

— Vous comprenez, madame, que ce serait uniquement pour être dans son rôle, et, comme

il le joue bien, qu'il est jaloux, et elle coquette, il lui ordonne de mettre un voile entre elle et les regards indiscrets des promeneurs, ou, pour mieux dire, de fermer ses persiennes et de ne les ouvrir que pour lui seul.

Ce langage étonnait beaucoup Amélie Wolmar : jamais on ne lui avait parlé de la sorte.

Toutefois, ce petit despotisme ne lui déplut pas ; sans oublier sa vengeance, il lui parut assez bizarre de se tenir pour lui derrière ses persiennes.

Cependant, elle se récria sur les obligations qu'on imposait à l'héroïne, elle contredit et discuta pour le plaisir de discuter, puis elle tomba d'accord avec lui sur cette page du roman.

Jamais aucune soirée n'avait été pour elle plus amusante, jamais personne ne lui parut plus agréable, ni d'un esprit plus original que son danseur.

La jolie veuve rentra chez elle guérie de toute humeur sombre, mais avec le germe d'un sentiment plus doux dans le cœur, celui de l'amour.

Elle se conforma aux lois de son héros ; ainsi, à l'ombre, elle pensa plus souvent à lui.

Chaque jour, il passait ; elle entr'ouvrait sa persienne, et le jeune homme la saluait en lui envoyant un regard bien doux.

Et l'imprudente trouvait néanmoins du plaisir, et se sentait tout heureuse sous ce regard ; se brûlait-elle au jeu et allait-elle donc déjà se raccommoder avec l'amour ?

Néanmoins, elle se flatta qu'il lui ramènerait dans son salon, en y venant lui-même, de nouveaux courtisans ; mais il n'en fit rien ; il se contentait de la voir de la rue, et n'allait pas au delà ; c'était assez singulier.

Il est vrai qu'il n'habitait la ville que depuis peu de temps. Elle pensa qu'à cause de cela, il n'avait pu encore lui être présenté, et elle espérait qu'il ne tarderait pas à venir lui faire sa cour de plus près.

Mais, au lieu de se rapprocher, le beau promeneur, au contraire, se relâcha de ses assiduités ; il dirigeait ses promenades d'un autre côté, et ne passait plus que très-rarement, et encore,

quand il passait, il ne la regardait plus : il semblait, non-seulement avoir repris son dédain, mais être devenu tout à fait indifférent.

Le fait était grave, et, dans cette circonstance, elle oublia sa vengeance et n'eut plus de force que pour s'indigner et se lamenter.

C'était à l'époque de la réouverture du théâtre; elle forma le projet d'y aller, se doutant bien qu'elle l'y rencontrerait, parce que, dans une petite ville, on saisit toutes les occasions de se distraire.

Et, la salle étant des plus petites, elle pensa qu'il ne pourrait, puisqu'il la connaissait, se dispenser, ne fût-ce que pour observer les convenances, de venir lui demander de ses nouvelles, et elle se promit de l'accueillir comme il le méritait.

Le soir même, elle fut au spectacle avec sa tante. Elle ne s'était point trompée, il y était, mais... ô perfidie ! il accompagnait une jeune et jolie personne, et semblait très-empressé auprès d'elle. Il la vit, *elle*, mais il la regarda comme

s'il ne la connaissait pas, comme s'il ne l'avait jamais vue, et qu'il ne lui eût jamais parlé.

La jeune femme n'y tint plus. Elle quitta le théâtre en apparence très-calme, mais une tempête grondait sourdement au fond de son cœur, une colère féminine devait indubitablement éclater.

Cependant, elle sut se contenir devant sa tante, qui ignorait entièrement cette petite intrigue.

Mais, quand elle eut regagné sa chambre, et qu'elle fut seule avec elle-même, elle se livra à toute son indignation.

— Que je voudrais lui rendre quelque mal ! se disait-elle, en piétinant de fureur sur le parquet. Et moi qui suis assez bonne de me cloîtrer, de tenir mes persiennes fermées pour lui prouver mon amour, ma sincérité... Ah ! bien, qu'il m'y reprenne !

Et, soudain, elle vola comme un ouragan à l'une des fenêtres, l'ouvrit avec fracas, ainsi que la persienne, et se trouva devant la lune, qu'elle regarda d'un air furibond.

L'astre épouvanté s'enfuit derrière un nuage.

Elle courut à l'autre fenêtre, et, avec la même pétulance et la même fureur, elle l'ouvrit également. La lune tremblait derrière le nuage.

Ensuite, elle pria Phébé la blonde de sortir de sa cachette pour éclairer tout cela, afin que l'inconstant, qui devait passer, le vît, et qu'il en eût à son tour quelque dépit.

La lune obéit et sortit du nuage. Touchée autant que satisfaite de ce charmant procédé de l'astre des nuits, Amélie se calma.

Elle s'assit près de la fenêtre et se prit à envisager sa situation. Et, en se reportant au jour où elle avait commis une extravagance, elle se maugréa sur sa conduite, car elle pensa que c'était sans doute cela qui lui valait l'injure qu'elle recevait dans cette soirée ; que le jeune homme, depuis ce jour, avait probablement conservé d'elle une mauvaise opinion, et qu'il ne l'estimait pas assez pour en faire sa femme.

En rêvant ainsi, elle regardait encore la lune, qui se jouait sous de petits lambeaux de nuages blancs et légers comme des flocons de neige, et il lui sembla qu'elle riait et narguait derrière ce

voile diaphane. La lune et les nuages l'agaçaient.

Elle referma sa fenêtre, et n'ayant rien de mieux à faire, elle se fit apporter de la lumière et se coucha.

L'image du beau dédaigneux qui, chaque soir, venait la visiter, vint encore se placer à son chevet.

En songeant qu'il lui fallait chasser ce souvenir de son cœur, une larme jaillit de ses yeux, larme d'amour, larme de regret sur son bonheur sitôt envolé.

— Allons, se dit-elle, ce soir encore pensons à lui, mais à partir de demain je veux l'oublier.

A ces sages réflexions, qu'elle se faisait dans l'obscurité, Amélie sentit sa paupière s'alourdir et elle s'endormit.

Tourmentée par les événements de la soirée, son sommeil fut agité.

Elle n'eut pas sitôt fermé les yeux, qu'il lui sembla voir comme une forme blanche se dresser devant elle, s'approcher doucement de son lit, et lui dire :

— Dis-donc petite, sais-tu qu'il est dangereux

de jouer l'amoureuse avec un jeune homme ! c'est la souris qui joue avec le chat.

Etonnée de cette observation, elle avança la main comme pour repousser la vision, mais l'ombre s'empara de cette petite main fine et blanche et la secoua doucement.

La jeune femme se réveilla, et elle reconnut que c'était madame Delille, sa bonne vieille tante, qui était là devant elle et qui lui disait :

— Sais-tu qu'il est dangereux de jouer à l'amour avec un jeune homme ? Quand on aime, il faut se marier.

— Comment ! c'est vous, ma tante, dit Amélie, qu'y a-t-il donc et pourquoi venez-vous m'éveiller ?

— Eh bien ! pour te faire part du mariage de ma nièce donc ?

— Quelle nièce !

— Dame ! Je n'en ai pas d'autre que toi, ce me semble.

— Mais, ma tante, vous savez pourtant bien que je ne veux pas me marier ? Et à qui donc me mariez-vous à l'heure qu'il est ?

— A monsieur Alfred Dollins.

Or, la jeune veuve devint rouge comme une grenade. Car, Alfred Dollins, c'était le beau dédaigneux, le héros de son roman, c'était enfin celui qu'elle aimait. Elle ne revenait pas de sa surprise.

— Ah ça ! ma tante, vous ne rêvez pas, je suppose ?

— Mais non, mon enfant, je suis bien éveillée, et je viens de quitter madame Dollins.

— Comment ! son fils veut m'épouser ?

— Sans doute, puisqu'il te demande en mariage.

— Mais avec qui donc était-il ce soir ?

— Avec sa jeune sœur qui sort du couvent.

— Ah ! fit Amélie avec un soupir de soulagement.

Elle comprit qu'on avait comme voulu la punir de son inconséquence, peut-être aussi de sa coquetterie, et qu'on ne lui gardait pas rancune.

Voici ce qui était arrivé. — On n'ignore sans doute pas que ce sont très-souvent les personnes chargées de veiller sur les jeunes femmes ou les

jeunes filles qui en connaissent le moins sur leur compte ; et madame Delille ne savait rien de ce que tout le monde savait : que sa nièce aimait M. Dollins, qui le lui rendait et avait le dessein de l'épouser.

En rentrant du spectacle, elle avait trouvé chez elle madame Dollins, la mère d'Alfred, qui l'avait informée de l'amour des deux jeunes gens, de leur petit manége, ou plutôt de l'espèce d'intrigue qui existait entre eux ; et à ce sujet elle lui avait déjà glissé quelques mots de mariage.

Madame Delille ne refusait pas de s'allier à la famille Dollins, qui était bien considérée. Elle avait en outre un grand désir de marier sa nièce, qu'elle voyait soucieuse, et à laquelle il ne fallait, selon elle, qu'un gentil mari pour rendre la gaieté.

Enchantée de cette nouvelle, elle courut à l'appartement de celle-ci, et, malgré l'heure assez avancée, elle lui en parla.

M. Alfred Dollins, en venant habiter le pays avec sa mère, vit la belle et riche veuve, eut le

désir de lui plaire, et forma le projet de l'épouser.

Alors il apprit son antipathie pour l'amour et l'hymen, connut aussi le complot des jeunes gens contre elle, à propos de sa froideur et de sa coquetterie.

Sachant que bien des prétendants, à cause de cela, avaient échoué près d'elle, il réfléchit qu'il fallait peut-être, avant tout, essayer de la corriger de ce défaut.

N'espérant rien d'elle autrement, sans se flatter de réussir, au risque même de se faire détester, il n'hésita pas à l'entreprendre le jour où elle lui en donna l'occasion par cette inconséquence qu'elle commit à son adresse, car il avait présumé, par cette conduite, qu'elle brûlait du désir de se former une autre cour.

Et son action, comme on le voit, n'avait pas tardé à porter ses fruits, en la rendant accessible à l'amour.

En un mot, la sachant excentrique, il se fit excentrique, et joua la petite comédie que nous connaissons, espérant par ce moyen attirer son

attention et captiver son cœur, et en effet il y parvint.

Car, dans cette soirée, en la voyant se retirer, avant la fin du spectacle, avec une tristesse non feinte sur le visage, il put se dire qu'il était aimé, et il pria sa mère d'aller chez madame Delille.

Madame Amélie Wolmar, pour ne pas revenir incontinent sur la promesse qu'elle avait faite de ne jamais se remarier, fit bien quelques difficultés, mais la coquette alors se trouvait corrigée ; et, malgré les torts de M. Alfred Dollins et la vengeance qu'elle avait à tirer de lui, elle ne lui tint pas longtemps rigueur.

Dans la crainte que ce joli mari, qu'elle aimait, et qu'elle voyait un peu extraordinaire, ne lui échappât, elle s'empressa de l'accepter.

Voici comment cette histoire, qui commence comme un conte, et qui pourtant est vraie, finit comme un vaudeville, par un bon mariage. Les époux furent heureux.

L'ENSORCELÉ

I

Dans la rue Hautefeuille, à Paris, demeurait, il y a une vingtaine d'années, une enlumineuse nommée Laure.

Cette jeune fille, orpheline depuis dix-huit mois, ne gagnait presque rien, ne coloriant que des estampes de peu de valeur.

Sa mère, qui était enlumineuse en ce genre, mourut pauvre, ne lui laissant pour tout bien que cet art qu'elle lui avait enseigné.

Laure, jeune et sans expérience, ne calculait

pas toujours le prix de sa dépense. Au bout de ces dix-huit mois, elle devait trois termes de la chambre qu'elle occupait au quatrième, et le propriétaire faisait force menaces de vendre son mobilier, qui était bien modeste pourtant.

La jeune fille, qui n'avait jamais pleuré qu'à la mort de sa mère, pleura beaucoup sur cet événement.

Or, en face de ses fenêtres, demeurait un commis marchand de nouveautés, aux appointements de quinze cents francs.

Charles avait trente-deux ans, des cheveux ébouriffés et un lorgnon sur l'œil.

La jeune coloriste avait à peine vingt ans, de beaux yeux bleus, un air modeste et tendre, une bouche fraîche comme un bouton de rose, un minois doux et gracieux.

Charles, matin et soir, plongeait son regard dans la chambre de sa jolie voisine ; Laure, heureuse, n'eût peut-être pas songé à soupirer l'amour avec le jeune commis, mais Laure, malheureuse, répondit à ses regards : lorsque le malheur vous surprend, le cœur devient sensible.

Elle se prit donc à aimer Charles, qui pourtant n'était pas très-beau.

Celui-ci vit que sa voisine pleurait en lui rendant ses regards. Etaient-ce peines de cœur à son adresse ? — A cette pensée, le sien se réjouit et broda avec un tissu d'or sur ce sujet. L'amour sera toujours égoïste.

Le dimanche, après la fermeture du magasin, au lieu d'aller à Mabille où au Château-des-Fleurs, il resta chez lui, et la guetta à sa sortie, pour la suivre quand elle portait ses estampes.

Puis, un beau jour, il monta chez elle. Laure le reçut avec un doux et mélancolique sourire; un tendre soupir s'échappa de ses lèvres.

Et quand on eut causé pendant quelques instants de choses indifférentes, le jeune homme la questionna sur la cause de sa tristesse, et la jeune fille, alors, lui confia toutes ses peines.

Le propriétaire devenait de plus en plus dur elle devait au terme prochain quitter la chambre où sa mère était morte, et où elle avait passé d'heureux jour avec elle.

Le commis fut touché, et mit tout en œuvre

pour la consoler, et nos deux amoureux, comme on le pense, voyagèrent vite sur le chemin de l'intimité.

Charles avait essuyé toutes les larmes de Laure, son front avait peu à peu repris sa sérénité, un frais sourire se montrait déjà sur ses èvres, et son regard faisait l'effet, entre ses longs cils encore humides, d'un rayon de soleil baisant l'herbe brillantée de la prairie après une pluie d'orage.

L'heureux Charles lui proposa de venir demeurer avec lui.

Hélas! comment refuser une telle proposition, quand on ne possède rien et qu'on a trois termes sur les bras.

Laure baissa les yeux, soupira sur sa faute en regrettant sa vie joyeuse d'enfant; elle quitta donc sa chambrette, en y laissant les meubles pour payer le loyer, et suivit son amant.

Ce petit ménage improvisé sur l'aile du plaisir, n'ayant d'autre témoin que l'amour, et ne présentant pour actes et contrats que la tendresse de chacun, fut heureux.

Charles, chaque dimanche, conduisait la fillette au bal, et celle-ci devint bientôt la plus brillante danseuse du Prado.

Cependant, la jeune fille continua à travailler de son état; elle n'était point exigeante en ce qui concernait la dépense.

Elle aimait pour le plaisir d'aimer, et, pourvu que sa vie fût à l'abri du besoin, elle n'enviait pas autre chose.

Mais un jour le commis fut obligé de quitter Paris. Il allait s'établir en province, et se mariait à la fille du propriétaire du magasin qu'il prenait.

C'était un beau parti, qu'il ne pouvait refuser, et qui du reste était projeté depuis longtemps entre les deux familles.

Charles apprit donc, avec tous les ménagements possible, cette nouvelle à sa jeune amie, qui pensa ne jamais pouvoir se consoler.

Il lui laissa les meubles et la chambre, dont le terme était payé, et dit adieu à la douce jeune fille qu'il ne devait plus revoir.

Cependant, les larmes de Laure se séchèrent

aux chauds regards d'un jeune compositeur de musique, qui bientôt lui déclara son amour.

Cet artiste appartenait à une famille aisée, et annonçait un brillant avenir dans la carrière à laquelle il se destinait.

Il était mieux que Charles. Cependant, Laur l'aimait moins. — Pourquoi ? Parce que ce n'était plus son premier amour, et que c'était sa deuxième faute.

Pauvres jeunes filles, jetées par le sort sur la terre, comme une plante qui naît d'un rayon de soleil ! que leurs parents veillent sur elles, elles resteront pures dans leur modeste existence, comme la fleur que le soleil n'abandonne pas ; mais que l'orage arrive, cette fleur se flétrira sous la tempête.

De même que la jeune fille, si sa mère, qui est son soleil à elle, meurt ou l'abandonne, elle peut perdre sa pureté sous le soufle des passions.

Cependant, notre petite Laure, charmante fleur du quartier latin, ne fut pas trop martyrisée par les coups de l'orage ; elle sut conserver,

malgré ses premiers écarts, de la modestie ; sa danse au bal fut toujours gracieuse, sans trop de désinvolture ; elle fut citée partout comme un modèle de candeur.

Laure aurait bien désiré subvenir par son travail à tous ses besoins, mais il lui rapportait si peu, que cela lui était impossible.

Gustave, le jeune compositeur, avait un esprit romanesque, et il trouvait qu'elle ne l'aimait pas assez. Quant à cela, il pouvait avoir quelque raison de se plaindre.

— Laure, lui dit-il un jour, que faut-il faire pour être aimé de vous ?

— Est-ce que je ne vous aime pas, Gustave ? lui répondit-elle.

— Non.

— Pourquoi alors me suis-je liée avec vous ?

— Pour vous aider à vivre, parce que, seule, vous ne le pouvez pas !...

Laure rougit et devint rêveuse.

— Gustave, dit-elle ensuite d'un ton grave, je bénirais celui qui me donnerait un état assez

lucratif pour me suffire à moi-même ; ah ! celui-là, je l'aimerais de toute mon âme !

— C'est encore l'intérêt qui vous guide et toujours l'intérêt. Ah ! les femmes ! elles ne vous aiment qu'autant qu'on leur donne.

— Vous êtes injuste, mon ami, reprit-elle. — Ecoutez : un jour de février, étant enfant, j'étais à la campagne et je me réchauffais au soleil, qui, ce jour-là dardait assez fort, et je le trouvais bon de me réchauffer lorsque j'avais froid. Mais, quand je sus que c'était lui qui nous donnait le blé, les fruits et le raisin dans les vignes, croyez-vous que je l'en aimais moins? au contraire, je l'en aimais davantage.

A cette repartie pleine de sens, Gustave la regarda ; il avait cru jusqu'à ce moment la connaître, et il s'était trompé, car alors il put remarquer en elle du jugement et de l'esprit.

Il pensa au désir qu'elle venait de lui témoigner, et il réfléchit qu'il ne tenait qu'à elle de se faire une position plus lucrative.

— Pourquoi, lui dit-il, n'êtes-vous pas plus habile dans l'art que vous cultivez ? vous pour-

riez colorier des gravures qui vous rapporteraient davantage.

Laure sentit ce reproche. Du temps de sa mère, qui la gâtait, elle était peu appliquée au travail; mais, après le reproche de Gustave, elle se mit à travailler sérieusement.

Aidée de son influence, elle put se procurer des gravures plus importantes, et devint, par la suite, une coloriste habile.

Et si elle n'aima Gustave par le cœur, elle l'aima par reconnaissance.

Cependant, après quelques mois de cette intimité, Gustave changea : il devenait un grand compositeur, et l'amour de la petite coloriste ne pouvait plus lui suffire.

Il soupirait, disait-on, pour certaine cantatrice de salon qui s'intéressait à lui.

Laure se trouva donc seule encore une fois. Cependant, quelques amies, qu'elle ne fréquentait plus depuis assez longtemps, vinrent la voir, et cela fit diversion à ses tristes pensées.

Ce petit incident fut cause aussi qu'elle oublia plus promptement Gustave, en ce que ces jeunes

filles ne s'entretenaient devant elle, depuis plusieurs jours, que d'un certain Léon, fort en faveur, et dont toutes les femmes raffolaient.

Elle aurait pourtant pu le rencontrer au Prado, ce Léon tant vanté; mais, soit hasard, soit motif, c'était le jour où elle se rendait au bal qu'on ne l'y voyait pas; sa curiosité en fut plus vivement excitée.

Cependant, elle le rencontra un jour chez une fleuriste de ses amies. Il avait vingt-cinq ans, une jolie figure, une taille et une tournure charmantes, un pied et une main à l'avenant.

Jamais elle n'avait éprouvé ce qu'elle éprouvait en présence de ce gracieux jeune homme.

Quant à Léon, il la regarda comme il regardait toutes les jolies femmes, c'est-à-dire qu'il verrait à en faire sa conquête, quand d'autres intimités lui en laisseraient le temps, ou plutôt ce serait pour lui une intrigue marchant avec tant d'autres.

Laure fut froissée du caractère du jeune homme et du peu de cas qu'il faisait de l'amour,

et elle ne voulut pas répondre à ses vœux, quoique, cependant, elle l'aimât plus qu'elle n'avait aimé les deux autres.

L'amour, depuis qu'elle voyait ce nouveau soupirant, se présentait à elle sous une forme plus enchanteresse, et elle aurait voulu ce cœur sans partage.

Mais Léon était incorrigible : il se riait de ce sentiment, disant que la fidélité lui ôtait tout son charme.

— Vous ne savez pas aimer, monsieur Léon, lui dit-elle un jour.

— Il me semble, ma chère petite, que je suis loin de dédaigner votre tendresse.

La jeune fille soupira.

— C'est possible, mais si vous êtes ainsi avec toutes les femmes?

— Un instant, chère belle; je suis ainsi seulement avec celles qui sont jolies.

Laure sourit.

— Si vous tenez à moi, lui dit-elle, il faut renoncer à toutes les autres.

— Ce discours est bien sage pour moi, ma

mie, fit-il avec insouciance et légèreté. Que voulez-vous! l'inconstance est mon plus cher défaut; ce sont, du reste, les femmes elles-mêmes qui m'ont gâté, et il en est qui chercheraient moins à me plaire si je m'attachais trop à elles.

Léon parlait sérieusement; il était persuadé qu'il ne devait ses bonnes fortunes qu'à l'inconstance : c'était peut-être vrai; mais si les lorettes sont nombreuses, à Paris, les Laure comme la nôtre sont peut-être rares dans le quartier latin.

Léon se consolait donc des rigueurs de celle-ci avec bon nombre d'autres moins exigeantes. Mais, plus tard, il devait reconnaître son erreur, et Laure devait avoir sa revanche.

— Vous vous trompez, lui dit-elle; si votre affection se reportait sur une seule, elle serait plus forte et, par conséquent, plus durable, et vous goûteriez un bonheur que vous n'avez jamais goûté.

— Je n'ignore aucun bonheur en amour, ma chère, lui répliqua-t-il.

— Ecoutez-moi, étourdi que vous êtes, fit-elle

d'un petit ton doctoral : je vous dis, moi, qu'en aimant plusieurs femmes à la fois vous tuez l'amour. Vous me rappelez un événement arrivé dans un village très-loin d'ici.

Un honnête homme devint meurtrier par ignorance, et je vais vous dire comment.

— Vous êtes si charmante, chère enfant, que je vous écoute.

— Un père aimait tendrement son fils. Ce fils tomba malade. A la campagne, quand on est malade et qu'on est pauvre, on tâche de se passer de médecin.

Mais le cas était grave et on alla en chercher un à la ville. Le médecin ordonna des pilules, en recommandant d'en faire prendre une chaque soir. Il y en avait six à prendre.

Le père en fit prendre une à son fils, qui se trouva soulagé, mais non guéri.

— Voilà une pilule, dit-il, qui a calmé les douleurs de mon fils; si une seule a produit cet effet-là, que ne serait-ce donc point si je lui eusse donné les six ensemble? S'il souffre encore, c'est ma faute, et si je lui donnais à la fois toutes

celles qui restent, à coup sûr il serait guéri. Quelle heureuse idée, et comme nous serons tranquilles ensuite !

Il le fit et il tua son enfant qu'il aimait : au lieu d'être heureux, il pleura.

Il en est ainsi de vous en amour : vous voulez jouir de toutes les femmes et vous ne jouissez d'aucune; vous tuez l'amour, vous dis-je, et vous réduisez votre cœur à néant : il ne peut plus palpiter à aucun souvenir.

Le jeune homme regarda la petite coloriste, dont les traits mignons et candides reflétaient en ce moment toute la bonté de son âme.

Il y avait dans le fond de ce discours de la sagesse et de la philosophie, et il fut un moment subjugué. Il vit Laure sous un autre aspect, et sa conversation lui plut.

Cependant, ce petit discours devait sortir promptement de la mémoire de notre héros et, le lendemain, il n'y pensait plus.

Léon se créait peu de soucis. Toutefois, comme il n'avait jamais rencontré de rebelles, il fut un

peu étonné de trouver des obstacles près de Laure.

Alors, soit insouciance, soit amour-propre blessé par ses refus, il devint indifférent à son égard : il la trouvait, disait-il, prude et sèche de cœur, et ne voulut plus penser à elle.

Il continua ses courses aventureuses dans le pays de Cythère, se moquant de l'enlumineuse qui lui tenait rigueur, au grand désespoir de celle-ci, qui regretta sa sévérité, tant Léon lui plaisait et lui semblait aimable. Elle aimait encore mieux son amour frivole que son indifférence.

C'est en vain qu'elle se faisait jolie, qu'elle babillait et fredonnait de sa voix d'oiseau, elle n'attirait plus les regards du jeune homme, et elle en était si désespérée, qu'elle perdait ses fraîches couleurs.

Ce qui faisait faire, dans le quartier latin, de mauvaises plaisanteries comme celle-ci :

— L'enlumineuse, disait-on, devrait bien prendre de ses couleurs pour enluminer ses joues, qui deviennent si pâles.

Comment s'y prendrait-elle donc pour rendre Léon amoureux comme autrefois ?

Un jour, le jeune homme, en rentrant chez lui, trouva, sur son guéridon, une lettre que la concierge, en venant faire sa chambre, lui avait apportée. Cette lettre, d'une écriture inconnue, était ainsi conçue :

Mon cœur tendrement
Soupire,
Toi, cruel amant,
D'en rire
Et de me blâmer
De vouloir aimer ;
Mais crains la vengeance
Du Dieu des amours,
Qui veut que toujours
On respecte sa puissance !
Un jour, pour ton malheur,
Il touchera ton cœur,
Alors, c'est sans espérance
Que tu m'aimeras
Et soupireras ;
Je rirai de ta constance !

LAURE.

Après cette lecture, Léon resta rêveur ; mais bientôt un bruit de pas dans l'escalier se fit

entendre, on ouvrit sa porte et plusieurs de ses amis entrèrent; c'étaient Jules, Célestin, Antony, etc., tous étudiants ou artistes. Ils le surprirent la lettre en main, et l'un d'eux, y jetant un regard, vit que c'étaient des vers et qu'ils étaient signés de Laure; alors, chacun voulut les lire.

Dans le monde, très-souvent, on se passionne pour des riens; et, là, il s'agissait d'une jolie femme.

Ces messieurs furent émerveillés, et, bien que ces vers fussent très-ordinaires, ils s'extasièrent sur leur mérite.

— Cette petite a vraiment un charmant caractère, dit l'un; elle est aussi remplie d'esprit, et elle montre parfois un goût exquis pour toutes les choses de l'art. Je lui lisais un jour un poëme, et elle me fit des remarques si justes, qu'elle m'étonna.

— Il est certain, disait un autre, qu'elle est douée d'une intelligence peu commune. Un jour, je discutais avec elle sur deux sujets différents : c'était sur les sensations qu'on éprouve

à la danse et sur celles qu'on éprouve à table. Elle argumentait et moi aussi, mais ce fut elle qui l'emporta dans la discussion.

— Quant à moi, dit encore un autre, elle me fit une fois une réflexion si remplie d'originalité et si burlesque en même temps, qu'elle me fit rire aux larmes.

— Eh bien, moi, c'est tout le contraire, dit un quatrième : elle me fit, un soir, un raisonnement si sage et si rempli de justesse, qu'elle me rendit rêveur.

En somme, la jeune fille ne pouvait manquer de faire sensation : elle faisait rire, elle faisait rêver et soupirer, sans compter qu'elle étonnait.

Les jeunes gens partirent, laissant leur ami seul avec son cœur et les seize vers de la charmante artiste.

Les oreilles du jeune homme tintèrent, longtemps après leur départ, des éloges qu'il avait entendus sur elle.

Il se rappela alors son amour si pur, si poétique. Il lui semblait encore entendre sa douce

voix dans les réflexions si sages qu'elle lui faisait autrefois.

Et puis, il n'aurait su dire ce qu'il éprouvait en tête-à-tête avec ces vers.— Elle l'aimait donc bien, puisqu'il lui avait inspiré une science qu'elle avait toujours ignorée!

Léon, jusqu'ici, s'était cru un homme positif, ne s'attachant qu'au plaisir des sens. Cependant, il trouvait une certaine douceur dans la lecture de ces vers à son adresse: on l'avait beaucoup aimé en prose, mais jamais en vers; et cette déclaration rimée arrivait à son cœur douce et harmonieuse camme un chant de fauvette.

II

Il entrevoyait aussi dans sa forme une sorte de défi, qui n'était pas sans charme. On lui disait nettement qu'on ne l'aimerait plus dès qu'il commencerait à l'aimer. C'était comme un stimulant à l'amour.

Bientôt les seize vers de Laure l'enveloppèrent comme dans un réseau magique, enchanteur.

Alors, il s'imaginait la voir se riant de lui dans les bras d'un autre, et cette pensée lui torturait le cœur.

Elle avait prophétisé qu'il l'aimerait, et elle

avait prophétisé juste. Au bout de trois jours, Léon était amoureux fou de la jeune fille.

Comment se faisait-il qu'il aimât à ce point, lui qui n'avait jamais aimé plus de deux jours la même femme ?

En vérité, c'était un joli démon que cette Laure, et il était possédé du démon ; mais il ne demandait point à être exorcisé pour le voir fuir de lui.

Cette jeune fille l'avait ensorcelé, car il était impossible que de simples vers eussent cette puissance sur lui. Plus il y réfléchissait, plus il trouvait cela suprenant. C'était peut-être encore ce qui venait raviver son amour.

Deux fois déjà, depuis trois jours, il avait résolu d'aller la voir, et deux fois il s'était arrêté tremblant et confus.

Tremblant, dans la crainte de rencontrer de la rigueur ; confus, de se surprendre aimant à ce point.

Cependant, un jour, il fut chez celle qui occupait toutes ses pensées.

Lorsqu'il arriva, la jeune fille venait de mettre

sur ses épaules une mante de dentelle noire, et sur sa tête une fraîche et gracieuse petite capote rose, et elle se pendait, coquette et charmante, au bras d'un jeune homme qui se disposait à l'emmener. Puis, elle chantait, de sa voix douce et vibrante, ce couplet qui était alors en vogue :

Ah ! qu'il fait donc bon cueillir la fraise, etc.

C'est à ce moment là que Léon ouvrait la porte. Laure rougit et cessa de chanter ; cependant, elle ne quitta point le bras de Célestin.

— Entrez ! monsieur Léon, dit-elle au nouveau venu.

Celui-ci, à la vue de la jeune fille, le sourire aux lèvres et au bras de son ami, resta comme pétrifié sur le seuil, son cœur se remplit d'angoisse.

Il était trop tard, elle ne l'aimait plus, elle en aimait un autre. Et, comme si sa langue se fût attachée à son palais, sans proférer une parole, il s'esquiva.

Il rencontra dans l'escalier Jules, qui montait chez elle et qui lui dit :

— Qu'as-tu, Léon? tu parais agité, est-ce qu'il arrive malheur à notre gentille artiste?

— Non, répondit-il, il n'arrive malheur qu'à moi... Célestin est donc aimé d'elle?

— Sans doute! est-ce que tu ne le savais pas?

Un gros nuage de tristesse assombrit les traits du jeune homme. Jules vit qu'il souffrait.

— Est-ce que tu l'aimes? lui demanda-t-il, tu avais juré le contraire.

— Je l'aime! répondit-il, la pâleur sur le front.

Et, prenant la rampe de l'escalier, il descendit lentement sans répondre davantage à Jules, qui l'interrogeait encore sur les mystères de son cœur.

Cependant, Jules se trompait: Laure n'aimait pas Célestin; mais, la jeune fille, pour mieux savoir ce qui résultait de sa ruse en amour, faisait semblant de l'aimer.

Il lui avait dit que ses vers adressés à Léon faisaient sensation, et, en sachant que celui qu'elle aimait n'y avait pas non plus été indifférent, elle avait repris toute sa gaîté.

Mais, quand elle le vit apparaître sur sa porte,

et ensuite repartir si précipitamment, elle s'inquiéta.

— Vous avez vu Léon? demanda-t-elle à Jules, qui entrait.

— Oui, répondit celui-ci; il est amoureux fou de vous, à moins que ce ne soit vos vers qui lui aient tourné la tête!

Jules badinait, et la jeune fille ne savait trop que penser.

— A propos, Laure, lui demanda Célestin, quelle fantaisie vous a donc pris de faire des vers, et comment les avez-vous faits?

— D'inspiration, répondit-elle.

— Vous êtes donc inspirée, chère enfant?

— Quand vous êtes amoureuse, je gage? ajouta Jules en riant.

— Peut-être, fit-elle d'un ton léger.

— C'est que ces vers sont charmants, reprit Célestin, qui voulait flatter la jeune fille et connaître son cœur; qui donc est votre professeur?

— L'amour, répondit-elle.

— En quoi ! vous aimez encore Léon ? fit Célestin, un peu attristé.

— Je n'aime pas Léon, répliqua-t-elle d'un ton enjoué, car elle tenait à garder son secret, j'aime mieux la poésie, c'est moins rebelle.

Elle mentait, c'était Léon qui occupait toutes ses pensées, et, dans ses rêveries, elle s'adressait à lui, c'était comme un chant qui partait de son cœur. Et, un jour, elle prit la plume et copia le chant de son cœur. Voici comment la jeune fille avait fait des vers, les premiers de sa vie.

Quant à Léon, depuis qu'il l'avait vue rayonnante au bras de Célestin, il traînait, se disait-il, une vie languissante, il était ensorcelé, il ne sortait pas de cette idée.

— Que faut-il faire pour se guérir d'une femme qui ne veut pas nous aimer ? demanda-t-il un jour à Antony.

— C'est d'en aimer trois autres qui le veulent bien, répondit celui-ci.

Léon ne trouva point ce remède salutaire, et il resta attaché au char de Laure.

Il demanda encore bien des conseils de ce

genre à ses autres amis, mais aucun ne lui était bon. Il devenait de plus en plus taciturne.

Lorsqu'il entendait prononcer le nom de Célestin, le démon de la jalousie le mordait au cœur, un éclair de haine jaillissait de ses yeux, il souffrait les tortures de l'enfer.

Et dire que cette femme l'avait aimé ! qu'il aurait pu posséder ce cœur sans partage ! Oh ! affreux revers ! oh ! puéril orgueil ! oh ! cruelle destinée de n'avoir pas su apprécier le trésor que le hasard lui offrait, d'avoir repoussé le bonheur qui lui tendait les bras.

Plus rien maintenant ne l'attachait à la terre, aucune femme ne devait avoir d'empire sur son cœur, sa vie était brisée ; il ne pouvait plus vivre ainsi : il lui fallait l'amour de cette belle jeune fille ou mourir...

Or, c'était un soir, en traversant la vaste place du Carrousel, par un temps affreux, pour regagner son logis que Léon se faisait ces réflexions ; une pluie battante tombait sur lui et il ne s'en apercevait pas.

Bientôt il se trouva sur le pont des Saints-Pères, assez désert par cette soirée; il s'arrêta et regarda d'un air sombre l'eau qui coulait à ses pieds, et il se demandait s'il ne ferait pas mieux d'en finir avec la vie que de traîner une existence si misérable.

Tout à coup, il tressaillit au milieu de son rêve noir; il se réveilla de son cauchemar; quelqu'un venait de lui toucher le bras : c'était Jules.

— Comment, c'est toi, Léon? lui dit-il; c'est ainsi que tu t'amuses, par ce temps, à regarder l'eau couler? Par ma foi, tu as de la constance!

— Que me sert ma *constance*, fit celui-ci, puisqu'elle ne m'aime plus?

Décidément, Léon était fou; il ne voyait que *constance* en amour, il ne la voyait que dans les vers de Laure.

Jules partit d'un éclat de rire qui se maria au sifflement du vent qui s'engouffrait sous les arcades du pont.

— Ainsi, dit-il, tu rèves à Laure et aux

amours, par un temps pareil, au milieu du pont des Saints-Pères? Je te souhaite bon courage, et je rirai de ta *constance* plus que Laure n'en rira jamais!

— Ne ris pas, Jules; je te jure que je souffre.

— Tu aimes donc Laure plus que jamais?

— Plus que jamais, fit Léon, comme un lugubre écho.

— Alors, il faut la posséder.

— Comment cela?

— En l'épousant, donc! Ce sont les remèdes les plus simples qui sont les meilleurs.

— Tiens, fit-il, comme se s'il fût soulagé d'un poids, c'est vrai, au fait, je n'y pensais pas. Mais y consentira-t-elle?

— Sache donc bien que, si elle te refuse pour amant, c'est qu'elle veut un mari.

— Ah! fit le jeune homme.

Et, comme si ce mot *épouser* eût apporté un baume sur ses blessures, il respira plus librement, son cœur se dilata, un soupir de contentement s'échappa de sa poitrine.

Il serra la main de son ami, qui lui ouvrait

les yeux sur une chose que, dans son insouciance, il ne voyait pas.

Cette gracieuse fille, enfin, pouvait donc lui appartenir ; elle ne lui échapperait plus comme une ombre, sa vision pouvait devenir réalité.

Ce nouveau procédé en amour enhardit le jeune homme. Il retourna chez elle, prétendant bien, par ce mot *épouser*, la ravir au beau Célestin. Il sut alors que Laure n'avait jamais aimé ce rival, et son cœur redevint jeune, et l'existence couleur de rose.

La vie de Léon s'était passée avec les fillettes du quartier latin, les étudiants et les artistes. Il n'avait jamais eu d'intimité sérieuse, son cœur n'avait appartenu à aucune femme, et la jolie coloriste s'en était emparée avec quelques vers qui, pourtant, n'étaient pas un chef-d'œuvre. O destinée humaine !

Le jeune homme n'avait plus de parents qui eussent pu gêner ses volontés ; il possédait quelque aisance et il épousa l'artiste.

Il avait passé une vie peu régulière, mais il était d'un excellent caractère, un peu flegma-

tique, comme on a pu le voir ; il n'allait point chercher au fond des choses pour récriminer, et il devait rendre heureux ceux qui l'entouraient.

Après quelques mois de mariage, sa jeune femme, sage et prévoyante, sut prendre quelque empire sur lui. Par la douceur de son caractère, elle obtint qu'il travaillât sérieusement, et, au bout de quelque temps, il parvint à faire son droit.

Et, aujourd'hui, M. Léon occupe une assez belle place dans le barreau.

Quant à Laure, ce qui paraîtra incroyable pour quelques-uns et vraisemblable pour d'autres, c'est qu'elle resta fidèle à son mari, fut une bonne mère de famille, et jamais le jeune homme n'eut à se repentir de l'avoir épousée.

FIN DE L'ENSORCELÉ.

UN AMOUREUX DE CINQUANTE ANS

En 1847, j'habitais la ville de Tours, nous racontait madame de Saint-Renaud.

Un jour de janvier, trois dames et moi, nous cheminions doucement, par le plus beau temps du monde, sur une route bordée de peupliers, pour nous rendre au village de D..., situé à 2 kilomètres de la ville.

C'était une de ces journées d'hiver comme on en voit rarement; on eût dit que le ciel s'était trompé de saison : il s'était paré de ses plus beaux atours, de son plus bel azur.

Le soleil, ce jour-là, était éblouissant, et ne

cessa tout le long de la route de nous caresser de ses doux rayons.

Nous sonnâmes bientôt à la grille d'une jolie maison de campagne, et nous fûmes introduites près de la maîtresse du logis, qui nous fit entrer dans une petite pièce meublée avec coquetterie, où se trouvaient déjà réunies plusieurs personnes. Un bon feu pétillait dans l'âtre.

Dans cette petite pièce si gaie, inondée de soleil, où il régnait une douce température, n'étaient les arbres dépouillés et la campagne sans verdure, qu'on apercevait de la fenêtre, on se fût cru aux beaux jours du printemps.

Nous y étions depuis quelques instants, quand une autre personne fut introduite.

C'était une petite vieille d'un type délicieux. Je vais tâcher de vous faire son portrait.

Cette dame avait des yeux... Ma foi, je serais très-embarrassée de vous en dire la couleur... D'ailleurs, étaient-ce bien des yeux que ces deux petits trous mobiles qui se dessinaient sous ses sourcils? Pour l'affirmer, il eût fallu les voir avec le microscope.

Si cette dame n'avait pas d'yeux, la nature, en revanche, et comme pour la dédommager, lui avait donné un nez aux proportions gigantesques, flanqué de deux énormes verrues, qui donnaient à penser que ce nez-là avait fait deux petits qui se pressaient contre papa, et promettaient de devenir aussi grands que lui.

Par une autre amabilité de la nature, il avait une courbure telle, qu'il s'en allait amoureusement caresser le menton; et celui-ci n'en était point fâché, il paraît, car il courait au devant.

Pour surcroît d'agrément, cette dame avait une mâchoire qui remuait continuellement, à la manière de celle du lapin.

Mais je laissai la mâchoire de cette dame pour retourner à son nez; il me préoccupait et finit par m'intriguer beaucoup.

Il m'était venu une idée, et je la poursuivais avec acharnement.

Je me reportais au jour de l'an, et je me demandais comment cette dame avait fait ce jour-là pour embrasser ses parents; évidemment, cela avait dû lui être très-difficile.

A moins que ce nez n'ait eu le don de se relever à volonté, comme la trompe d'un éléphant, pour rendre la liberté à cette bouche qu'il retenait prisonnière, ce qui me paraissait peu probable.

Enfin, sans avoir pu résoudre ce problème, je pris part à la conversation.

— Que dit-on en ville ? demanda la maîtresse de la maison. — Que fait-on ? — De quoi s'occupe-t-on ?

— On se marie, madame, on ne fait pas autre chose. — Des mariages, toujours des mariages, encore des mariages !

M. C... s'est marié hier, mademoiselle B... se marie demain, telle autre la semaine prochaine, etc.

— Jusqu'à M. Drôlet qui se marie ! s'écria madame X... le sémillant, l'extravagant M. Drôlet !

Chacun fit une exclamation de surprise, accompagnée d'un éclat de rire.

Car le personnage en question était aussi un type assez original.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, plutôt petit que grand, plutôt mince que gros, aux cheveux roux tombant sur les yeux, portant haut la tête et le chapeau rejeté en arrière presque sur la nuque, ce qui donnait à son profil, au nez long et pointu, quelque chose de burlesque.

Il portait un habit dont la mode remontait à vingt ans, et, bien qu'il n'eût rien à faire, il marchait toujours vite et d'un air très-affairé.

Au dire de chacun, il n'avait jamais fait la cour à aucune femme, et n'avait jamais cherché à leur plaire.

C'était un rentier à son aise, quasi poëte, quasi artiste, parsemant ses discours de belles phrases, et possédant un caractère des plus excentriques.

Quand on l'invitait une soirée, il n'y allait que pour débiter ses vers, et les déclamait d'une façon assez burlesque; en un mot, il amusait beaucoup.

— Cela vous étonne? reprit notre interlocutrice, après notre exclamation; voyons, pour-

quoi M. Drôlet ne se marierait-il pas? On peut bien, il me semble, se marier une fois dans sa vie, et, puisque tout le monde se marie, M. Drôlet veut faire comme tout le monde, il veut avoir aussi son petit roman.

— Ah! voyons le roman de M. Drôlet, demandâmes-nous, d'abord; qui épouse-t-il?

— Une jeune *oribusière* de Saint-Cérin.

Je vous prie de croire que je n'ai point inventé le mot, je vous le donne comme on me l'a donné.

— Qu'est-ce qu'un *oribusière* demanda quelqu'un?

— Eh! parbleu, c'est une fabricante d'*oribus*.

La définition du mot n'est peut-être pas très-satisfaisante, mais je proteste que je n'y suis pour rien.

Pour en revenir à la future de M. Drôlet, il paraît qu'elle vend encore avec cela des *biscuits collants,* et qu'elle se nomme Amaryllis Gillard.

Or, l'*oribus* n'est pas universel, pas plus que le *biscuit collant*. Ce sont deux fantaisies appartenant à la localité.

La première est une petite chandelle de résine à 10 centimes la livre, encore en usage parmi la classe pauvre dans quelques départements, et la seconde est un grossier bonbon, composé de mélasse et de noix et d'un prix encore plus minime.

Lorsque les chalands viennent à manquer pour la résine, la jeune marchande se retourne du côté de la mélasse, et trouve toujours le débit de ses *collants*.

Toutefois, cela nous fit judicieusement observer que si M. Drôlet se décidait à se marier à cinquante ans, il le faisait avec beaucoup de désintéressement.

Mais par quelle circonstance le chaste, le vertueux M. Drôlet connut-il la jeune marchande et comment l'amour s'empara-t-il de son cœur, ce cœur jusqu'ici inaccessible à l'amour?

— C'est la réflexion que chacun se fait, nous dit encore madame X... qui était en verve et qui aimait à raconter. Quant à moi, je vais

vous dire ce que je sais sur les amours de ce monsieur.

Nous fîmes silence, et madame X... commença ainsi.

— C'était un soir de décembre, par un beau clair de lune. M. Drôlet se trouvait à Saint-Cérin, et promenait ses rêveries sur le pont Saint-Julien.

Ce soir-là, il était triste, il s'arrêtait de temps à autre, et, d'un air mélancolique, il regardait l'eau couler.

Quand, tout à coup, il vit se dessiner sur le parapet du pont la gracieuse silhouette d'une jeune fille de quinze ans. Il se retourna et vit Amaryllis.

Elle trottinait, légère et charmante, sur le pavé boueux de Saint-Cérin.

Un étoile venait de poindre à son horizon. Ebloui, fasciné, il suivit la fillette, et, la voyant franchir le seuil d'une porte, il le franchit avec elle, et se trouva dans une maisonnette basse, noire et enfumée, éclairée par un mince oribus.

Mais M. Drôlet ne vit rien de tout cela, il ne

vit que la jeune fille, astre brillant dans ce réduit obscur. Amaryllis l'éclairait comme un joyeux rayon.

Il se tourna vers elle, la salua et lui parla ainsi.

— Jeune et intéressante Amaryllis, Amaryllis aux bien doux yeux, je vous ai suivie, je ne cherche point à le nier, mais en voyant votre joli pied qui pataugeait si gentiment dans la boue de Saint-Cérin, je n'ai pu m'en défendre.

Si je vous semble téméraire, n'en accusez donc que votre jolie jambe et votre joli pied; je les aurais suivis, je crois, jusqu'au bout du monde.

Cependant, aimable Amaryllis, s'empressa-t-il de reprendre d'un ton plus circonspect, si vous me voyez ici, veuillez, je vous prie, n'en tirer aucune conséquence, et n'y pas voir d'autre intention que celle de goûter à quelques-uns de vos biscuits, que l'on dit si délicieux, et d'user un peu de ces merveilleux *oribus* que vos jolies mains confectionnent dans la perfection.

Après ce compliment si galamment tourné, il acheta une douzaine de biscuits, une livre d'oribus, et sortit en disant un : *au revoir*, qui disait

bien des choses, qui promettait tout un roman.

— Mais voyez comme ce pauvre M. Drôlet se défend déjà sans trop se rendre compte de ce qu'il éprouve. Son cœur s'échappe à son insu, et on dirait qu'il veut le retenir.

Il est déjà fort amoureux, et il ne s'en doute même pas, il l'ignore complétement.

Du reste, c'est toujours ainsi, l'amour n'en fait pas d'autres, il vous choisit pour sa victime et vous tombe tout brûlant sur le cœur, sans vous crier *gare!*

Certes, ce soir-là, si quelqu'un eût dit à M. Drôlet qu'il devait, non-seulement aimer, mais épouser Amaryllis, il vous eût soutenu et mille fois juré qu'il n'en serait rien.

Et pourtant, ce papillon-là devait aller brûler ses ailes aux flammes d'un oribus; c'était écrit!

Bientôt M. Drôlet devint sombre, taciturne; quelque chose manquait à son existence.

Il était à Tours, mais son cœur galoppait avec la vitesse d'un chemin de fer sur la route de Saint-Cérin.

L'image enchanteresse de la jeune fille le poursuivait partout ; il se rappelait ses beaux yeux, sa maisonnette enfumée, et il avait besoin de revoir tout cela.

Il retourna donc à Saint-Cérin, et alla la voir.

D'abord, il la regarda confectionner ses oribus, et vanta beaucoup la qualité de ce précieux combustible.

Puis, quand il eut vanté la qualité de la chandelle, il vanta les charmes de la demoiselle. Il lui débita mille galanteries aimables, ces jolies choses enfin que toutes les jeunes filles en général, et le *oribusières* en particulier, aiment à s'entendre dire.

Il prit son sourire le plus doux, le plus séduisant, et lui assura que ses yeux étaient plus brillants que la flamme de sa chandelle.

A ce compliment si flatteur, l'enfant rougit prodigieusement, et s'empressa de baisser modestement ses yeux, qui lui valaient cet éloge.

Cela enhardit considérablement notre amoureux de cinquante ams ; il prit ses airs les plus

séducteurs et lança des œillades à mettre le feu à toutes les chandelles de la marchande. Lui-même sentit battre son cœur sous les timides regards de la jolie enfant; l'amour, l'amour, le despote, s'y installait en vainqueur.

Bientôt, M. Drôlet n'eut plus qu'une pensée : Amaryllis. Il ne voyait qu'elle, ne vivait et ne respirait que pour elle, éprouvait un profond dégoût pour tout ce qui n'était pas elle...

Il adorait la marchande, et s'accommodait très-bien de l'oribus, ou plutôt il ne se trouvait bien qu'avec l'objet de sa flamme et la flamme de son objet.

Il aimait à voir brûler l'un, et à repaître ses regards de l'autre.

La flamme de l'oribus se reflétait dans les yeux de la jeune fille, et les yeux brillants de la jeune fille semblaient enflammer l'oribus ; ils se renvoyaient mutuellement leurs rayons.

Tout cela charmait M. Drôlet et lui brûlait le cœur.

Mais un jour, la résine venant à manquer, la jeune fille retourna à ses *biscuits collants*.

M. Drôlet l'y suivit. Oh ! alors ce fut le coup de grâce pour son cœur. Il se trouva pris, complétement pris.

Vous connaissez ces piéges tendus aux mouches l'été : ce sont deux planches enduites de miel.

Eh bien ! ce pauvre M. Drôlet, qui ne se défiait point, se trouva pris dans les lacs d'Amaryllis, comme une mouche dans le miel.

Tous les efforts qu'il fit pour s'en retirer ne servirent qu'à l'enfoncer davantage.

Il s'ébattait dans la mélasse, se débattait dans la résine, c'était plaisir de le voir.

Que vouliez-vous qu'il fît ?— Qu'il y restât !— C'est bien ainsi qu'il en décida.

Il trouvait les biscuits doux, la résine pétillante, et la jeune fille ravissante.

Enfin, quand ce pauvre M. Drôlet eû eut un cœur de glace, quand il eût eu un cœur de marbre, il eût fallu qu'il se fondît, qu'il s'embrasât à tant de flammes.

Cependant, il quitta ce séjour enchanteur, et revint en ville pour tâcher d'oublier, mais son

cœur était resté dans la mélasse et dans la résine.

Il dépérissait visiblement loin de tout cela.

Aux grands maux il faut les grands remèdes, dit le proverbe.

M. Drôlet, pour se guérir de ces grands maux là, ne vit pas d'autre moyen que celui d'épouser la petite marchande, malgré son humble condition, et il la demanda en mariage.

Mais là, il devait trouver un mécompte, les cinquante ans du beau monsieur effrayèrent la jeune fille : elle le refusa.

A ce refus, M. Drôlet fut pris d'un violent désespoir.

Ah ! il eut un beau moment, on peut lui rendre cette justice.

—Eh ! quoi ? Vous me refusez, belle Amaryllis, s'écria-t-il d'un ton lamentable, — y pensez-vous, cruelle enfant ? — comprenez-vous bien le mal que vous me faites, n'aurez-vous donc pas pitié de mon tourment, et voulez-vous me voir mourir à vos pieds ?

Ah ! je devais m'y attendre, continua-t-il, en s'arrachant les cheveux d'une main et en mon-

trant le ciel de l'autre ; oui, je devais m'y attendre.

Vous, si jeune et si candide, vous ne pouvez savoir ce que deux beaux yeux peuvent porter de ravages dans un cœur comme le mien.

Votre âme si pure n'a pas encore ressenti les atteintes de l'amour, vous ignorez la puissance de vos charmes. Ah!...

Ici M. Drôlet fit une pause, puis, donnant à sa voix une autre intonation, il reprit :

— Ecoute, simple et naïve enfant, écoute : tu ne sais pas ce que je souffre, non, tu ne peux pas même le comprendre.

Mais du moins tu comprends ton *oribus*, n'est-ce pas ?

Hé bien, je vais me mettre à la portée de ton intelligence pour tâcher de te donner une idée de ma souffrance.

Ecoute-moi donc et ne perds pas un mot de ce discours, qui, j'ose le dire, sera une lumière apportée dans les ténèbres de ton esprit pour t'aider à regarder dans mon cœur et à le voir ce qu'il est.

Suppose, ma belle enfant, que mon cœur soit une mèche, suppose encore que cette mèche soit enduite de la résine dont tu fais ta chandelle.

Maintenant, mets le feu à cette mèche. — Eh bien, regarde, cruelle enfant, mais regarde donc ton *oribus*. — C'est moi, — comprends tu ?

C'est ainsi que je brûle, et si tu ne te presses de te rendre à ma flamme, il ne restera bientôt plus rien de ton malheureux amant, de ton adorateur le plus dévoué, le plus passionné.

Vois, c'est ainsi que mon cœur se consume, mais oui, chère et cruelle enfant, c'est ainsi qu'il se... consume... mon cœur !...

Et M. Drôlet tomba suffoqué aux pieds de la belle Amaryllis. Jamais il n'avait eu dans la voix des accents si vibrants, si entraînants. Dans tout autre moment, il se fût applaudi, il eût attendri un tigre.

Il avait dit ces mots d'un ton si persuasif que l'innocente fille fut subjuguée. Elle regarda l'oribus qui brûlait, elle regarda le monsieur qui brûlait, et elle se sentit émue.

Une larme mouilla ses yeux, quelque chose

enfin remua doucement son âme. Elle laissa tomber sa main dans celle de son vainqueur, qui la couvrit de baisers, et le mariage fut décidé.

Depuis ce jour, M. Drôlet n'est plus reconnaissable; depuis qu'il doit épouser une jeune fille de quinze ans, il ne se possède plus.

Il est rajeuni de trente ans; il joue, il danse, il folâtre, il bondit comme un jeune chevreau. Il se trémousse, il est plus affairé que jamais.

Il porte plus haut la tête, son nez est plus long, ses cheveux plus ébouriffés, son chapeau plus bas sur la nuque.

Il court, il vole, il fend les airs. Dans le mouvement qu'il se donne, les basques de son habit voltigent et lui forment comme deux ailes de chaque côté de sa personne : ses pieds ne touchent plus la terre.

D'un bond, il franchit l'espace qui le sépare de sa future.

Enfin, M. Drôlet est amoureux fou : jamais l'amour ne l'avait galoppé de cette façon-là. Au temps de ses vingt ans, il avait oublié d'y pen-

ser, mais, aujourd'hui qu'il en a cinquante, il y pense au delà des bornes.

Du reste, il ne s'en défend pas, au contraire. Il va, disant que ce petit scélérat de Cupidon fait joliment des siennes sur sa personne, qu'il le presse, le harcèle, l'aiguillonne, le talonne, et ne lui laisse enfin ni trêve ni repos.

Il est temps que l'hymen vienne calmer les transports de ce monsieur, car on ne sait jusqu'où cela irait.

Heureusement que l'heure de son bonheur ne doit pas, dit-on, tarder à sonner.

Cependant, depuis ce temps, Amaryllis est parfois rêveuse. Et, quand elle vient à soupirer sur son mariage disproportionné, notre amoureux de cinquante ans la console par de tendres paroles, il lui parle un langage persuasif, entraînant, et, de son style le plus chaud, le plus doré, le plus séduisant, il l'enlève de terre et la transporte au ciel.

— Ne craignez rien, ma belle enfant, lui dit-il, ne faites pas notre horizon si sombre, nous aurons encore de jolis moments, allez; l'hiver a

parfois de très-beaux jours : il aura pour vous quelques chauds et doux rayons. Laissez faire, nous aurons encore une bonne petite lune de miel, nous coulerons des jours sereins tout remplis de douces félicités. Vos yeux ne verseront jamais une larme... Moi! faire pleurer ces beaux yeux-là! Ah! Dieu de Dieu! j'aimerais mieux... hum!...

Après un si charmant discours, la jeune fille est convaincue, le sourire reparaît sur ses lèvres et M. Drôlet puise dans ce sourire une source intarissable de bonheur, il goûte la joie des chérubins.

On dit que M. Drôlet a juré qu'il ne ferait plus de folies, que son mariage serait la dernière. C'est ce que je lui souhaite.

Ainsi termina madame X... L'histoire de l'amoureux de cinquante ans nous amusa beaucoup. Cependant, elle eut un triste dénouement pour lui. Il fut loin d'être heureux.

Il ne resta que deux mois en ménage. Sa jeune femme, au bout de ce temps, l'abandonna pour

15.

suivre un jeune clerc d'huissier qui quittait la ville de Tours et allait à Paris pour tenter la fortune.

A ce compte, nous conclurons par la morale de la chanson du sire de Framboisy :

A jeune femme, il faut jeune mari !

FIN D'UN AMOUREUX DE CINQUANTE ANS.

LES AVENTURES

D'UNE PLUME ET D'UN PARAPLUIE

RACONTÉES PAR EUX-MÊMES

I

Dans un coin de l'antichambre, replié dans ses soies, il pleurait, ce pauvre parapluie ; il venait de recevoir une de ces ondées comme il en tombe quelquefois à Paris.

Au milieu de ses larmes, qui coulaient à ses pieds, il entendit une petite voix qui partait de son sein replié et qui lui était inconnue. Voici ce que cette voix disait :

— Où suis-je donc ? J'ai froid, l'humidité me gagne.

Le parapluie, le cœur un peu moins lourd depuis qu'il s'était épanché sur le carreau, put se reconnaître, et il sentit entre ses côtes humides quelque chose d'étranger à sa nature et à sa conformation. C'était une plume tombée de dessus l'oreille du propriétaire du parapluie au moment où il l'avait fermé et déposé dans l'antichambre.

— Miséricorde ! comment vous trouvez-vous donc là, ma pauvre petite ? lui dit le bon vieux parapluie, qui avait adopté les expressions de son maître, vieux commis qui l'avait acheté d'occasion.

Quant à la plume, c'était une plume d'oie ; elle n'était pas d'origine spirituelle, comme on voit ; cependant, si l'on eût voulu engager une conversation avec elle à ce sujet, elle vous aurait soutenu qu'elle avait beaucoup d'esprit ; quant à cela, elle pouvait avoir raison. Mais pour le moment voici ce qu'elle répondit au parapluie :

— Je suis tombée de dessus l'oreille de mon modeste employé, et c'est vous qui m'avez reçue ; vous m'avez généreusement ouvert votre porte, et bien que vous l'ayez soudainement re-

fermée sur moi, je n'en suis pas moins reconnaissante de votre hospitalité.

— Ce n'est pas moi, ma chère, qui ai fait l'événement, c'est notre maître ; j'ignorais même que vous fussiez tombée chez moi. N'allez pas croire que j'en sois fâché, au moins ; je suis d'humeur pacifique, et j'aime à rendre service.

— C'est d'un bon caractère, excellent parapluie, reprit la plume, qui était un peu railleuse; toutefois, vous étiez très-drôle tout à l'heure, lorsque vous abritiez le tromblon de votre maître, et moi par-dessus le marché. Perchée sur l'oreille du bonhomme, j'en riais de toute mon âme. Toujours est-il que je ne m'attendais guère, après avoir écrit toute la nuit des vers, et fait tout le jour des chiffres, me trouver ce soir en compagnie d'un riflard, entre ses bras et sur son cœur. L'histoire est vraiment touchante.

La plume raillait parce que c'était son métier; mais, au bout *du compte*, elle n'en était pas moins très-bonne.

— Si je vous racontais mon histoire, reprit le riflard qui ne se fâcha point de la plaisanterie,

vous sauriez que je n'ai pas toujours appartenu à ce bonhomme d'employé; car à mon tour je me permettrai de vous dire que je ne m'attendais guère à donner l'hospitalité à une plume d'oie, soit dit sans vous offenser, ma toute belle; j'ai abrité dans ma jeunesse de ravissantes petites plumes blanches...

— De colombe, je gage, interrompit la plume railleuse, frissonnant encore dans le sein de son interlocuteur.

— J'ignore de quelle aile elles sortaient; ce que je sais bien, c'est qu'elles étaient jolies, et de plus, elles folâtraient sur la tête d'un guerrier.

— Ma foi, mon cher, j'avais besoin de m'égayer ce soir, car mes idées sont un peu sombres, et je crois, Dieu me pardonne, que vous allez y parvenir. Sachez, toutefois, que, toute plume d'oie que je sois, j'ai un côté bien intéressant, c'est celui par lequel j'écris.

— Je ne doute point, ma mignonne, que vous ne soyez remplie de précieuses qualités, répondit le parapluie, et je retire mes paroles si elles ont pu vous offenser. Vous disiez donc que

vous êtes triste : quelle est la cause de votre mélancolie ? qui donc peut assombrir vos idées, ma chère petite?

Bien que la plume, de son bec effilé, le piquât un peu dans son amour-propre et dans sa soie bleu de ciel, le parapluie, néanmoins, s'intéressait à notre petite railleuse, car on aime, quand on est d'un bon naturel, à protéger plus faible que soi.

— Ce qui m'attriste, reprit la plume, c'est le souvenir des nuits dernières.

— Que vous est-il donc arrivé les nuits dernières ?

— Ce qui m'est arrivé? Hélas! vous le dirai-je ? c'est tout un drame. — J'ai tracé les derniers vers et les dernières pensées d'une jeune fille mourante, douce vierge de seize ans. Je lui ai rendu service à la fin de sa vie ; j'ai même recueilli son dernier soupir.

— C'est bien à vous, ma mignonne, et Dieu vous en récompensera ; mais racontez-moi, je vous prie, votre histoire. Comment se fait-il que vous ayez écrit les pensées d'une jeune fille

mourante, quand je vous trouve aujourd'hui perchée sur l'oreille d'un vieux comptable.

— Mon histoire, reprit la plume, sera courte comme ma vie, et je vais vous satisfaire.

— Lorsque je naquis, blanche et brune, sur l'aile maternelle, et que ma mère, dans son vol assez lourd, mais toujours charmant pour moi, car tout plaît dans celle qui vous donna le jour ; lorsqu'elle m'enlevait, dis-je, à quelques lignes du sol, je rêvais à la gloire et à une vie plus noble, alors je lui confiais mes pensées et l'interrogeais parfois à ce sujet.

— J'ignore, mon enfant, ce que vous deviendrez, me répondait-elle ; votre mère l'oie ne peut comprendre vos aspirations ni prophétiser sur votre avenir. Je vous ai conçue, et là s'arrête toute ma science.

Je vous aiderai à grandir et à prendre de la force jusqu'à ce qu'un cuisinier vienne m'ôter la vie pour servir d'aliment à la race humaine.

A ces paroles de ma bonne mère, je frissonnai d'horreur sur son aile ; mais qu'importaient mes

craintes et mes terreurs? elle mourut comme elle l'avait prédit.

On m'enleva à elle; je fus arrachée brutalement de son sein pour être livrée à une autre existence. Cette existence devait être utile et même assez belle, car, si je fais des chiffres, je fais aussi des vers.

Quant à mes sœurs, plus faibles et plus petites, leur condition devait être inférieure. Je les plaignis, hélas! car elles étaient appelées à passer leur vie dans la main des chambrières et destinées au plus bas emploi.

— Ah! ne les plaignez pas tant, allez, ma chère, elles sont peut-être plus heureuses dans leur modeste position que vous dans la vôtre.

— Ma foi, dit la plume, je n'aurais pas à me plaindre, si ce n'est que je prends peu de repos; mais, aujourd'hui, je touche à ma fin, et il serait juste qu'elle fût glorieuse, car j'ai beaucoup travaillé et j'ai quelque mérite.

II

Mais, pour vous achever mon récit, je fus donc mise en paquet avec d'autres de ma race et nous fûmes vendues en gros au papetier, qui nous vendit en détail.

C'est ainsi que je tombai aux mains de notre ami Pinson, notre vieux commis. Il s'arma de son canif, dont la lame m'effraya un peu; mais je fus bientôt rassurée, quelque chose me disait que c'était pour mon bien.

En effet, il me tailla, me façonna, et se mit à faire des chiffres avec moi. Etonnée de ma nou-

velle existence, je courais sur le papier, laissant sur mon passage une traînée de petits objets noirs très-curieux.

Mais bientôt je m'arrêtai : mon employé additionnait ses chiffres; moi, pendant ce temps-là, je regardais les caractères que j'avais tracés.

A vrai dire, je fus un peu désillusionnée; comment, moi, faire des chiffres! Je me sentais capable de faire quelque chose de mieux, je pris de l'humeur.

Soit la colère, soit que la main qui me tint fût distraite et appuyât trop fort sur moi, je me mis à crier sur le papier : je faisais un tapage infernal.

— Tu fais bien du bruit! me dit alors mon faiseur de chiffres; attends, petite babillarde, je vais rabattre ton caquet.

Il reprit son canif, retoucha mon bec et adoucit ainsi mon ton.

La matinée s'avançait; mon employé me quitta pour aller déjeuner; il me débarrassa avec sollicitude de mon encre en disant :

— Tu es une bonne petite plume, toi ; je tâcherai de te conserver longtemps.

Et il me laissa près de son écritoire. Il ne restait plus au bureau que le neveu du patron, jeune écrivain d'un grand mérite. Mon maître m'avait beaucoup vantée devant lui. Sans façon, il me prit et travailla une bonne heure avec moi.

J'avoue que je fus flattée de mon sort ; j'écrivis des choses très-spirituelles. Mais mon employé rentra, et je me remis à faire des chiffres jusqu'au soir.

Quand il eut fini, il me débarrassa de nouveau de mon encre et me laissa sur le bureau, doucement adossée à l'écritoire.

Restée seule, je m'ennuyais passablement. Puis, la nuit vint et l'obscurité fut profonde. On n'entendait plus que le bruit régulier de l'horloge placée près de la cheminée.

Tout était calme et silencieux au dehors, et les heures s'écoulaient lentement. L'horloge venait de tinter douze fois, tout le monde était couché depuis longtemps dans la maison.

Appuyée sur l'écritoire, je réfléchissais à ce que j'écrirais le lendemain, quand, tout à coup, j'entendis craquer faiblement sous des pas humains les marches de l'escalier.

Moi qui suis d'une nature timide, j'eus presque peur.

Bientôt la porte du bureau s'ouvrit doucement et je vis apparaître, tenant une lumière à la main, une belle jeune fille, vêtue de blanc et blanche elle-même comme un linceul; on eût dit une ombre qui marchait.

Sa physionomie, douce et expressive, exprimait une grande souffrance; un profond chagrin semblait la miner sourdement.

Elle s'approcha du bureau, et, s'éclairant de sa bougie, elle me prit furtivement, moi et mon ami l'encrier, et s'en alla avec les mêmes précautions qu'elle était venue.

C'était quelque chose d'étrange, et l'aventure m'intéressait vivement. Un pressentiment me disait que j'étais destinée, cette fois, à faire autre chose que des chiffres et qu'une carrière plus brillante allait s'ouvrir pour moi.

J'entrai donc avec elle dans sa petite chambre de jeune fille. Elle s'assit devant sa table en poussant un profond soupir, me plongea dans l'écritoire, et se mit à écrire une longue lettre d'amour, bien tendre, bien passionnée.

Elle écrivit aussi des vers charmants, mais bien lugubres, car ils parlaient de sa mort prochaine : elle disait adieu à la vie et à son amant, et la pauvre enfant pleurait à fendre l'âme.

Cette jeune fille aimait un jeune homme, mais son père, le patron de la maison, vieillard dur et inflexible, ne voulait pas consentir à son union avec lui, et cette inclination contrariée la conduisait à la tombe.

Il avait surpris chez elle quelque correspondance amoureuse, et, depuis ce jour, il veillait à ce qu'il n'y eût dans sa chambre ni encre ni plume.

Alors, elle avait tâché de savoir où se mettait la clé du bureau, et la nuit, pendant que tout le monde dormait, elle y venait chercher ce qu'il faut pour écrire.

Aux premières lueurs du jour, elle me rapporta à ma place habituelle, et toute la journée je repris mon emploi de comptable.

Ma blanche apparition revint ainsi pendant plusieurs nuits; mais, un jour, il paraît qu'elle tomba tout à fait malade, je ne la revis plus.

Cependant, l'autre nuit, j'entendis encore monter l'escalier; j'eus un moment l'idée que c'était elle, mais je fus bientôt tirée de mon erreur : les pas étaient lourds.

Enfin, on ouvrit la porte, et une vieille gouvernante entra; elle paraissait soucieuse.

— Pauvre jeune fille, murmura-t-elle, elle ne peut plus rien prendre, son agonie commence et le médecin dit qu'elle ne passera pas la nuit.

Alors, elle me prit sur le bureau, redescendit l'escalier, et j'entrai avec elle pour la dernière fois dans la chambre de la jeune fille.

Elle trempa mes soies dans une tasse de tisane, et humecta les lèvres desséchées de la mourante, qui ne pouvant plus boire dans le vase recueillit avidement les quelques gouttes de liquide que je contenais. Je l'aidai à mourir, et

reçus de cette manière son dernier soupir, car quelques heures après elle expirait.

Vers le matin, cette femme me rapporta sur le bureau, et je continuai à faire des chiffres.

Mais, aujourd'hui, M. Pinson m'emporta par mégarde sur son oreille, et je suis tombée chez vous. Voilà comment nous avons le bonheur d'être ensemble.

Ainsi parla la plume. Le parapluie, à son tour, raconta son histoire.

— Je suis si vieux, moi, ma chère petite, commença-t-il, qu'il me serait difficile de vous parler longuement des auteurs de mes jours; je sais cependant que je fus créé par un jeune homme et une jeune femme, fabricants de parapluies.

Tous deux, ils travaillèrent à ma conformation. Le mari fit mon corsage, et la femme me revêtit d'un bel habit de soie bleue. Puis on me mit une canne terminée dans le haut par une tête déjà antique et d'une assez grande valeur, et je fus vendu à un riche seigneur des environs, vieux général retiré de l'armée.

Un jour, il vint chez lui un jeune capitaine, son parent, convalescent des suites d'une blessure qu'il avait reçue à la bataille de ***.

Les deux guerriers restèrent assez longtemps ensemble à causer de l'armée. Cinq heures sonnèrent, et le jeune homme parla de se retirer, pour aller diner chez sa mère qui demeurait non loin de là.

Il pleuvait. Le général offrit sa voiture, mais le capitaine à cause de sa blessure ne pouvant la supporter, pria qu'on lui prêtât un parapluie, et je fus mis dans les mains du jeune guerrier, qui, ce jour-là, avait revêtu son brillant uniforme.

Son schako était surmonté d'une aigrette formée de petites plumes blanches et rouges, lesquelles, malgré leurs nuances si dissemblables, s'accordaient à merveille.

Si le capitaine n'eût pas été malade, croyez-bien qu'il se fût passé de moi; mais la pluie était froide et il fallait qu'il se ménageât.

Quant au schako, cela froissait un peu son orgueil militaire de se trouver là sous un parapluie, et pourtant, à cette époque, j'étais dans

toute la fraîcheur de ma jeunesse et de mes soies bleu de ciel.

Mais les plumes qui l'ornaient et qui rehaussaient son aspect belliqueux, semblaient n'être point fâchées de l'événement.

Elles folâtraient au gré du vent sous mon abri et gazouillaient comme de petits oiseaux sous une touffe de feuillage.

Sans abandonner ce petit air martial qui leur seyait si bien, elles se raillaient de la pluie et glosaient un peu de moi.

— Ce bon parapluie, disaient-elles, il est capable de nous menacer de sa canne, si nous ne sommes pas sages...

Bien que la pluie tombât drue sur moi, j'oubliai mon rude labeur, en les voyant si rieuses et si gentilles ; j'étendais bénévolement mes ailes et les protégeais de mon mieux contre le mauvais temps.

Puis, le vent s'étant calmé, elles cessèrent de folâtrer, et, se rapprochant les unes des autres d'un commun accord, elles causèrent de choses

plus graves. Elles s'entretinrent de la guerre et des balles qui les avaient effleurées.

Elles parlèrent aussi du jour où leur jeune capitaine avait été blessé; il paraît qu'il avait failli en mourir, et c'était d'autant plus malheureux qu'il n'était marié que depuis peu de temps à une jeune fille qu'il adorait et dont il était tendrement aimé.

Il y avait tout un drame dans ce récit, continua le parapluie, et moi qui aime les drames, puisque mon créateur ne m'a formé que pour recevoir les larmes du ciel et ensuite les répandre aux pieds de celui que j'abrite, j'écoutai avec un vif intérêt.

Cependant, nous arrivâmes chez la mère du capitaine et je leur dis adieu, car on me fermait. Et je fus mis aux mains d'un domestique qui me rapporta chez le général.

Quelque temps après, celui-ci mourut, et je passai à ses héritiers. Je devins la propriété de son neveu, jeune homme rempli d'avenir, et jouissant beaucoup du présent.

Un jour qu'il était allé au quartier latin avec

moi, il m'oublia chez un étudiant de ses amis.

L'étudiant était un jeune étourdi, très-insouciant, peu fortuné et criblé de dettes : il n'avait pas même un parapluie à son service.

Il attendait qu'on vînt me réclamer ; mais, en attendant l'événement, il ne se faisait aucun scrupule d'user de ma personne.

Un jour qu'il se promenait avec moi dans le jardin du Luxembourg, il aborda une jeune et jolie femme ; cela me fit l'effet d'être un rendez-vous.

Il pleuvait. Abritant de mon mieux les deux amants, j'entendis ce qu'ils se disaient.

La jolie femme se nommait Amélie, et appartenait à un mari qui était secrétaire d'un duc, et qui n'était pas commode dans son ménage.

Il la rendait très-malheureuse, vivant avec des courtisanes, et il voulait, malgré cela, qu'elle lui restât fidèle. Il paraît qu'il avait depuis quelque temps des soupçons sur sa conduite. Il l'espionna et découvrit qu'elle fréquentait assez souvent le Luxembourg.

Ce soir-là, caché derrière une des statues du

jardin, il les surprit sous mon abri, et fut témoin, comme moi, de leur conversation, qui était criminelle, je l'avoue.

— Pourquoi donc, mon ami, disait la jeune femme, n'êtes-vous pas venu hier, comme je vous en avais prié dans ma lettre?

— Hier, vous vous trompez, ma bien-aimée, hier, c'était mercredi, et votre lettre ne me mande que pour aujourd'hui ; d'ailleurs, je l'ai sur moi et vous allez le reconnaître.

C'était une excellente aubaine pour le mari, qui, pour se venger de sa femme infidèle, en voulait des preuves, car il en est toujours qui veulent qu'on connaisse cette petite aventure conjugale dans laquelle ils ont le plus triste rôle.

III

Or, pendant que j'étais dans les mains de la jeune femme, car mon étudiant l'avait priée de me tenir pour pouvoir déplier la lettre, le mari sortit tout à coup de sa cachette et sauta sur le papier accusateur avec le visage d'un tyran de mélodrame.

A cette vue, la pauvre Amélie jeta un cri d'effroi.

Quant au jeune homme, il avait essayé de ressaisir la lettre, et une lutte s'engagea, mais un amant qui lutte avec un mari outragé perd

de sa force, par la raison qu'il n'est pas dans son droit. Il fut obligé de céder la place, d'autant plus que quelques personnes s'amassaient.

Mon étudiant, dans un pareil moment, ne s'occupait plus de moi, et j'étais resté aux mains d'Amélie.

Elle me tenait machinalement, et, pâle d'effroi et de confusion, elle cherchait à s'esquiver du lieu de la scène, mais son mari la rejoignit.

— Allons, lui dit-il, marchons vite chez le commissaire de police !

Cependant, comme la maison conjugale était la plus près, et que le mari avait un besoin excessif d'assouvir sa colère, il l'entraîna de ce côté. Ils ne furent pas sitôt rentrés au domicile qu'il l'accabla d'injures.

Quant à moi, on m'avait déposé distraitement dans un coin, et sans le faire autrement que pour se débarrasser d'une chose gênante.

Alors la jeune femme fit cette observation à son mari.

— Vous auriez pu, monsieur, éviter de faire du scandale ?

— C'était à vous, madame, de n'en point provoquer !

En parlant ainsi, son regard s'était porté de mon côté, et il m'aperçut. Je ne fus pas trop rassuré sous son regard ; cependant, je fis bonne contenance. Il me prit dans sa main, que je mouillai de mes larmes, et alors il reconnut que je n'étais pas le parapluie de sa femme.

— C'est le parapluie de votre amant, dit-il en serrant les dents avec rage, et en me serrant moi-même et me tordant avec tant de violence, que je crus qu'il allait me briser.

Le bourreau s'en prenait principalement à ma tête, que quelques amateurs trouvent fort originale, et aussi à ma canne. Je craignis pour ma tête : s'il m'avait pourtant défiguré ! Heureusement qu'il n'en fut rien. Quant à ma canne, elle résista courageusement à ses transports de fureur.

Ne pouvant me briser, toute sa colère se reporta sur sa femme. Vous le dirai-je, hélas ! j'en frémis encore d'horreur, il m'éleva en l'air et la frappa à coups redoublés, au point que

mes baleines en craquèrent. Puis il me rejeta brutalement entre un meuble et un lambris de l'alcôve.

Amélie, au moment où il la frappait, avait poussé des cris qui furent entendus de toute la maison.

On accourut, et l'on vit les marques de violence sur ses épaules et sur ses bras ; on connaissait depuis longtemps la mauvaise conduite de ce brutal et il fut emmené au violon.

Quant à moi, je pleurais de commisération dans mon coin et surtout de regret d'avoir, contre ma volonté, joué un si triste rôle dans cette affaire.

Ainsi se terminèrent les amours de mon maître et de son Amélie.

Le lendemain de cette scène, je fus renvoyé à mon jeune étudiant, qui continuait à faire des dettes. Personne n'étant venu me réclamer, je lui appartenais toujours.

Un jour qu'il avait besoin d'argent, il me vendit deux francs à un marchand d'habits, qui me revendit immédiatement trois francs cin-

quante centimes à l'excellent M. Pinson, qui ne fit nullement attention, lui comme son prédécesseur, à ma tète originale et d'un travail exquis.

IV

Le parapluie en était là de sa narration quand un enfant de six à sept ans, le fils de la maison, vint dans l'antichambre. Il l'aperçut qui séchait ses larmes dans l'angle de la muraille.

— Ah! fit-il joyeusement, le parapluie à M. *Sonson!*

Il se plaça à cheval sur lui comme sur un bâton et se mit à chevaucher ainsi au travers de la chambre, riant et gambadant de son mieux.

Le vieux parapluie, pris ainsi à l'improviste,

trembla quand il vit dans quelles mains il était tombé.

— Qu'est-ce que c'est donc, mon ami, lui demanda la plume, vous paraissez vous trémousser beaucoup?

— Ce n'est pas moi, ma chère, répondit-il; c'est un bambin qui s'est emparé de moi et qui s'en fait un jouet; il va peut-être nous martyriser tous deux, car les mains d'un enfant sont parfois terribles.

— C'est vrai, dit la plume, les enfants, malgré leur gentillesse, ne calculent point le prix de leurs actions, et leur turbulence a déjà causé la mort de bien des choses. Qu'allons-nous donc devenir, mon pauvre ami?...

— Pour le moment, ma chère petite, vous n'avez rien à craindre: tant que je resterai fermé, je vous protégerai; mais si malheureusement l'enfant s'avise de m'ouvrir, vous tomberez, et il pourrait bien vous écraser sous ses pieds.

La plume se remit à trembler de tous ses membres dans le sein du parapluie, en ce mo-

ment secoué par les transports de gaieté de M. Aymar Tréfort, le fils de la maison.

Ce que le parapluie avait prédit arriva. L'enfant eut la fantaisie de l'ouvrir, ses petites mains cherchèrent à en faire jouer le ressort, qui enfin céda, et ce furent de nouveaux jeux.

— Ma chère amie, dit le parapluie, qui commençait à s'attacher à sa petite protégée (c'est parfois si bon un parapluie), retenez-vous autant que vous le pourrez aux baleines de mon corsage, M. Pinson ne peut tarder à venir, il vous reconnaîtra et vous replacera sur son oreille.

En effet, quelques soies restées sur le dos de la plume se trouvèrent engagées entre les baleines du parapluie : ce fut pour elle une heureuse circonstance.

Cependant, elle avait beau se cramponner après son protecteur, elle sentit qu'elle ne pourrait résister longtemps aux gambades de l'enfant, et ses terreurs augmentèrent.

— Mon pauvre ami, dit-elle, je vois qu'il faut nous dire adieu ; je n'en puis plus, mes soies

glissent entre vos baleines, mes forces s'épuisent...

— Eh bien, ma toute belle, tâchez de voir où vous allez tomber ; ne vous avisez pas de choir sur le carreau ; tombez sur le nez du bambin : il vous verra et voudra bien certainement faire connaissance avec vous. Tout bien considéré, il vaut encore mieux être dans ses mains que sous ses pieds.

La plume profita du conseil, elle tomba sur la tête et ensuite se laissa glisser sur le nez de M. Aymar Tréfort.

— Qu'est-ce que c'est ? fit-il en la rattrapant au vol, tiens, c'est une plume comme j'en ai vu dans les mains de papa quand il écrit dans son cabinet ; si je faisais des bonshommes comme mon grand frère ?

Alors M. Aymar laissa le parapluie et ne s'occupa plus que de la plume ; il la plongea dans une écritoire et, muni d'une feuille de papier blanc, il se mit à faire un croquis du portrait de son père, mais un croquis délicieux, et il le surmonta de ces mots : *A mon papa.*

C'était quelque chose de surprenant de la part d'un enfant de sept ans; il ne fut pas nommé *Tréfort* pour rien, ce petit Aymar...

M. Pinson, qui avait vu Aymar aller dans l'antichambre, commençait à être inquiet sur son parapluie ; il dit adieu à son hôte, qui vint le reconduire.

Alors M. Tréfort père et l'honnête employé surprirent l'enfant dans son occupation.

Ils exclamèrent et admirèrent ; c'était presque miraculeux, l'enfant était un prodige et la plume une magicienne. On l'encadra, elle et le croquis.

M. Tréfort ne pouvait autrement faire honneur à la plume dont son fils s'était servi, plume qui venait de faire une chose si merveilleuse.

Il paraît que le petit Tréfort, depuis ce temps-là, fut toujours digne de son nom.

Quant au parapluie, il avait été remporté par M. Pinson ; mais bientôt le vieillard mourut et l'on fit une vente de son mobilier.

Le parapluie, à cause de sa canne terminée par une tête peu commune, attira les regards d'un amateur et devint un objet précieux. Il

fut vendu fort cher, et fait aujourd'hui l'ornement d'un cabinet d'antiquités.

L'histoire de la plume et du parapluie nous prouve qu'une bonne action n'est jamais perdue et que le talent est toujours récompensé.

HISTOIRE D'UN CHAPEAU DE FEMME

ET

D'UN LIVRE MANUSCRIT

Qu'elle était ravissante, là, sur ce guéridon, étalant, avec un laisser-aller de bonne compagnie, ses grâces et ses attraits!

C'était bien la plus élégante de tout Paris. La veille, aux vitres de son magasin, elle forçait à l'admirer.

Fine, mignonne, elle avait de l'esprit dans sa forme, elle en avait dans le nœud simple et gracieux qui l'ornait, dans les riches et élégantes plumes qui ondulaient à son côté.

Elle était jolie, cette petite capote (1), jusque dans ses moindres détails : c'était un véritable chef-d'œuvre de modiste.

Elle eût donné des tentations à toutes les dames de la cour.

Aussi faisait-elle les délices de sa propriétaire, la duchesse de Z..., charmante brune à l'œil fier, ravissante rose de serre à écussons armoriés; d'autant plus que la capote était un cadeau de son mari qu'elle adorait.

Quant au manuscrit tout poudreux, non loin d'elle, il était déjà vieux et il avait un aspect beaucoup moins séduisant, ne montrant que ses parchemins jaunes et flétris.

Il portait pour titre... Ma foi, quel titre portait-il ? Nous ne nous souvenons plus... Qu'importe, nous mettrons celui-ci : *L'Amour et les roses;* c'est assez burlesque, mais c'est frais et passablement fleuri.

Ainsi que nous l'avons dit, au premier abord, il était peu attrayant; cependant, si l'on pou-

(1) Coiffure d'autrefois.

vait embrasser d'un regard une œuvre littéraire comme un objet de mode, si l'on eût voulu l'ouvrir et le lire, ce manuscrit, il paraît qu'il recélait des merveilles : c'était un incomparable chef-d'œuvre.

Il avait été apporté la veille par le secrétaire du duc de Z..., jeune homme sans fortune, pâle et rêveur et d'une physionomie douce et spirituelle. C'était un poëte d'un grand talent, mais un talent ignoré, trésor encore enfoui dans les catacombes de la littérature parisienne.

On comprend qu'aux yeux de la jeune duchesse, l'objet de mode devait avoir infiniment plus de valeur que ces pauvres feuillets qui n'engageaient point à les lire.

Car il faut dire que le duc, ce jour-là, sollicité par son secrétaire de lire le manuscrit, avait rejeté cette corvée sur sa jeune femme, comptant sur elle pour cette complaisance.

Mais comment lire un manuscrit quand il y a tant de choses imprimées ?

La duchesse, bien qu'elle eût pu, ce jour-là, se dispenser d'aller à la cour, y était allée, rien

que pour mettre l'élégante coiffure qui devait faire valoir sa beauté et lui attirer des succès, et, à son retour, elle l'avait rejeté sur ce guéridon, non loin de l'œuvre littéraire encore en portefeuille.

Or, voici le dialogue qui s'établit entre *lui* et *elle*.

Nous devons dire auparavant que celle-ci était allée à la cour; elle revenait d'une réception de la duchesse d'Angoulême, et, avant que de s'aventurer avec un objet qui semblait si étranger à sa nature, elle se fit maintes réflexions.

— En quelle compagnie suis-je ici? se dit-elle, en regardant le manuscrit aux feuilles repliées, ainsi qu'une belle de jour qui se ferme la nuit, comme ayant horreur de l'obscurité, elle me paraît peu brillante comparée à celle que je viens de quitter. Moi, en compagnie de ce vieux parchemi-là, c'est le printemps et l'hiver réunis sur le même guéridon.

On voyait bien à quel monde elle appartenait, cette délicieuse petite capote : sortant de l'école

de la flatterie et du bon ton, elle voulait être souveraine de ce lieu. Elle était toutefois si gentille qu'on lui pardonnait sa vanité.

Le manuscrit, en effet, paraissait soucieux; cependant, il laissa un moment ses soucis pour admirer sa gracieuse petite voisine.

Mais, tout galant qu'il se promettait d'être avec elle, il prétendait bien aussi ne point se laisser marcher sur les feuillets.

Ce fut elle qui, la première, engagea la conversation; elle était gaie et causeuse : elle venait d'orner l'une des plus jolies têtes de la cour, où elle avait eu un brillant succès.

— D'où venez-vous, je vous prie, mon pauvre philosophe, avec votre air patriarcal? dit-elle au manuscrit; vous devez, bien sûr, sortir des doigts ridés d'un vieux savant qui vous aura admiré bien longtemps, lui tout seul, sous ses besicles?

— Vous vous trompez, ma charmante, lui répondit le manuscrit d'un ton plus galant que doctoral; mes pensées, au contraire, découlent d'une tête jeune et ardente comme celle que

vous avez caressée ce matin de vos frais attraits. J'ai été créé sous les doigts d'un beau jeune homme qui me façonna avec son cœur et son esprit ; je suis éclos sous les ailes brûlantes de sa vive imagination.

— Vraiment ! lui répondit la petite capricieuse de la mode ; vous pourriez bien, après tout, avoir quelque valeur ; seulement, c'est plaisant de vous l'entendre dire du bout de vos feuilles jaunies, cela fait l'effet d'une fanfaronnade de jeune homme tombant des lèvres pâles et flétries d'un vieillard.

Son compagnon, nous l'avons dit, ne se laissait pas facilement attaquer.

— Allons donc ! charmant bijou de fantaisie qui passera au premier jour, fit-il à la merveilleuse ; vos moqueries ne peuvent m'atteindre.

— Je vaux cinq cents francs, moi, repartit avec pétulance la fraîche et brillante coiffure, et vous, mon cher, pensez-vous valoir seulement cinq cents deniers ?

— Vous en parlez bien à votre aise, ma mignonne ; je suis, au contraire, pour l'éditeur qui

voudrait me lire et m'imprimer, d'une valeur inestimable, comme tout chef-d'œuvre.

Ce discours commençait à impatienter la petite capote, elle étouffait dans les fines épingles qui retenaient ses brillantes plumes et ses riches dentelles de Malines; elle eût voulu piquer et blesser au vif son voisin dans sa dignité de lettré, mais elle se contint. Et, soulevant le flot onduleux de ses blanches plumes qui moussait comme un flocon d'écume sous la brise qui passait par la fenêtre entr'ouverte, elle se contenta de lui dire :

— Eh! mais, est-ce que je ne vous semble pas, moi aussi, un chef-d'œuvre, et un frais chef-d'œuvre, car je suis faite d'hier?

— Oui, mais un chef-d'œuvre qui se flétrira comme une rose.

— Un instant, reprit-elle; si fragile que je vous paraisse, je pourrais vous intéresser, si je vous racontais mon histoire : je recèle en moi quelques aventures.

— Bah! dit le manuscrit, j'avoue que je ne serais pas fâché de connaître l'histoire d'une ca-

pote, si vaporeuse et si puérile qu'elle paraisse être dans sa forme et dans sa gracieuse désinvolture.

Celle-ci brûlait du désir de la raconter, mais comme elle s'estimait bien supérieure à lui, elle se garda pour la fin, comme le bouquet d'une fête.

— A tout seigneur tout honneur, mon bel inconnu, lui dit-elle avec ironie; puisque vous êtes si sublime, je dois vous céder le pas; daignez donc commencer, je me ferai une loi de parler après vous. — Comment prîtes-vous naissance? Il pâlit sur vos feuillets, n'est-ce pas, celui qui vous enfanta?

— Il travailla, sans doute, répondit son compagnon, qui voulut bien entendre raillerie avec son espiègle voisine, cependant il ne fit point trop d'efforts d'imagination pour me produire : l'esprit abonde sous sa plume, ses idées sont toujours remplies de justesse, mais parfois il s'arrêtait, rêveur, en pensant au moyen de me publier. Etant sans fortune, sans protection, il comprenait que c'était difficile, et bien souvent il lais-

sait là la plume et m'arrosait de ses larmes.

— Comment, il pleurait ! fit la petite capote en larmoyant elle aussi avec coquetterie dans les perles qui scintillaient comme des gouttes de rosée sur la branche de verdure et sur les boutons de rose qui ornaient sa passe. Ah! le pauvre jeune homme ! il est toujours pénible de voir pleurer un homme ; c'est ainsi que je l'ai entendu dire aux demoiselles du magasin.

Mais lui, sans s'émouvoir, reprit :

— Il paraît pourtant que mes feuillets sont un trésor pour l'humanité, mes pensées sont sublimes, mon style agréable et ma forme charmante !

— Ah ! votre forme charmante ! un peu moins que la mienne, toutefois ! interrompit gaiement la délicieuse coiffure.

— Ce que je recèle, enfin, continua le manuscrit, est frais comme les pétales d'une fleur ; c'est un bouquet de feu d'artifice ; chaque page contient une fusée, chaque phrase une étincelle.

— Ah! que vous êtes glorieux de votre personne, mon voisin!

— Moi? nullement. Pourquoi le serais-je? Ce n'est pas moi qui me suis fait, c'est mon auteur, et toute la gloire lui en revient.

— Ainsi, monsieur, vous avez la prétention de vous croire comme moi un véritable chef-d'œuvre? fit la petite capote en se gonflant dans ses plumes.

— Allons donc! il n'y a pas de comparaison à établir entre nous, ma toute belle, permettez-moi de vous le dire.

Mais laissez-moi continuer, je vous prie, mon histoire.

Depuis le jour où je sortis pur et correct de la plume de mon auteur et coloré des chauds reflets de son imagination, je voyageai d'éditeur en éditeur, et aucun, jusqu'à ce jour, ne voulut me lire.

— Il est bien extraordinaire, murmura l'interlocutrice en étouffant une envie de rire, qu'ils n'aient pas seulement cherché à s'assurer si vous êtes vraiment une œuvre à soulever le

monde, une œuvre qui doit passer à la postérité et profiter au genre humain.

— Mais, pardon, interrompit le manuscrit, je me trompe, quand je dis qu'aucun ne me lut. Si fait, un seul, mais ce fut pour mon malheur.

Il me trouva d'un mérite si supérieur qu'il en fut effrayé et projeta de noirs desseins sur moi, il complota de m'étouffer.

Voici ses réflexions quand il m'eut lu :

— Dieux ! si j'édite cette œuvre, les autres auteurs m'en voudront, ils ne m'apporteront plus leurs œuvres, cela va enfin me susciter un grand nombre d'ennemis, d'autant plus que cet auteur est pauvre.

Ici, sa petite voisine partit d'un éclat de rire dans sa fraise de dentelle.

— Si vous n'êtes pas fou, mon cher, s'écria-t-elle, vous êtes du moins pas mal infatué de votre personne.

A vous entendre, vous êtes une œuvre grande et sublime, aucune ne peut vous être comparée, votre auteur est un géant, soit !

Mais, permettez-moi de vous dire qu'il n'y

paraît guère; vous devriez au moins laisser échapper quelques-unes de vos étincelles, ne fût-ce que pour me démentir, moi et mon entourage.

— Hélas! dit son compagnon, replié sur lui-même et d'un air accablé, je ne brille qu'aux yeux et à l'imagination du lecteur, autrement je ne suis rien.

Il faut d'abord m'ouvrir et me lire, ma piquante voisine : on ne peut juger de la valeur d'un diamant sur son écrin.

Quant à vous, continua-t-il, permettez-moi de vous faire une observation. Vous êtes fort gentille, sans contredit, mais votre beauté est fragile, ma mignonne, il ne faut pas l'oublier.

Que votre maîtresse vous mette encore deux ou trois fois et elle vous remerciera de vos élégants services.—Non pas que je vous en veuille, au moins, ma chère petite, fit-il en modérant le ton, car il eût cru manquer à sa dignité en blessant un objet si puéril, vous êtes si fraîche et si gentille qu'on ne peut que vous admirer.

Ensuite, vous avez orné, ce matin, l'une des

plus jolies têtes de la cour et aussi des plus nobles et des plus spirituelles, et, aux yeux de bien des gens, cela vous donne une valeur incontestable.

— Vous êtes galant, mon beau philosophe, même jusque dans votre raisonnement, si dur qu'il soit pour moi, et vous parlez bien comme un livre. Mais, veuillez, je vous prie, continuer l'histoire de votre séjour chez l'éditeur.

— Eh ! mon Dieu ! il me rendit bien malheureux, allez; il me serra dans ses cartons en leurrant d'espoir mon auteur, en lui laissant entrevoir qu'il pourrait bien m'acheter et m'imprimer; mais il n'en avait point le désir.

Il me garda ainsi deux ans; je jaunissais et me sentais mourir dans cette obscurité.

Heureusement que mon auteur, fatigué du subterfuge, vint me reprendre.

Quant à lui, il avait autant souffert que moi pendant tout le temps de ma captivité. Il déplorait le sort de son enfant, qu'il avait créé au feu de son cœur, et par un souffle de son génie.

Il pleurait sur mes malheurs, car il ne savait

comment me donner l'essor pour acquérir cette gloire qui lui revient de droit.

Alors, il pensa au duc de Z..., il lui demanda sa protection, et je fus remis entre ses mains.

Mais le duc, prétextant qu'il n'avait pas le temps de me lire, me remit à son tour entre les mains de la duchesse, qui m'apporta sur ce guéridon ; et j'ignore encore quel sera mon sort.

Ainsi parla l'œuvre inconnue, qui rappela à son espiègle voisine qu'elle lui devait aussi le récit de ses aventures.

Vous voulez connaître mon histoire, mon pauvre manuscrit, si jaune et si flétri? elle aura du moins le mérite d'être plus fraîche et plus brillante que la vôtre, dit-elle, en s'admirant dans sa fraîche et légère parure.

Car elle n'en voulait point démordre, elle devait avoir infiniment plus de mérite que lui; comme un enfant gâté, elle jugeait de tout sur l'apparence.

Avec cela, elle était capricieuse et coquette comme une jolie femme. Sûre de plaire, elle ne

se mettait point en peine de la portée de ses boutades à l'égard du vieux manuscrit.

Mais laissons-la raconter son histoire.

— J'étais encore entre les mains de la charmante modiste qui m'inventa, dit-elle, quand vint dans notre magasin le beau duc de Z...

Le duc de Z... me fit l'effet d'être amoureux de ma jolie créatrice; il regardait ses doigts mignons qui couraient sur ma robe de dentelle et me paraient de fleurs.

Athénaïs (c'était son nom) se trouvait seule au magasin. Il voulut profiter de l'occasion pour baiser sa petite main blanche.

Mais l'espiègle, qui ne voulait point des chaînes d'un duc, si dorées qu'elles fussent, le railla d'une manière assez mordante.

C'était assez ; que dis-je, c'était trop ; pour le malheur d'Athénaïs, le duc se cabra comme un étalon de race.

Et pourtant, ce beau duc, continua-t-elle, n'était marié que depuis quelques mois à la plus jolie femme de Paris.

Cela ne l'empêchait pas de courtiser les jeunes

modistes; il chassait encore sur les terres des étudiants et des artistes.

Il venait au magasin dans l'intention de faire un cadeau à la duchesse; il me choisit pour elle, mais il s'éprit de la jeune fille qui venait de me finir.

Mais Athénaïs était sage, elle ne voulut point lui accorder la moindre faveur.

— Vous refusez, petite? lui dit-il en fronçant le sourcil.

— Je refuse.

— Savez-vous bien à qui vous parlez?

— Au duc de Z..., mais fussiez-vous le roi, que je refuserais encore.

— Quelle impertinence! se dit à part le duc.

Tandis que la petite modiste riait de la stupéfaction de son suprême adorateur.

Ce rire pouvait être fatal pour la fillette, j'en tremblais pour elle, car certain bouton de rose que vous voyez là sous ma passe m'avait déjà raconté l'aventure d'une petite fleuriste, qui avait failli être victime de l'un de ces beaux de la cour.

Le duc pria, sollicita, Athénaïs fut inflexible.

Alors, il prit de force le baiser qu'on ne voulait point lui accorder.

Sur ces entrefaites, la maîtresse du logis rentra, et elle les surprit.

Madame C... était rigide sur les mœurs. Le duc lui dit quelques mots à l'oreille, puis il sortit. J'ignore ce qu'il inventa, mais Athénaïs fut chassée à l'instant, c'est-à-dire qu'on lui laissa quelques jours pour chercher une place.

Celle-ci courut après le duc, qui s'apprêtait à monter en voiture.

— Comment, monsieur, lui dit-elle, ma maîtresse me croit coupable et vous ne me défendez pas? Vous avez assez d'ascendant sur elle, et, si vous lui disiez que je n'ai rien à me reprocher, elle me garderait; mais vous semblez lui dire, au contraire, que c'est moi qui vous ai provoqué. C'est mal, monsieur le duc; cette action vous portera malheur.

Celui-ci ne répondit point; il eut sur le visage une expression dure et malveillante et sur les lèvres un sourire de démon.

Il monta en voiture, et, savourant sa vengeance, il passa près de la pauvre fille, qu'il faillit renverser.

Athénaïs resta quelques instants à la même place, suivant machinalement des yeux la voiture jusqu'au détour de la rue; elle réfléchissait.

— Ah! monsieur le duc, se dit-elle ensuite, l'œil allumé par l'indignation, puisque vous vous vengez d'une petite ouvrière, je pourrais bien, moi, me venger d'un duc.

Elle fut tirée de sa rêverie par la voix de madame C..., qui lui réitérait l'ordre de me porter chez celle à laquelle j'étais destinée. La fillette, cette fois, ne se le fit pas répéter : elle avait son projet.

Au lieu d'aller directement chez la duchesse, elle prit le chemin de la rue du Cloître-Saint-Merri, où elle demeurait, monta dans sa chambrette et y entra avec moi. Puis, elle prit une écritoire, se mit à sa table et écrivit une petite lettre qu'elle cacha entre mes formes fluettes et les plis onduleux de ma robe de dentelle. Tenez,

là, tout près des plumes qui me caressaient de leur soyeux tissu.

Ce n'est qu'à son retour de chez la duchesse d'Angoulême que la jeune femme aperçut le billet que recélaient mes plis transparents.

J'ignore ce qu'Athénaïs avait écrit, mais il paraît que c'était dur, car la duchesse, en le lisant, rougit, ensuite elle pâlit, balbutia quelques mots sans suite ; une larme jaillit de ses yeux, elle l'essuya.

Puis, toute frémissante d'indignation, elle me jeta rudement sur ce guéridon, où elle semble m'oublier.

— Est-ce que la colère de la duchesse ne vous inquiète pas ? lui demanda le manuscrit.

— Oh ! bien peu, répondit-elle ; je suis si jolie et je lui sieds si bien qu'elle ne me gardera pas rancune. — Ah ! si je ne devais plus régner sur ses beaux cheveux noirs ni encadrer son noble et gracieux visage, je me flétrirais de douleur ; mais, Dieu merci, je ne changerai pas de condition.

— Vous êtes charmante, sans doute, ma chère

belle, interrompit le manuscrit, mais permettez-moi de vous dire, à mon tour, que vous êtes passablement orgueilleuse; j'ai pris, toutefois, un bien vif intérêt à votre récit : c'est pourquoi je vous dirai, au risque de vous désillusionner et même de vous déplaire, qu'il ne faut pas trop vous fier à votre beauté, et que colère de duchesse est quelquefois la mort d'une capote; on a vu des choses plus extraordinaires.

Il se tut et *elle* aussi. Le duc et la duchesse entraient dans le salon.

— Eh bien, ma chère amie, votre chapeau a-t-il eu tout le succès que vous en attendiez? demanda le duc à sa femme.

— Beaucoup plus que je ne le pensais, répondit celle-ci; c'est au point que je crains de me faire des jalouses. Mon mari aussi serait envié, il ferait fureur, même parmi des femmes d'un rang équivoque.

Et la fière duchesse fit entendre un petit rire tout imprégné d'amer dépit.

— Et pour ne point m'exposer à encourir au-

cune disgrâce, monsieur le duc, continua-t-elle, je le passe à ma femme de chambre.

— Quoi ! ce chapeau qui vous plaisait tant hier, et que vous n'avez encore mis qu'une fois ?

— Qu'y a-t-il d'étonnant ?

Elle appela Rosine.

La pauvre petite capote, pendant ce temps-là, faisait triste figure sur le guéridon, d'autant plus que la duchesse, en parlant ainsi, lui avait donné un coup si violent de sa main fine et mignonne, mais féroce en ce moment, qu'elle la déforma.

De ses ongles transparents, elle plongea aussi dans le riche et élégant ornement et lui enleva la plus soyeuse de ses plumes.

La capote s'affaissa sur le guéridon comme ne pouvant se résigner à sa décadence.

La camériste venait d'entrer.

— Rosine, je vous fais cadeau de *cela*, dit la duchesse en désignant du doigt la belle disgraciée ; elle ne me plaira plus maintenant que sur votre tête ; allez !

Et la jeune femme jeta sur son mari un regard empreint du plus profond mépris.

La pauvre disgraciée disparut avec Rosine, qui l'emporta triomphante.

Le duc, comme on le pense, fut affreusement blessé; il le fut au moins autant que la capote.

Il était pourtant bien sûr que la modiste n'avait rien dit en l'apportant : il s'était trouvé là au moment où elle la remettait aux mains de la femme de chambre, et c'était ce qui lui paraissait extraordinaire.

Certes, il ne pouvait prévoir que la vérité était sortie d'une des côtes du chapeau.

Ah ! s'il eût pu le savoir, la pauvre Athénaïs eût eu là une vilaine affaire; mais la duchesse, heureusement, garda son secret.

Or, la jeune femme, après qu'elle eut connaissance de l'infidélité de son mari, en conserva rancune.

Fière et belle duchesse, elle avait un cœur droit et ne pardonnait pas facilement une faute. Plus d'un beau de la cour cherchait à lui plaire,

mais elle dédaignait tous les hommages, se trouvant heureuse de l'amour de son mari.

Ce soir-là, furieuse contre tout le monde et contre toute chose, la charmante jeune femme se disait :

— Ce n'était pas mon jour de service aujourd'hui, et j'aurais pu me dispenser d'aller à la cour. — Que je m'en veux d'avoir mis sur ma tête, seulement une fois, cette maudite coiffure ! J'aurais, je crois, gagné davantage à lire ce manuscrit, malgré le peu d'attraits que ce genre d'occupation m'offrait.

Elle le prit sur le guéridon ; puis la belle duchesse pensa au jeune homme qui l'avait apporté.

— Comme il paraît triste, ce jeune homme, se dit-elle ; sa figure pourtant est bien douce et bien expressive ! M. le duc a vraiment tort de ne pas s'occuper de lui ; c'est son secrétaire, il le devrait par obligeance : on doit protection aux poëtes.

Et la belle dame d'honneur de la princesse devint rêveuse. Puis, dans ses rêveries, elle vit

encore passer ce beau jeune homme, si respectueux devant elle, et pourtant qui la regardait d'un air si tendre, qui tremblait à son approche et frissonnait au bruit de ses pas.

— Est-ce qu'il m'aimerait ? pensa-t-elle, car l'idée ne lui en était pas encore venue ; elle avait tant d'autres courtisans dans son monde, qu'elle n'avait pas eu le loisir de penser à ceux d'un rang inférieur.

Cette pensée, toutefois, ne lui fut pas désagréable ; protéger un jeune homme de talent, était pour la duchesse, qui commençait à entrer dans la vie, quelque chose qui lui souriait.

Et lorsque le poëte se présenta de nouveau, elle le reçut avec plus de bienveillance qu'à l'ordinaire, et lui promit de lire son ouvrage.

Quant à lui, il eût voulu se mettre aux genoux de son idole.

Elle lut le manuscrit ; c'était en effet un chef-d'œuvre, mais un chef-d'œuvre tout rempli d'elle ; elle y était retracée sous le nom d'une autre femme, on ne pouvait s'y méprendre.

Elle était aimée, il n'y avait plus à en douter.

Alors, elle aussi, elle aima le jeune poëte et le protégea.

Voici comment le duc de Z... perdit le cœur de sa femme, la plus jolie de Paris.

On dit qu'il en eut une peine extrême, sans compter le petit ridicule que cela lui attira.

Quant au manuscrit, il fut publié sous les auspices de la duchesse et eut un succès immense.

La chronique de ce temps dit, mais nous n'osons pas l'attester, qu'il rapporta deux cent mille francs à son auteur.

Cependant, nous obejctons qu'il n'y a là rien d'impossible ; un chef-d'œuvre publié sous les auspices des gens de cour peut bien avoir cette valeur.

Or, le manuscrit et la capote eurent tous deux, comme on le voit, un destin bien différent.

Car, nous devons dire, pour terminer, qu'ils se rencontrèrent encore une fois, et ce fut dans la boutique d'un libraire ; l'un, sous une reliure de prix, en format doré et de très-grande valeur ; l'autre, sur la tête grise d'une duègne.

La duègne entrait précisément chez le libraire pour acheter l'*Amour et les Roses*, riche volume. Il était marqué mille francs. La duègne s'approcha pour le regarder.

La capote connaissait ce titre, mais elle ne reconnaissait plus le manuscrit, maintenant, sous cette riche reliure.

Quant à lui, il eut bien de la peine à reconnaître son ancienne voisine du guéridon, tant elle était flétrie ; elle paraissait aussi vieille que le visage qu'elle encadrait.

La duègne la tenait de Rosine qui l'avait trouvée trop fanée pour elle.

Alors l'ouvrage pavoisé de la formidable étiquette *mille francs*, parla à l'oreille de la capote pendant qu'elle était penchée sur lui.

— Eh ! bien, ma chère, lui dit-il, que devenez-vous par le temps qui court? Quant à moi, vous le voyez, je vaux mille francs ! Et vous, pensez-vous toujours valoir cinq cents francs? Ah ! ma pauvrette, c'est vous, aujourd'hui, qui ne valez pas cinq cents deniers! Eh! je vous l'avais prédit, vous aviez la première place sur le gué-

ridon, mais il n'a fallu qu'une chiquenaude de duchesse pour renverser votre gloire et flétrir vos atours.

— Vous avez raison, dit d'un air refrogné celle-ci, qui reconnut enfin son partenaire du guéridon; vous parlez comme l'Ecriture, mon bel illustre, et nous réalisons à nous deux cette parabole : Les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers.

L'*Amour et les Roses* et la capote quittèrent ensemble la boutique du libraire. La capote grimaçant dans sa forme défaite sur le visage ridé qu'elle recouvrait, le livre brillant et triomphant sous le bras de la vieille, car il s'en alla pour être lu le même soir chez l'ambassadeur de ***.

FIN DE L'HISTOIRE D'UN CHAPEAU DE FEMME
ET D'UN LIVRE MANUSCRIT.

Cette nouvelle a paru dans le *Journal pour toutes*, le 2 juillet 1865.

LE BOUTON D'OR QUI PARLE

CONTE

Accourez, jeunes garçons et jeunes filles, venez prendre place autour de moi. Le moissonneur vient de rentrer sa dernière gerbe ; les travaux des champs sont finis.

Le soleil se couche derrières les grands hêtres, et, passant ses derniers rayons par les éclaircies du feuillage, vient semer ses paillettes d'or sur nos fronts. L'heure du repos a sonné. Déjà le ménétrier se dispose à partir, et, avant que la danse ne nous appelle sous les coudriers, entendez une histoire.

Ainsi parlait le beau Raymond aux garçons et aux filles du hameau, rassemblés autour de lui.

Raymond était un jeune villageois de haute taille, aux allures dégagées, à la mine fière, à l'œil vif et hardi.

Il était jardinier fleuriste ; c'était lui qui faisait le jardin du château. On le regardait avec quelque déférence, car il était aussi botaniste, et on le disait très-savant dans cette science.

Chaque soir, il rassemblait les villageois sous l'ombrage et leur contait des histoires. Et le beau conteur, bien souvent, par ses récits amusants, leur faisait oublier la danse, ce plaisir favori des jeunes garçons et des jeunes filles.

— Viens t'asseoir près de moi, ma jolie fillette, dit encore Raymond, en attirant vers lui la gentille Annette, qui fixait sur lui ses beaux yeux bleus. — Tu vois, ma mignonne, ces fleurs que tu aimes et qui embellissent ton corsage, sais-tu que je suis initié à leurs mœurs et à leur caractère, qu'elles me parlent, et que, si je voulais, elles me diraient les secrets de ton cœur ?

Annette rougit et baissa les yeux sous le re-

gard du beau villageois ; puis, les relevant timidement :

— Est-ce que les fleurs parlent ? demanda-t-elle ?

— Est-ce que les fleurs parlent ? firent, comme un écho, toutes les jeunes filles.

— Quand on veut les faire parler, sans doute, répondit le jeune homme.

— Ah ! contez-nous cela, monsieur Raymond, dirent-elles d'un commun accord.

On s'assit sur le gazon, autour du beau conteur, et Raymond commença ainsi :

— C'était par une belle soirée. Quelques jeunes gens parcouraient les allées sinueuses d'un bosquet, et savouraient avec délices les premiers beaux jours du printemps.

Les rayons du soleil couchant jetaient un doux reflet sur les arbres, et quelques fleurs, ouvrant leur calice, se balançaient au vent du soir.

Cependant, un papillon, aux ailes fines et veloutées comme les pétales d'une pensée, vint bientôt animer le parterre.

En ce moment, l'un des promeneurs, tombant dans la rêverie, ralentit le pas, et son regard s'arrêta d'abord avec distraction sur le parterre ; mais bientôt ce gracieux tableau fixa son attention. Il laissa ses compagnons et resta seul dans cette partie du bosquet.

Il vit le papillon et prit plaisir à suivre des yeux le petit inconstant, qui, volant d'une fleur à une autre, venait de se poser sur un narcisse éclatant de blancheur.

Le narcisse, dans sa courbe gracieuse, semblait protéger, en même temps que regarder avec amour, une petite marguerite du printemps qui s'ouvrait simple et sans artifice à ses pieds.

Bien qu'humble et modeste, car elle touchait la terre, la marguerite était fine et rusée dans ses pétales menus et serrés, mutine et charmante dans sa modestie, dans son humilité.

L'amant des fleurs, dans son vol capricieux, effleura de son aile la tête ronde et mignonne de la petite marguerite, qui, fraîche et gentille sur son coussin de verdure, sourit à ce baiser, sans

cesser, la coquette, d'envoyer ses reflets purs et rosés au narcisse, son galant voisin.

De la marguerite, le charmant étourdi vola, sans distinction de rang, sur une anémone double, cette reine du printemps qui brillait du plus pur éclat, cachant modestement, au fond de son calice, sa couronne idéale.

Continuant ses évolutions, le papillon, passant par les éclaircies du feuillage, se posa sur un bouton d'or qui s'ouvrait sous des rosiers sauvages, qui l'entouraient de tous côtés et lui formaient comme une délicieuse habitation.

Le promeneur suivit pendant quelques instants son vol. Puis, l'ayant perdu de vue, il se pencha sur les fleurs, choisit parmi elles, et commença à se faire un bouquet.

Il en avait déjà fait ample moisson, lorsque son regard tomba encore une fois sur le bouton d'or, qui scintillait sous son berceau de verdure comme un petit rayon de soleil qui se serait fait un passage par quelque trouée imperceptible du feuillage, pour venir prendre possession de ce charmant réduit.

Il semblait ainsi, séquestré dans sa verte prison, se soustraire à tous les regards.

Le jeune homme s'avança pour le cueillir, mais les rosiers protecteurs ne parurent pas vouloir consentir à céder leur hôte, car ils griffèrent la main audacieuse qui cherchait à s'en emparer.

— Ah! ah! fit le promeneur en regardant sa blessure, voilà une petite fleur qui n'est pas facile à cueillir!

Et il allait passer outre, quand il se sentit retenu par la jambe ; c'était son pantalon qui se trouvait pris dans le buisson épineux.

Pendant qu'il cherchait à se débarrasser, il entendit derrière lui un rire fin et moqueur. Il se retourna, mais il ne vit rien que le bouton d'or, agité par la brise, qui se balançait d'un petit air coquet et provocant dans sa maisonnette de verdure.

— Tiens! fit-il, est-ce que le bouton d'or rit?

— Pourquoi pas? repartit le bouton d'or.

Le promeneur resta stupéfait, le bouton d'or lui parlait.

— Puisque tu parles, mon joli bouton d'or, dit-il, quand il fut revenu de sa surprise, dis-moi pourquoi tu es si difficile à cueillir ?

— Et toi, pourquoi veux-tu me cueillir ?

— Parbleu ! pour le plaisir de cueillir une fleur !

— Passez votre chemin, mon beau monsieur, on ne me cueille pas pour si peu de chose.

Le jeune homme se retira et cueillit la fleur voisine. Ce que voyant, le petit bouton d'or fut un peu désappointé.

— Je ne voulais pas qu'il me cueillît, se dit-il, mais je n'aurais pas voulu non plus qu'il en cueillît une autre.

Il était despote, ce petit bouton d'or ; il n'aurait pas voulu que le promeneur eût aucune fleur en sa possession.

Celui-ci, cependant, ne se faisait pas faute d'en moissonner sur son passage.

Et, tout en aspirant le parfum de celle qu'il venait de cueillir, il jetait encore un regard de regret sur cette autre aux pétales dorés qui lui donnait des tentations.

— Tu me reviendras ! pensa le bouton d'or.

En effet, le jeune homme revint sur ses pas.

— C'est qu'il est charmant, ce petit bouton d'or qui parle, se dit-il, il est le seul du parterre et il ferait très-bon effet dans mon bouquet.

Irrité par les difficultés, et aussi par la légère douleur qu'il ressentait encore à la main, souvenir récent de l'espièglerie dont s'était rendu coupable l'entourage pointilleux de la fleur qu'il désirait, il prit de l'humeur.

— Maudite petite fleur qui m'as déchiré la main, fit-il, tiens, tu fais peut-être aussi bien de ne pas te laisser cueillir, car, si je te tenais, je crois que je te briserais.

— Pour une égratignure, vous faites bien du bruit, lui dit le bouton d'or. Pourquoi vous fâchez-vous ainsi ? Vous aimez sans doute les fleurs, puisque vous en faites un bouquet ; eh bien ! puisque vous les aimez, il ne faut pas les briser.

Non pas que je veuille vous détourner de les cueillir, loin de là : il est des moments où moi-même je ne demanderais pas mieux qu'à l'être,

car si ce n'étaient quelques rossignols que j'entends chanter le soir, je m'ennuierais passablement sous ces broussailles.

Cependant, si l'on me cueille, j'y mets une condition.

— Laquelle ? demanda le promeneur.

— Celle d'aller prendre ma place parmi les autres fleurs, dont on a fait ample moisson pour le bal de ce soir, qui doit avoir lieu dans le salon voisin. Après cela, mon beau querelleur, cueillez-moi si vous pouvez. Et si vous ne vous dépêchez, il passera bien par ici quelques beaux messieurs qui enlèveront, à votre barbe, le petit bouton que vous convoitez.

— Qui donc t'a dit qu'il dût y avoir un bal ? demanda encore le promeneur.

— Est-ce que je ne l'ai pas entendu dire aux jardiniers qui sont venus ce matin dépeupler ce parterre et m'enlever mes compagnes, malgré les larmes de quelques-unes ?

Le jeune homme regardait, avec un plaisir mêlé d'admiration, cette petite fleur qui lui parlait, avec quelque raison, des choses d'ici-bas,

et dont la voix, aux intonations mélodieuses, révélait cependant le caractère d'un autre monde idéal.

— Allons, tu iras au bal, lui dit-il, séduit; mais, alors, ne pique pas et laisse-toi cueillir.

— Dame ! c'est à vous de trouver un moyen d'enlever ces épines; il ne s'agit que de bien vous y prendre, et vous ne serez pas piqué.

La difficulté excite les désirs. Elle était si gracieuse ainsi, balancée par le vent, il y avait tant de poésie dans sa petite tête aux couleurs étincelantes, aux tons chauds et dorés, qu'elle devint de plus en plus attrayante aux yeux du promeneur.

Et puis, je ne sais quelle fantaisie passa par la tête de celui-ci : lui, qui s'occupait spécialement de botanique, se prit tout à coup d'une belle passion pour cette plante.

Il lui vint un grand désir d'étudier cette fleur si frêle et si gentille. Il désirait beaucoup en connaître les mœurs et le caractère. La nécessité donne des idées.

Il courut à la cabane du jardinier, prit un us-

tensile, et, revenant près d'elle, il eut bientôt enlevé l'obstacle qui l'en séparait.

Pendant cette opération, la fleur tressaillit sur sa tige. Elle fut surtout bien agitée quand, les murailles de sa prison tombées, elle se vit à découvert aux yeux de ce tentateur qui lui promettait les plaisirs d'un bal et la nouveauté d'une autre existence.

Celui-ci se pencha sur elle et enfin la cueillit. Il admira d'abord son coloris frais et éclatant. Puis, la main hardie du jeune homme, avide de connaître, s'avançait déjà sur la corolle pour en écarter les pétales et admirer leurs délicates ciselures; mais, elle, elle jeta un petit cri d'effroi.

— Tout beau! mon joli promeneur, fit-elle; quel est ce goût subit pour la botanique, je vous prie? je ne vous savais pas si entiché de cette science.

Vous autres, hommes, vous appelez cela une qualité, mais nous autres, fleurs, on nous permettra de l'appeler un défaut.

Nous sommes fragiles, comme vous le savez, et vos doigts, si doux qu'ils soient, pourraient

me briser en me touchant.— Allons, gentil herboriseur, retirez-les, s'il vous plaît. Et, ma foi, tant pis pour la science, je permets de cueillir et non d'étudier.

Et puis, je vous demande s'il serait joli d'aller au bal avec quelques pétales de moins ? Mes compagnes se moqueraient de moi. — Je t'en prie, fais-moi entrer dans ce bal pure et intacte, et avec tous mes pétales.

Le jour tombait, et la fleur était si gentille en lui parlant ainsi, elle inclinait avec tant de coquetterie sa petite tête dorée sur son sein, que, malgré sa passion pour la science, il fut vaincu et entra avec elle au salon.

Elle pâlit à son entrée dans le bal. Sortant de son parterre, déjà devenu sombre, elle crut que le soleil avait quitté la voûte céleste pour venir éclairer ce salon, tant il était resplendissant de lumières.

Elle prit place parmi ses voisines du parterre et aussi d'autres plantes qu'elle ne connaissait pas.

Cette petite fleur, si simple et si gentille, se

trouvait tout heureuse de cette vie nouvelle et n'avait de voix et de pensées que pour celui qui l'avait tirée de son buisson d'épines pour la conduire dans ce monde si attrayant : elle lui donnait toute son âme.

Elle le regardait dans cette foule remuante de brillants cavaliers et de beaux danseurs qui semblaient les papillons de cet autre parterre.

Le bal était dans toute sa splendeur ; quelques fleurs, fatiguées par l'atmosphère devenue brûlante, inclinaient mollement leur calice. Il revint bientôt près d'elle, et, l'enlevant du bouquet où elle se tenait, il la laissa briller dans ses doigts. Elle sourit de plaisir, et, de sa voix caressante, elle lut dit :

— Tu ne sais pas, mon gentil ami, quel joli caprice me passe en ce moment par la tête ? Je voudrais bien être là, tout près de toi, sur ton sein. Laisse-moi, je te prie, tout le reste de la nuit, parer ta boutonnière. Ne veux-tu point m'accorder cette faveur ?

Pour toute réponse, le jeune homme la mit à

sa boutonnière. Elle reflétait, douce et charmante, sur l'habit noir du beau danseur.

Cependant, cela lui donna de nouveau un désir plus vif de la connaître.

— Chère petite, lui dit-il, laisse-moi lire dans ton calice, pour en admirer la forme et les fines dentelures.

— Allons, dit-elle en soupirant, il paraît, mon joli botaniste, que vous tenez toujours à votre science.

Et la fleur mignonne s'inclina, triste et pensive, et cherchait à se consoler en se parlant ainsi :

— Il est dans la destinée de certaines plantes d'être cueillies et étudiées, il faut bien se résigner et faire quelque chose pour la science.

Après tout, je ne suis peut-être pas tant à plaindre; je dois, au contraire, remercier le ciel de n'être pas tombée aux mains décharnées de quelque vieux savant à figure décrépite. Et puisque le sort a décidé que je serais herborisée, autant l'être par les jolis doigts de ce jeune homme.

— J'y consens, dit-elle, je veux bien me rendre à tes désirs; c'est dans l'intérêt de la science sans doute, mais c'est aussi pour l'amour de toi, mon beau danseur. Mais surtout ne va pas m'en faire repentir; ne me fais pas regretter mon joli bosquet au frais ombrage, ni mon petit parterre si coquet, si bien dessiné.

Elle se tut; puis, elle reprit en pâlissant :

— A étudier la fleur, on la fait bien un peu souffrir; si pourtant j'allais mourir! fit-elle en frissonnant.

Et la pauvre petite semblait encore demander grâce.

— Eh bien! lui dit-il, tu mourras peut-être, mais pour ressusciter plus belle.

Et il avait, en lui parlant ainsi, des accents si persuasifs, qu'elle le crut et s'abandonna aux mains du joli botaniste. . . . .

. . . .

A cet endroit de son récit, le malin Raymond s'arrêta.

— Eh! bien, demandèrent les jeunes filles, que devint le bouton d'or?

— Eh bien! répondit Raymond, le botaniste ne trompait pas, il mourut pour ressusciter plus beau; de simple qu'il était, il est devenu double et il habite les serres.

— Est-ce que vous l'avez, monsieur Raymond? demanda naïvement Annette.

— Certainement que je l'ai, je le tiens de M. Florvalle, le promeneur qui l'a découvert et qui l'a apporté au château.

— Où donc est-il? demanda encore Annette, oh! que je voudrais le voir!

— Il est là, dans ma serre, répondit le jeune homme en désignant de la main un bouquet d'arbres par les éclaircies duquel on apercevait un pavillon rustique.

— Prends garde, ma fillette, dit alors la petite Louison à l'oreille d'Annette, qui s'était rapprochée de Raymond en lui demandant ingénument de lui montrer le bouton d'or qui parle, Raymond nous conte des histoires, mais il conte aussi fleurette aux filles, et le petit bouton d'or

pourrait bien en être une qu'il te conte là ; défie-toi du beau fleuriste. . . . .

A ce moment, on entendit le son du tambourin. Alors, les villageois entraînèrent assez loin les jeunes filles, et la danse commença.

Seule, Annette resta avec Raymond. Le son du tambourin se perdait en faibles échos dans la vallée, on n'entendait plus que le cri de l'insecte se mêlant au bruit d'un petit ruisseau qui gazouillait à leurs pieds, courant follement dans la campagne et caressant de son filet de cristal le velours vert et luxuriant des mousses qui l'environnaient.

Raymond parla bas à Annette, puis, se prenant par la main, ils sautèrent le ruisseau et disparurent derrière le feuillage, comme deux oiseaux regagnant leur nid.

. . . .

La lune éclairait la campagne, tout était calme et silencieux ; seule, Annette redescendit la colline le front baissé, le regard humide ; la fleur avait disparu de son corsage.

Elle oublia la danse, entra dans le vallon et prit le chemin du village.

Depuis, on la vit triste et pensive, la démarche lente et le front soucieux. Elle s'en allait au plus profond du bois pleurer l'amour du beau Raymond, qui lui était devenu infidèle.

Et la pauvre petite disait aux jeunes filles, ses compagnes :

— Ne vous défiez point des fleurs, elles ne diront point vos secrets, mais defiez-vous du beau Raymond et gardez-vous d'entrer dans sa serre.

FIN DU BOUTON D'OR QUI PARLE.

UNE ANECDOTE

SOUS LE PREMIER EMPIRE

Napoléon Ier possédait un grand génie militaire et il aimait la guerre, mais ce goût chez lui était poussé trop loin, car il a enlevé bien des citoyens à la France. Cependant, il a fait quelques bonnes actions dans sa vie, entre autres celle de protéger les artistes.

Un jour, en se promenant sous les arbres de Saint-Cloud, il aperçut une robe blanche.

Une robe blanche sous les arbres faisait souvent rêver l'empereur. Il s'approcha de la personne au vêtement blanc.

C'était une toute jeune fille de quinze à seize ans, petite de taille et de physionomie fine et agréable.

Elle était occupée à dessiner la façade du beau château qui se trouvait devant elle.

Tout entière à son travail, elle n'entendit pas que quelqu'un venait de s'approcher, car l'empereur était arrivé bien doucement, et regardant par dessus son épaule, il vit ce qu'elle faisait.

— Eh ! quoi ! lui dit-il, vous voulez bâtir à vous seule ce grand château sous votre crayon ?

La jeune fille n'avait jamais vu l'empereur.

— Ah ! vous m'avez fait peur, dit-elle en tressaillant au son d'une voix près d'elle.

Et en se retournant ses lèvres s'entr'ouvirent dans un fin sourire qui laissa voir deux rangées de perles blanches.

— Ce que vous entreprenez là, reprit l'empereur, sera long et difficile ; pourquoi ne faites-vous pas plutôt cette jolie petite maison rustique avec le jardinet qui l'entoure, perchée là-haut

sur cette colline ? c'est quelque chose de pittoresque.

— Bah ! répliqua la jeune fille avec un petit rire frais et argentin, j'en ai déjà bien fait des maisonnettes ; mais, demandez donc à l'empereur pourquoi il ne se contente pas de conquérir un village : il veut conquérir des royaumes parce qu'il s'en trouve capable et qu'il veut aussi acquérir plus de gloire.

Cette repartie plut à l'empereur, il oublia pour un moment ses grands projets de bataille pour sourire au visage jeune et riant qu'il avait devant lui.

— Mais, dit-il, c'est pour le bonheur de la France qu'il travaille ?

— Ah ! Et pour sa propre gloire aussi !

— Et vous vous modelez sur lui ?

— Dame ! n'est-il pas notre maître à tous ?

— Vous voulez aussi acquérir de la gloire ?

— Pourquoi pas !

— Vous n'avez donc jamais vu l'empereur ?

— Jamais !...

— Est-ce que vous n'y avez pas essayé quelquefois ?

— Si fait, mais il y a toujours tant de monde quand il passe, et je suis si petite... je voudrais pourtant bien le voir.

Et, tournant le dos, elle se remit à travailler.

L'empereur tenait dans ses doigts une petite fleur de laurier rose, qui lui échappa et tomba sur le dessin de l'artiste.

Celle-ci l'écarta de la main, la fleur alla se loger dans la crevasse d'un tronc d'arbre qui se trouvait non loin de là.

— Enfin, vous vous sentez donc capable de faire ce grand tableau, lui demanda-t-il d'une voix douce, mais avec ce ton d'autorité qui lui était naturel, et qui pour un moment arrêta le sourire sur les lèvres fraîches de l'artiste. — Et puis, que prétendez-vous en faire ensuite ?

La jeune fille soupira.

— Ah ! dit-elle, je voudrais bien qu'il fût placé à Paris dans une des galeries du Louvre.

— Mais encore, quand sera-t-il fait ?

— Dans deux mois, je présume.

Cette jeune fille appartenait à un modeste rentier de Saint-Cloud, elle était très-habile dans sa profession, mais elle ne retirait aucun fruit de son travail.

Le lendemain, l'empereur passait au même endroit accompagné de ses aides de camp et de quelques généraux. L'artiste était encore à son poste. Au bruit du galop des chevaux, elle quitta son crayon pour regarder les cavaliers qui s'avançaient. Quelques passants sur la route criaient : *Vive l'Empereur !*

Elle reconnut dans le grand homme son promeneur de la veille. Elle devint rouge et tremblante, car l'empereur s'était approché d'elle.

— Hé bien ! jeune fille, lui dit-il, achevez votre tableau, et dans deux mois il sera au Louvre.

— Oh ! Sire, merci, dit-elle en joignant les mains.

Et prenant la fleur de laurier rose qui se trouvait encore sur le tronc de l'arbre, elle la porta à ses lèvres en disant : *Elle ne me quittera jamais.*

L'empereur repartit au galop.

Deux mois après, le tableau de l'artiste était au Louvre ; elle recevait, en outre, une inscription de rente de douze cents livres sur la caisse du gouvernement. Elle se fit une profession de la peinture et acquit quelque fortune. L'empereur avait acheté le tableau.

ÉPISODE D'UNE FÊTE PUBLIQUE A PARIS

L'intérieur d'un restaurant. — Le Monsieur et le tourbillon de poussière. — La dame aux joues rouges et la dame aux joues pâles. — La poire et la pomme. — La Tentation de saint Antoine. — Proserpine et sa tête. — Retour d'un feu d'artifice.

Les fêtes publiques à Paris sont toujours très-belles, mais il n'est pas donné à tout le monde de les voir.

Heureux ceux qui sont assez braves pour se mêler à la foule sans craindre d'être étouffés.

Il y a quelques années, trois dames et moi, nous allâmes voir celle du 15 août, mais, comme tant d'autres, nous en revînmes harassées de

fatigue et n'ayant presque rien vu, si ce n'est beaucoup de monde et beaucoup de poussière.

En rentrant en ville, nous allâmes dîner dans un restaurant du boulevard, où nous nous amusâmes plus qu'aux Champs-Elysées. Les jours de fête, on voit quelquefois de singuliers personnages dans les restaurants.

Il y avait foule ; les garçons couraient, se trémoussaient, et ne savaient auquel entendre.

Nous nous plaçâmes à une table, près d'un monsieur qui ne mangeait pas, bien qu'il en eût le désir, et nous demandâmes notre potage.

— Mesdames, nous dit ce monsieur, si vous devez l'attendre aussi longtemps que moi, il faut vous armer de patience : voilà bien une demi-heure que j'attends le mien, il serait pourtant fort à propos qu'il m'arrivât.

Ce monsieur, en nous parlant ainsi, avec sa figure longue et blême et ses grands yeux, pouvait donner quelque inquiétude.

Il avait, en outre, une grande bouche, de grandes dents, de grands bras... Nous pensions

au *Chaperon rouge* et nous croyions voir compère le loup.

Heureusement qu'on lui apporta son potage et à nous le nôtre.

Près de ce monsieur en était un autre qui attendait avec plus de patience; il en était à son sixième plat. Ce monsieur se disait mal portant, il buvait de l'eau de seltz pour s'exciter l'appétit.

Bientôt, nous vîmes arriver un monsieur accompagné de deux dames. Ces trois personnes prirent place à une table voisine de la nôtre.

L'une des dames avait une figure pâle et délicate, tandis que sa compagne, comme pour établir un contraste, avait une figure large et les joues très-colorées.

On aurait dit qu'elles étaient peintes, et peintes par un très-mauvais barbouilleur. C'était une couche épaisse de diverses nuances de rouge, d'un effet peu agréable, et qui ne s'harmonisait nullement avec les malencontreux accroche-cœur qui se trouvaient dessus, et qui semblaient

bien malheureux, les pauvres petits, de ne pouvoir rien accrocher du tout.

Les dames maugréaient; elles revenaient de la fête et n'en rapportaient, comme nous, que beaucoup de fatigue et de poussière.

Le monsieur, au contraire, paraissait très-satisfait, ses traits exprimaient le ravissement, sa figure était béate, il semblait être sous le charme de quelque spectacle merveilleux qui le transportait à quelque septième ciel. Il trépignait d'aise sur sa chaise.

— Ah! Dieu! disait-il, quel beau tourbillon de poussière! Non, de ma vie, je n'ai vu plus beau tourbillon de poussière!

Les dames n'étaient pas de son avis, elles grondaient en disant qu'elles auraient mieux aimé voir les joûtes sur l'eau.

Ce qui n'empêcha pas leur compagnon de continuer ses exclamations.

Nous admirions ce monsieur, qui était venu pour voir la fête et qui était si heureux de n'avoir vu qu'un tourbillon de poussière; nous

lui accordions vraiment beaucoup de philosophie.

— Sapristi! répétait-il, quel beau tourbillon de poussière!

Et il regardait dans la salle pour voir s'il ne rencontrerait pas un amateur pour s'enthousiasmer avec lui; n'en trouvant point, il continua à s'enthousiasmer tout seul.

Le front dans la main, il méditait sur son tourbillon de poussière et oubliait de manger son potage.

Ce monsieur, pensions-nous, fera un poëme épique, ou bien très-drolatique, sur ce tourbillon-là.

— Mon cher Isidore, dit la dame aux joues pâles, mangez-donc votre potage.

M. Isidore ne bougea pas, il semblait en extase.

— Mais, mon cher Isidore, dit à son tour la dame aux joues rouges, mangez donc votre potage!

M. Isidore sortit de son extase et se décida à manger son potage.

Il faut avouer, nous disions-nous, qu'il est des gens heureusement doués. Ainsi, ce monsieur courait à une fête, il cherchait un plaisir, ne trouvant pas celui qu'il cherchait, il prend celui qui lui tombe sous la main, il saisit au vol le premier tourbillon de poussière venu, le gobe au passage et le savoure avec d'ineffables délices.

Nous fûmes tirées de nos réflexions par la vue d'une autre personne, que nous n'avions pas encore remarquée, bien qu'elle méritât toute notre attention.

C'était une dame dont la tête longue, sur un cou long aussi et très-mince, dominait toute la salle.

Elle avait avec cela un front proéminant, des yeux à fleur de tête et les pommettes des joues très-saillantes.

Mais le bas de son visage était tellement effacé qu'on ne pouvait trop le définir.

En un mot, et pour mieux en donner l'image, c'était une tête en forme de poire, dont le cou si mince formait la queue et complétait l'illusion.

Cette dame, du reste, paraissait très-fière de sa tête; elle la promenait majestueusement sur ses épaules en regardant autour de la salle et semblait dire à tout le monde : — *Je vous défie d'en avoir une pareille!* — J'étais bien de son avis.

Pour surcroît d'agréments, elle venait de manger un potage à la julienne, et il paraît qu'en soufflant son potage un malencontreux petit bout de carotte avait volé étourdiment sur le bout de son nez, et y était resté, ce qui achevait de donner à sa physionomie quelque chose de burlesque et d'excessivement original.— Vrai, ce petit bout de carotte ne gâtait rien.

Cette dame avait aussi dans tous les mouvements quelque chose de l'automate, et son cou mince, lorsqu'elle tournait la tête, semblait se mouvoir comme par ressorts.

Elle nous rappelait un petit théâtre de marionnettes où nous avions conduit nos enfants quelques jours auparavant.

On y donnait la *Tentation de saint Antoine.* Dans cette pièce Satan envoie Proserpine sur la

terre pour tâcher de séduire le bon saint Antoine dans son ermitage.

Mais que peut une femme de bois contre un saint de même nature? Satan y perd ses jongleries.

C'est en vain que Proserpine déploie tous ses prestiges de séductions, qu'elle fait mouvoir ses bras l'un après l'autre, et quelquefois tous les deux ensemble. C'est en vain qu'elle dit une foule de belles phrases avec une masse de belles fautes, qu'elle fait aller sa tête de droite et de gauche avec des mouvements vifs et censés très-séducteurs.

Ce sont gentillesses en pure perte : saint Antoine reste de bois; il ne veut pas regarder, il ne veut pas être séduit.

Cependant, si toutes ces gentillesses sont perdues pour saint Antoine, elles ne le sont pas pour le public, lui, qui veut bien regarder et qui a vu.

— *V'là-t-il qu'elle fait sa tête!* dit un jeune garçon derrière nous.

En effet, Proserpine fit sa tête, et elle la fit si

bien que, par un incident étrange, cette tête, au lieu d'aller de droite et de gauche, comme cela se fait naturellement, fut un moment placée de façon que le nez de Proserpine se trouvait du côté de son dos.

Il paraît que le machiniste s'aperçut de sa distraction, et, soit qu'en voulant la réparer il y mît trop de pétulance, il y eut un autre moment où la tête de Proserpine fit plusieurs tours sur elle-même ; elle tournait sur ses épaules comme une toupie d'Allemagne.

C'était drôle, mais ce n'était pas joli. Est-ce à cause de cela que saint Antoine ne fut pas séduit? toujours est-il que la tête de Proserpine, tournant ainsi, ne fit nullement tourner la sienne ; il n'en devint que plus rebelle, et continua, tout simplement, de tourner le dos à la divinité de l'enfer.

Satan, voyant qu'il ne peut allumer aucun incendie dans le cœur de saint Antoine, s'en prend à l'innocent compagnon de sa solitude, il met le feu à la queue du quadrupède.

Or, comme le quadrupède est de carton, il

s'enflamme subitement, aux applaudissements d'un public nombreux qui rit beaucoup de cette nouvelle infamie de Satan.

La tête de la dame me rappelait celle de Proserpine : je m'attendais toujours à la voir tourner sur ses épaules.

Cette dame avait pour pendant, à sa droite, un monsieur, petit de taille, au cou très-court, à la tête ronde et à la figure rouge et joufflue; c'était une véritable pomme d'api. La poire et la pomme, il est vrai qu'on peut très-bien rencontrer cela dans un restaurant.

Il avait, en outre, l'inconvénient d'avoir la vue courte; il mangeait du homard, et il se penchait tellement, que son nez touchait son assiette. On eût dit qu'il avait à cœur de nous montrer que sa figure était plus rouge que le homard qu'il mangeait.

Nous quittâmes la table et nous allâmes voir les illuminations, qui étaient magnifiques. Les Champs-Elysées offraient l'aspect d'un palais des *Mille et une Nuits*.

Nous aurions bien désiré voir le feu d'artifice,

mais la foule devint si compacte, que nous n'eûmes pas le courage de rester.

Nous rentrâmes à notre hôtel, où nous ne tardâmes pas à voir nos voisins revenir de la fête; mais dans quel état revinrent-ils?

L'un avait perdu sa cravate, l'autre sa bourse, un autre les pans de son habit; une dame avait perdu la moitié de sa robe, une autre ne tenait plus à la main que la canne de son parapluie.

Une mère perdit sa fille au bras d'un jeune homme; elle la retrouva, mais nous ne savons pas trop si cette jeune fille n'avait pas, elle aussi, perdu quelque chose.

Enfin, chacun en rentrant avait quelque chose de moins qu'en partant, cela fit que nos regrets furent moins vifs de n'avoir pas vu le feu d'artifice.

Cependant, nous ne pouvons que louer ceux qui sont assez adroits, ou qui ont assez de chance, pour voir la fête sans avoir à se plaindre d'accidents pareils; nous le souhaitons à nos lecteurs.

UNE ERREUR DE DOMICILE LA NUIT

La plupart des maisons à Paris ont six étages; presque toujours, aussi, chaque étage est pareil, c'est-à-dire que les logements qui s'y trouvent sont distribués de la même manière, et il peut arriver, à cause de cela, de bizarres aventures.

Quand on rentre la nuit, par exemple, que le gaz est éteint, et qu'on pense à tout autre chose qu'à compter les étages, on peut très-bien se tromper et aller frapper à une autre porte que la sienne.

Il est précisément arrivé, dernièrement, quelque chose qui a été sur le point d'amener sur les bancs de la police correctionnelle deux innocents accusés d'adultère; voici comment :

Dans une de ces mille maisons construites comme nous venons de le dépeindre, demeurait, dans une chambre au cinquième, M. Denis, cordonnier, avec sa femme Pulchérie, honnête femme s'il en fut, et très-rigide sur les mœurs.

Denis était flaneur, presque toujours il s'attardait le soir. Sa femme, ces soirs-là, se couchait fort mécontente et laissait la clef sur la porte, pour ne pas être obligée de se lever pour aller lui ouvrir.

Puis, quand il rentrait, elle le grondait, mais plus souvent elle le boudait, elle feignait de dormir, se tournait du côté de la cloison et ne lui disait pas une parole.

Dans ce cas-là, le mari, qui était débonnaire, pour ne point essuyer de scène, se couchait en faisant le moins de bruit possible, et sans adresser lui-même un mot à sa grondeuse moitié.

Toutefois, nous devons dire que, passé minuit, il arrivait parfois que Pulchérie, emportée par l'indignation, lui jouait un tour, c'est-à-dire qu'elle allait traîtreusement retirer la clef, pour

laisser son *Nini*, comme elle l'appelait, se morfondre à la porte.

Celui-ci, alors, était bien obligé de frapper pour se faire ouvrir, et quelquefois il frappait longtemps.

Or, au-dessus d'eux, au sixième étage, dans une chambre exactement pareille, vivait, également seul avec sa femme, un doreur sur bois.

Le doreur menait une vie assez régulière; cependant, quand il rentrait tard, ce qui arrivait rarement, d'une nature timide et redoutant les reproches de sa femme qui, comme Pulchérie, laissait la clef sur la porte, il se couchait aussi sans bruit pour ne point réveiller sa compagne.

L'autre soir, il était plus de minuit quand il rentra ; il se trouvait donc en défaut, et, bien qu'il eût bu plus que de coutume, il s'en inquiétait.

Il monta donc ses six étages, ou plutôt il crut les monter, tourna sans bruit la clef dans la serrure, la remit en dedans et referma la porte.

D'ordinaire, quand sa femme s'éveillait, elle

le grondait, mais, Dieu merci, il paraît qu'elle n'avait rien entendu, car elle ne bougea pas.

Il se déshabilla donc bien doucement, n'alluma pas même la chandelle pour ne point se trahir et fut bientôt couché.

Il commençait à s'endormir, quand il entendit frapper à la porte. — Qui donc pouvait venir à cette heure ?

Il ouvrait la bouche pour le demander, quand il fut arrêté par la voix du visiteur qui disait ces mots : — *Pulchérie*, *ma chérie*, *ouvre à ton Nini !*

— Pulchérie... quoi donc?.. c'était étrange!..

Mais le doreur n'eut pas le temps de faire d'autres réflexions, car, à cette voix, sa femme, ou plutôt la femme qui était à ses côtés, fit un bond dans le lit.

— Comment ! dit-elle, c'est mon mari qui frappe ! il est à la porte ! mais avec qui suis-je donc couchée ?

Et la voix répétait :

— Pulchérie, ma chérie, ouvre, je t'en prie.., ouvre à ton Nini, mon amie.

La femme se jeta à bas du lit.

— Ha çà! qui donc êtes-vous? dit-elle émue et d'une voix courroucée au doreur, qui restait comme pétrifié.

Celui-ci, dans sa préoccupation, s'était trompé d'étage. Croyant rentrer chez lui, il était rentré chez le cordonnier.

Pulchérie, bien qu'elle dormît à moitié, avait bien entendu que l'on se couchait auprès d'elle; mais, comme elle avait l'habitude de bouder son mari, de se tourner du côté de la cloison, il s'ensuivit qu'elle ne s'aperçut point de la méprise.

— C'est singulier, se disait le doreur en entendant l'autre frapper, *Pulchérie, sa chérie!* ha çà! je suis donc chez le cordonnier! Comment! moi, je suis couché avec Pulchérie! Ah! bien, me voilà dans de beaux draps!

Il sauta à bas du lit, car le mari frappait, la femme criait. Celle-ci alluma la chandelle, ouvrit la porte, et notre doreur fut pris en flagrant délit d'adultère.

Denis, quand il rentra, en ne voyant point la clef sur la porte, pensa que sa femme lui jouait

encore le tour. Mais, ce soir-là, il trouva le tour trop fort; il cria à la garde et voulut conduire *Pulchérie, sa chérie*, chez le commissaire de police.

Cependant, on s'expliqua, et tout s'arrangea pour le mieux, et le doreur put rentrer à son domicile.

Mais, en remontant à son sixième, et en pensant à Pulchérie, qui était encore fraîche et appétissante, il se fit maintes réflexions.

— Eh! quoi? se disait-il, je n'étais pas avec ma femme, j'étais avec Pulchérie? Imbécile!.. et moi qui m'endormais!..

En disant ces mots, comme il était rentré chez lui, il se déshabilla; mais il fut puni de sa coupable pensée, car, plus agité qu'à l'ordinaire par l'événement, en gesticulant et s'animant au souvenir des charmes de Pulchérie, il fit quelque bruit et réveilla sa femme, qui, ce soir-là, le gronda plus fort qu'à l'ordinaire.

Ma foi! c'était bien fait pour lui.

L'ÉCLIPSE DE SOLEIL

DE 1851

On sait qu'en 1851 nous eûmes une éclipse de soleil presque totale.

A cette époque, j'habitais encore Vendôme, et, me trouvant un jour dans une réunion d'amis intimes, on parla de cette éclipse, qui devait avoir lieu le lendemain.

— Qu'est-ce qu'une éclipse? demanda une toute jeune fille.

— C'est le soleil et la lune qui se battent ensemble, répondit en plaisantant une dame.

Disons, pour être vrai, que c'est la lune qui passe sur le soleil.

Quant à moi, je demanderai la permission à messieurs les savants de sortir de cette règle et de plaisanter à mon tour sur ce sujet.

Il serait mieux, je crois, de dire que le soleil et la lune ne se rencontrant qu'une fois par hasard en profitent, au contraire, pour s'aimer et se le dire. Au surplus, je vais vous expliquer mon éclipse.

Dans le courant du siècle, il paraît que la lune va quelquefois rendre hommage au soleil. Elle s'avance, douce et timide, gracieuse et charmante, vers le beau Phébus aux crins dorés.

A cette vue, l'astre du jour pâlit d'émotion, si bien que ses rayons ne sont plus qu'argentés.

La lune s'aperçoit de l'impression qu'elle fait naître et ne doute plus de sa victoire sur le soleil, qui subit le prestige. Elle s'avance toujours, belle et radieuse, vers lui; elle l'enveloppe de son regard de flamme et s'empare de son cœur.

Le soleil, flatté de cet hommage, regarde Phébé, il l'admire, la contemple, et, tout au plaisir de la voir, il oublie d'éclairer les humains; alors le ciel s'obscurcit. Car, la lune, un peu

jalouse, il paraît, le couvre de son disque, comme pour le cacher à l'univers.

Celui-ci n'en voit rien, séduit, fasciné, tout à son bonheur; il ne brille plus que pour elle, ne voit qu'elle et se laisse éclipser par elle. — Ce tendre Phébus!..

D'ailleurs, l'amour n'en fait pas d'autres; il perdit Troie, il perdit une foule de choses; Samson y perdit ses cheveux, le soleil y perd sa clarté.

Alors, on ne voit plus qu'un large point noir à la surface du soleil, et il fait presque nuit.

Mais, je me trompe, il reste encore un demi-cercle brillant sur le front de la lune. C'est le bandeau céleste, c'est la couronne dorée dont il se plaît à parer sa conquête; car, dans son amour pour elle, il l'entoure de luxe et de splendeurs.

La lune se prête très-gentiment à toutes ces gracieusetés; et, pour prix de ce touchant et éclatant accueil que lui fait le soleil, savez-vous ce qu'elle lui rend? — Elle lui fait des cornes, la perfide. Qui aurait pensé cela de la blanche et

douce Phébé? Quelle noirceur! — Ce pauvre Phébus! Ah! c'est bien mal!..

N'allez pas croire, au moins, que je calomnie la lune; à coup sûr, ce n'est pas moi: ce sont les astronomes. Voyez notre journal, le *Loir*, du 25 juillet 1851 : les astronomes nous disent le plus doctement du monde, *que la lune*, *par son interposition*, *formera un croissant au soleil ; que les cornes*, *au commencement de l'éclipse*, *seront en haut*, *et qu'elles seront*, *ensuite*, *tournées en tous sens*. Voyez vous-même, vous dis-je.

Les astronomes sont parfois bien indiscrets; ils ont vu que la lune ferait des cornes au soleil, et ils s'empressent de l'apprendre à toute la terre, sans considération pour ce pauvre Pébus, qui, certes, eût bien mieux aimé qu'ils en gardassent le secret.

Mais ces monstres de savants n'ont point de secrets; quand ils ont fait une découverte, ils en instruisent tout l'univers, et donnent pour prétexte que c'est dans l'intérêt du genre humain ; sans doute! toujours est-il qu'on en murmure là-haut. Mais, revenons à mon éclipse.

Le soleil, néanmoins, s'aperçoit de la supercherie, et, tout confus, il sort des bras de la lune, et lance timidement aux humains quelques pâles rayons.

Peu à peu, il se dégage de son étreinte, il s'anime, il s'enflamme, il éclate, et le jour reparaît sur la terre.

Outré de cet affront que lui a fait la lune, il la repousse et l'envoie blêmir à ses côtés.

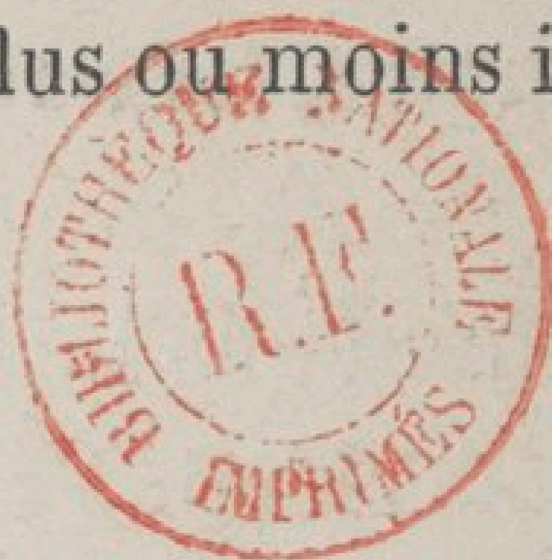
— Allez, ma belle, lui dit-il, vous êtes une ingrate! Comment! je vous comblais de faveurs, et c'est ainsi que vous m'en récompensez! Fi donc! vous étiez indigne de mes feux!.. désormais, n'essayez plus de me séduire! c'est en vain que vous déploirez tous vos prestiges de ruse et d'adresse, vous ne m'y prendrez plus, ma belle!..

La lune se retire un peu confuse, il est vrai, mais, sous sa pâleur, la rusée lui fait encore la nique.

— Eloignez-vous, mon beau Phébus, lui dit-elle, j'y gagnerai encore quelque chose. Quant à ne plus vous laisser prendre à mes agaceries,

ne vous y fiez pas; car, avant que le siècle ne touche à sa fin, vous vous y laisserez prendre plus d'une fois. Au revoir, mon bel ami!..

En effet, les astronomes, pour le siècle présent, nous prédisent encore plusieurs éclipses, partielles, totales, et plus ou moins intéressantes.



FIN.

TABLE DES MATIÈRES

UNE MARIÉE DE SEIZE ANS

ANALYSE
DE
LA VENGEANCE D'UNE JEUNE FILLE

La Vengeance d'une Jeune Fille est un roman plein d'émotion, d'une action vive et d'un intérêt saisissant.

Il y a des situations très-bizarres, comme, par exemple, une jeune fille qui, bien que vertueuse et même un peu dévote, la gentille Violette, se voyant en rêve dans une soirée, passe dans un couloir obscur et aperçoit, par la porte entr'ouverte d'une chambre, un jeune homme endormi sur un canapé. Ce jeune homme, presque le fils de la maison, c'est Valmin, celui qu'elle veut subjuguer.

Elle vient d'apprendre, par l'effet du hasard, qu'il a pris un narcotique; il n'y a donc aucun danger pour sa vertu, puisqu'il ne peut s'éveiller.

Elle ne peut résister à la tentation; elle entre et tire sur elle le verrou pour n'être pas surprise. Sa situation est étrange; elle tremble de son audace même. Cependant, c'est quelque chose qui convient à sa folle imagination. Ainsi elle peut le contempler pendant son sommeil, lui dire qu'elle l'aime, lui ravir même un baiser, sans qu'il le sache ni lui ni personne.

Seule avec Valmin, elle se penche vers lui, lui parle de son amour, une larme tombe sur la lèvre du jeune homme et... d'autres incidents. Mais il faut lire le livre, qui cependant est moral, par la raison que Violette, pour se venger d'une offense que Valmin lui a faite, arrive, par de fines coquetteries, par des ruses en amour, à se faire aimer de lui, dans l'intention de le repousser ensuite, sans se douter qu'elle régénère un homme et lui sauve la vie, car nous saurons que Valmin, homme blasé, épuisé par les plaisirs et dégoûté de l'existence, se sent revivre sous cet amour jeune et gracieux, bien exprimé dans des lettres anonymes, si passionnées et si ingénieusement conçues, qu'elles le subjuguent; il va sans dire qu'elle se laisse deviner sous l'anonyme.

Disons enfin que Violette, qui joue ainsi le rôle d'amoureuse, pour repousser ensuite celui qu'elle a provoqué, se brûle au jeu, et tout finit par un bon mariage.

On y remarque aussi un conte indien très-intéressant, raconté par un jeune clerc d'avoué, avec une verve entraînante. En somme, c'est un roman bien charpenté et habilement conçu. L'intrigue, vive et piquante, se déroule au milieu de situations dramatiques très-mouvementées. Il y a surtout un quiproquo des plus amusants entre deux personnes du même nom.

DU MÊME AUTEUR :

LES MYSTÈRES DE LA CRÉATION DÉVOILÉS

4e edition revue et augmentée.

Ce livre est un renversement de tout ce qu'on a admis jusqu'à ce jour à ce sujet, et pourtant aucun auteur n'a été plus persuasif. C'est frappant de vérité et entraînant par l'intérêt, et d'où jaillit une lumière pour l'humanité.

Cette œuvre, habilement conçue, étonnera plus d'un naturaliste et théologien. C'est profond et vivement senti. L'auteur développe une thèse unique et très-remarquable.

Elle rapporte d'une manière toute spéciale ce qu'était le Christ, ce qui fit croire à sa résurrection, ce qui fit l'influence des prêtres ; c'est en quelque sorte de l'actualité par les idées du Christ. Elle démontre clairement l'existence de Dieu, met en vue d'autres mœurs et dépeint l'amour chaste au commencement du monde. Jamais œuvre plus remarquable en ce genre ne s'est produite dans la presse. Ce livre hors ligne forme une lecture on ne peut plus intéressante. Les *Mystères de la Création dévoilés* traitent d'une science à la portée de tout le monde et offrent l'attrait d'un roman. Prix : 3 fr.

Chez Dentu, Palais-Royal, et chez tous les libraires.

(*Extrait des journaux*)

LE MÉDECIN EMPOISONNEUR

Cet ouvrage (interdit dans les gares) est une étude tranchée dans le vif des mœurs actuelles, mais qui sort du cadre ordinaire des romans. Le sujet est neuf et hardi.

Dans ce roman, une femme du monde, adultère deux fois, meurt avec des symptômes d'empoisonnement. Son mari, un jeune docteur, est accusé de lui avoir versé le poison ; des charges accablantes pèsent sur lui ; il est arrêté et mis en prison comme criminel. Mais le coupable dans ceci, l'empoisonneur, c'est le fils de Vénus, c'est l'amour. On reconnaît enfin que la jeune femme est morte victime de mauvaises relations. Bien qu'un peu vif, ce roman n'est pas une œuvre légère ; le fond en est solide et moral. L'auteur démontre le danger de toute jeune femme qui s'écarte de ses devoirs ; elle fait voir l'imprévoyance de parents qui, par cupidité, jettent leurs filles dans une mauvaise voie et les conduisent eux-mêmes parfois à la tombe. Ce livre hors ligne est un beau drame, aux situations émouvantes et pleines d'intérêt, et il s'appuie sur des vérités sociales.

Un volume in-18, avec gravure sur acier. Prix : 3 francs, chez les libraires. Envoi franco contre 3 fr. en timbres-poste, chez Sartorius, 27, rue de Seine.

Paris. — Typ. Walder, rue de l'Abbaye, 22.

DU MÊME AUTEUR :

Dans les Bosquets.

L'Anneau du Diable.

Un Enlèvement.

Le Soleil Alexandre Dumas.

Marie Favrai, Histoire d'une jeune fille pauvre.

La Vengeance d'une Jeune Fille.

Le Médecin Empoisonneur.

Les Mystères de la Création dévoilés.



Paris. — Typ. Walder, rue de l'Abbaye, 22

